



BIBLIOTECA MUNICIPAL

MADRID

REVUE DES DEUX MONDES,

JOURNAL DES VOYAGES

DE L'ADMINISTRATION, DES MŒURS, ETC.,

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES DU GLOBE,

OU

ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS,

SCIENTIFICS ET DE LITTÉRATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

Deuxième Série. — Janvier 1830.

PARIS,

AU BUREAU, RUE DE BELLECHASSE, N^o 44;

ET CHEZ { ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Haute-fenille, n^o 23;
HACHETTE, Libraire, rue Pierre-Sarrasin, n^o 12.

BRUXELLES,

A LA LIBRAIRIE PARISIENNE, RUE DE LA MADELEINE.

LONDRES,

TREUTTET ET WURTZ, LIBRAIRES, SOHO SQUARE. 50.

1830.

MM.

ANSART, membre de la société de géographie, etc.
 BALB (Adrien), statisticien.
 BAILLY DE MERLIEUX, membre de plusieurs sociétés savantes.
 BARADÈRE, antiquaire.
 BARRIÉ DU BOGAGE (Alex.), membre de la commission centrale de géographie.
 BARRIÉ DU BOGAGE (J.-G.), membre de la commission centrale de géographie.
 BARKER, homme de lettres.
 BEER, ancien professeur de littérature allemande.
 BRIGGS (le colonel), ancien résident britannique chez les Mahrates, etc. (*Indes Orientales*.)
 BRASSET, membre de la société asiatique.
 BRUÉ, géographe du roi, membre de la commission centrale de la société de géographie.
 BULOSS, homme de lettres.
 CAILLIAUD, membre de la société de géographie. (*Voyage à Méroé*.)
 CAILLIÉ. (*Voyage à Tombouctou*.)
 CHODZKO (Léonard), membre de plusieurs sociétés savantes.
 DAVEZAC de Macaya, membre de la société asiatique et de plusieurs académies.
 DE LEUVEN, littérateur.
 DE PONGERVILLE, traducteur de Lucrèce.
 DESCOURTILLY, membre de plusieurs académies.
 DEVILLENEUVE, membre de la société de géographie.
 DUMORET, membre de la société asiatique.
 FERDINAND-DENYS, homme de lettres.
 FONTANIER, membre de la société de géographie. (*Voyage en Orient en 1827*.)
 GAIMARD, naturaliste. (*Voyage de l'Astrolabe autour du monde*.)
 JARRY DE MANCY, (*Atlas des littératures*, etc.), membre de plusieurs sociétés savantes.

MM.

JAUBERT (Amédée), membre de la commission centrale de géographie.
 JOHAN KIEMMER, homme de lettres.
 JOUANNIN, 1^{er} secrétaire interprète du cabinet du Roi, secrétaire-général de la société de géographie, etc.
 LEBRUN (Isidore), homme de lettres.
 LECOINTE DE LAVEAU, naturaliste.
 LEFRIEUR, naturaliste.
 LESSON, naturaliste. (*Voyage de la Coquille autour du monde*.)
 LOEVE-VEIMAR, membre de plusieurs sociétés savantes.
 MAUROY, membre du conseil de plusieurs sociétés savantes, etc.
 MELDOLA, homme de lettres.
 MÉNÉZEE DE DRUMMONT.
 MONGLAVE (Eugène de), membre de plusieurs sociétés littéraires.
 MONTEMONT (Albert de), homme de lettres.
 O'REILLY (A. R.)
 OZANAM, Dr, membre de plusieurs sociétés littéraires.
 PERRIN, homme de lettres.
 PERROTTET, naturaliste voyageur.
 RAMONDT, membre de plusieurs académies.
 REINAUD, membre du conseil de la société asiatique, etc.
 RIFFAUT, membre de la société de géographie, etc. (*Tableau de l'Egypte et de la Nubie*.)
 ROGER (le baron), ancien commandant-Administrateur du Sénégal.
 SMITH (E. J.)
 SUEUR MERLIN, membre de la société de géographie, etc.
 VIARDEAU.
 WALKENAER (le baron de), de l'institut, etc.
 WARDEN (D. B.), ancien consul des Etats-Unis à Paris, correspondant de l'Institut, etc.
 WILM, etc. etc.

DIRECTEURS :

MM. MAUROY, DE LEUVEN ET ANSART,

Membres de plusieurs Sociétés savantes.



BIBLIOTECA MUNICIPAL

MADRID

REVUE DES DEUX MONDES ;
JOURNAL DES VOYAGES,

DE L'ADMINISTRATION, DES MOEURS, ETC.,

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES DU GLOBE,

OU

ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ;

Par une Société de Savans,

DE VOYAGEURS ET DE LITTÉRATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS (1).

II^e SÉRIE. — TOME I^{er}. — JANVIER 1830.

LE JOURNAL DES VOYAGES, publié sans interruption depuis l'année 1818, compte aujourd'hui près de *douze* ans d'existence. Ce fait est peut-être à lui seul une suffisante apologie ; car, au milieu de tant de recueils périodiques que chaque année voit naître et mourir, ceux-là seuls peuvent subsister, qui offrent à leurs lecteurs un intérêt soutenu. Notre tâche à cet égard était, nous l'avons, rendue assez facile par la nature même des matières qui font l'objet de ce journal. Quelle science en effet pourrait offrir plus d'attraits que celle des voyages, surtout dans un temps où l'ardeur des découvertes semble ne vouloir laisser aucun point du globe étranger à ses investigations.

Faire connaître dans leur ensemble et dans leurs détails les plus intéressans toutes ces expéditions ; suivre sur toutes les mers, et

(1) DIRECTEURS :

MM. MAUROY, de LEUVEN et ANSART,
membres de plusieurs sociétés savantes.

au sein des contrées les plus lointaines, le voyageur qui s'expose à mille dangers, pour révéler au monde savant l'existence de quelque terre non explorée, ou de quelque race d'hommes inconnue; tel a été le but que nous nous sommes proposé; et, en reportant nos regards sur les nombreux travaux renfermés dans les 44 volumes qui composent la *première série* du JOURNAL DES VOYAGES, nous pouvons, sans trop de présomption, affirmer que nous croyons l'avoir atteint. Il n'est aucune découverte de quelque importance, dont nous ayons négligé d'entretenir nos lecteurs, aucune contrée où nous n'ayons suivi de nouveaux explorateurs; les meilleurs écrits publiés dans toutes les langues, ont été traduits ou analysés: enfin, chaque mois, le JOURNAL DES VOYAGES a ajouté à la masse des connaissances et des richesses intellectuelles.

Nous ne nous dissimulons pas, toutefois, que notre tâche devient de plus en plus laborieuse. Les lumières plus généralement répandues, les moyens d'instruction et surtout les écrits périodiques plus nombreux et rédigés avec plus de talent rendent avec raison les lecteurs plus exigeans. Nous avons donc senti la nécessité de faire de nouveaux efforts pour ne rester inférieurs à aucun des recueils qui se sont élevés depuis quelque temps à côté de nous. Le récit d'aventures plus ou moins intéressantes, de descriptions plus ou moins brillantes ne suffisent plus à des lecteurs préoccupés d'idées plus grandes et plus fortes. Partout, l'étude de l'homme et des institutions qui le régissent est devenue le principal objet d'attention. Aussi avons-nous jugé indispensable d'élargir notre plan, afin d'y faire entrer quelques morceaux plus spécialement consacrés à exposer l'état de la civilisation, des institutions, des lumières et des mœurs dans les contrées que jusqu'ici nous étions bornés à décrire. Pourrions-nous en effet conduire aujourd'hui nos lecteurs au sein des nouveaux gouvernemens de l'Amérique, sans leur faire connaître à quel point ces jeunes nations en sont arrivées de leur lutte si longue et si pénible contre l'anarchie et l'ignorance? Irons-nous visiter avec eux les ruines, aujourd'hui affranchies, des monumens de la Grèce, sans leur apprendre quelles institutions ont remplacé depuis long-temps les lois d'Athènes et de Sparte? et si nous appelons leur attention sur les riches et fertiles contrées de l'Hindoustan, ne nous demanderont-ils pas de leur faire connaître aussi quelque chose de cette administration puissante qui retient 150 millions d'hommes sous le joug d'une compagnie de rois-marchands? etc.

Pour répondre à ces besoins toujours croissans qui, du reste, nous ont été manifestés depuis quelque temps par un grand nombre de nos abonnés, le JOURNAL DES VOYAGES vient de se réunir à la *Revue des deux mondes*, recueil périodique qui, quoique récent encore, est déjà placé en France et à l'étranger au rang des meilleurs ouvrages en ce genre. Il contiendra à l'avenir trois sections :

La première, sous le titre d'ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES, continuera d'offrir à nos lecteurs des mémoires originaux ou traduits, contenant des descriptions de pays peu connus, et des analyses de tous les voyages qui présenteront quelque intérêt.

La seconde, sous le titre d'ARCHIVES HISTORIQUES, contiendra les renseignemens les plus importans sur les événemens remarquables de l'histoire contemporaine, sur l'administration locale, l'organisation civile, religieuse et politique, les ressources financières, industrielles et agricoles des diverses contrées du globe, etc.

La troisième section, sous le double titre de VARIÉTÉS ET NOUVELLES DES DEUX MONDES, reproduira tout ce qu'une immense correspondance, tout ce que les ouvrages ou écrits périodiques publiés chez toutes les nations, pourront nous apprendre de piquant ou de curieux sur leurs mœurs et leurs habitudes. Les découvertes géographiques y seront soigneusement enregistrées, et le récit de tous les événemens qui tiennent à l'histoire des voyages, les naufrages, les nouvelles des voyageurs, etc., y trouveront également leur place.

Une autre division supplémentaire renfermera, de temps en temps, sous le titre de DOCUMENTS OFFICIELS, les traités, les notes diplomatiques, les *tableaux statistiques* et les autres pièces qui seront de nature à exciter l'attention de l'homme d'état, du géographe et du commerçant.

En concevant ce plan si vaste, nous aurions dû être effrayés par la difficulté de le remplir convenablement. Mais il est aujourd'hui tant d'hommes remarquables qui ont fait des matières que nous voulons traiter, l'objet d'études spéciales, que l'on ne saurait être embarrassé sinon sur le choix. Ceux qui s'engagent à coopérer à nos travaux ont vu les pays étrangers : ils les ont long-temps habités : quelques-uns même y ont exercé d'importantes fonctions, et ils doivent à leur expérience des affaires d'avoir pu observer de haut et sans passions. En effet, tout en faisant connaître à ses lecteurs les points les plus essentiels de l'*histoire contemporaine*, le JOURNAL DES VOYAGES restera étranger, comme par le passé, à

ce que l'on appelle proprement de nos jours la polémique *politique*, aussi bien qu'à tout esprit de système.

LA REVUE DES DEUX MONDES—JOURNAL DES VOYAGES (*deuxième série*) continuera à paraître régulièrement tous les mois par cahiers de 128 à 170 pages in-8°, sur beau papier, en caractères neufs, grande justification. On accompagnera les morceaux les plus importants de *lithographies, gravures et cartes géographiques*, toutes les fois que cela sera jugé nécessaire. Ainsi, chaque nouveau cahier contiendra habituellement 20 à 25 pages de *plus* que les anciens. Une vaste correspondance sera établie sur les différens points du globe; les ouvrages et les gazettes publiés à l'étranger seront mis sans cesse à contribution. (1) Cependant les conditions de l'abonnement restent *les mêmes* que pour le JOURNAL DES VOYAGES (2).

LE PRIX EST DONC TOUJOURS AINSI QU'IL SUIT :

PARIS, pour l'année.	30 fr.	Pour six mois.	16 fr.
DÉPARTEMENTS.	33 fr.	17 fr. 50 c.
ÉTRANGER.	36 fr.	19

(Le tout franc de port.)

ON SOUSCRIT A PARIS,

AU BUREAU, RUE BELLECHASSE, N° 12,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE CETTE VILLE, DES DÉPARTEMENTS
ET DE L'ÉTRANGER, ET CHEZ TOUS LES DIRECTEURS DE POSTE.

N. B. On trouve encore au bureau quelques collections entières des *onze années* du JOURNAL DES VOYAGES, formant 43 vol. Les personnes qui désireraient se les procurer, auront droit à une forte remise.

(1) Nous avons rempli et *dépassé* de beaucoup notre promesse. Le cahier de janvier 1830 contient à lui seul DEUX CENT DIX PAGES. Il est accompagné d'un beau portrait et de la signature de LAPÉROUSE, gravés sur acier.

(2) Les anciens abonnés de la REVUE DES DEUX MONDES recevront le JOURNAL aussi long-temps que cette prolongation sera nécessaire pour équivaloir au montant de leur souscription : nous leur enverrons même, GRATIS, celui de janvier 1830, qui commencera pour eux une *nouvelle série*, ainsi que pour les abonnés du Journal des Voyages.

EVERAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

AVIS.

Le retard que vient d'éprouver le cahier de janvier 1830 ne se renouvellera plus. Il n'a eu d'autre cause que le désir que nous avons de donner à nos abonnés le portrait de LAPÉROUSE et plusieurs documens importans qui nous sont parvenus au moment de mettre sous presse. Leur ayant annoncé, dans notre Prospectus que nous publierions des *gravures* ou lithographies toutes les fois que cela serait jugé nécessaire, nous n'avons pas cru pouvoir mieux accomplir notre promesse qu'en leur offrant avec la première livraison de la *deuxième série* le portrait de LAPÉROUSE accompagné de sa signature. La découverte récente des îles Vanikoro, tristes témoins de son naufrage, et les accidens funestes qui ont signalé dernièrement le séjour de la nouvelle *Astrolabe* sur ces parages pestilentiels, ajoutent un intérêt encore plus vif à tout ce qui nous rappelle le souvenir de l'illustre navigateur. Nos lecteurs remarqueront sans doute encore qu'au lieu d'un cahier de 128 pages, l'abondance de nos matériaux s'est trouvée telle, que nous avons atteint près de DEUX CENT DIX PAGES.

Pour nous trouver désormais au courant, nous réunirons dans le prochain cahier, qu'on imprime en ce moment, les deux numéros de février et de mars.

Ayuntamiento de Madrid

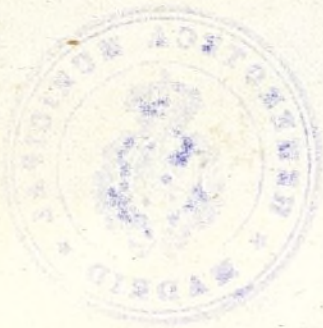


REVUE DES DEUX MONDES ;

JOURNAL DES VOYAGES,

DE L'ADMINISTRATION, DES MOEURS, ETC.,

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES DU GLOBE,



REVUE DES DEUX MONDES

JOURNAL DES VOYAGES

ET L'ADMINISTRATION DES VILLES

PAR LES DIFFÉRENTS PAYS DE L'EUROPE

REVUE DES DEUX MONDES ;
JOURNAL DES VOYAGES,

DE L'ADMINISTRATION, DES MOEURS, ETC.,

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES DU GLOBE,

OU

ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE ;

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS,

DE VOYAGEURS ET DE LITTÉRATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

II^e SÉRIE. — TOME I^{er}. — JANVIER 1830.

PARIS,

AU BUREAU, RUE DE BELLECHASSE, N^o 12.

1830.

LETTRE DES BONS HOMMES
JOURNAL DES VOYAGES

QUELQUES-UNS DES BONS DU GLOBE

ANCIENNES GEOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES

II. SERIE — TOME I. — JANVIER 1830.

PARIS.

AT BERNARD, RUE DE BELLERUE, NO 12.

1830

REVUE DES DEUX MONDES ;
JOURNAL DES VOYAGES,

DE L'ADMINISTRATION, DES MOEURS, ETC.,

CHEZ LES DIFFÉRENS PEUPLES DU GLOBE,

I. ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES.

STATISTIQUE GÉNÉRALE.

ESSAI

SUR LA POPULATION DES DEUX MONDES,

PAR M. ADR. BALBI.

La population est un des principaux élémens, et même le principal, d'après lequel on peut mesurer l'importance des états. Nous croyons que l'essai de M. Balbi, sur la population actuelle du globe, peut rectifier bien des erreurs, généralement admises comme des vérités. Il servira de base aux différens articles géographiques et statistiques que nous nous proposons de publier dans ce recueil et contribuera à fixer aussi les idées de nos lecteurs, relativement aux assertions si diverses,

émises par les savans sur cet intéressant sujet; il est extrait de son *Abrégé de Géographie* actuellement sous presse (1).

Malgré les opinions les plus contradictoires, publiées depuis deux siècles et reproduites de nos jours, sur la population du globe, la connaissance du nombre approximatif de ses habitans n'est pas un problème insoluble pour ceux qui s'occupent sérieusement de géographie statistique. Dans la

(1) ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, d'après les derniers traités de paix et les découvertes les plus récentes, précédé d'un examen raisonné de l'état actuel des connaissances géographiques et des difficultés qu'offre la description de la terre; d'un aperçu sur la géographie astronomique, physique et politique; des définitions les plus importantes, d'observations critiques sur la population actuelle du globe; de la classification de ses habitans d'après les langues et les religions; offrant, d'après un nouveau plan pour chaque partie du monde, les principaux faits de la géographie physique et politique, la description de tous les états d'Europe et d'Amérique et des principaux états de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie, et de leurs villes principales; les divisions politiques de 1789 comparées aux divisions politiques actuelles; l'indication des religions et des langues différentes, des ressources de chaque état, des principaux articles de leur industrie et de leur commerce; leurs divisions administratives actuelles; et pour leurs villes principales, l'indication des établissemens littéraires et scientifiques les plus importants, des édifices les plus remarquables, du nombre des habitans, etc., etc., ouvrage destiné à la jeunesse française et à tous ceux qui s'occupent de politique, de commerce et de recherches historiques, par ADRIEN BALBI; 1 vol. in-8° de 700 pages, imprimé avec le plus grand soin, pour paraître dans le courant de 1830, chez Renouard, libraire, rue de Tournon, à Paris.

recherche de cette vérité comme dans celle de tant d'autres, où il est question de sujets variables en eux-mêmes, et provenant de sources très-différentes, il faut, avant tout, commencer par ne mettre ensemble que des élémens comparables, et par faire un choix de ceux qui méritent d'être discutés. On remplit la première condition du problème, en réunissant toutes les opinions qui se rapportent à la même époque, ou à des époques peu éloignées les unes des autres; on satisfait à la seconde, en rejetant toutes les évaluations, qui n'étant basées ni sur des faits positifs, ni sur des raisonnemens, sont évidemment erronées. En procédant de la sorte, on verra s'évanouir cette étonnante disparité d'opinions sur le nombre d'habitans d'une même contrée, disparité qui a valu plus d'une fois à la géographie statistique d'injustes reproches, et tout récemment, le dédain de quelques savans d'ailleurs estimables, mais étrangers à cette branche de connaissances.

Avant de faire l'analyse du tableau comparatif des principales opinions émises par les savans et les géographes sur la population du globe, il faut partager tous les pays qui le composent en deux classes : 1^o celle des pays qui entrent dans le domaine de la statistique proprement dite; 2^o celle des pays qui n'y sont pas encore entrés.

La première classe comprend toutes les contrées dont la population a été déterminée par des recensemens effectifs qui, lorsqu'ils sont généraux, c'est-à-dire lorsqu'ils embrassent tous les habitans sans

aucune exception, sont les seuls qui peuvent donner des résultats certains et assez approchans du nombre réel. Viennent ensuite les pays dont la population a été déterminée par plusieurs méthodes indirectes, telles que l'énumération de toutes les personnes sujettes à un impôt quelconque; celle des familles ou feux; celle des maisons, qu'il ne faut pas confondre, comme on le fait souvent, avec la précédente; enfin, viennent ceux dont la quantité des habitans a été déduite du mouvement de la population, c'est-à-dire du rapport des naissances, des décès et des mariages au nombre des vivans. Aucune de ces méthodes indirectes ne doit être employée isolément quand on peut faire différemment; mais il faut comparer entre eux les résultats obtenus par une méthode avec ceux fournis par plusieurs autres. En procédant de la sorte on est sûr d'avoir des résultats presque identiques à ceux obtenus par l'énumération effective.

Cette première classe de pays comprend toute l'*Europe*, à l'exception de l'Empire ottoman; toute l'*Amérique*, excepté les territoires occupés par les sauvages indépendans; la *Chine* et plusieurs régions des autres parties du monde, dans lesquelles les Européens se sont établis ou dominant.

Mais à propos de ces dernières, nous devons faire observer que bien souvent des auteurs étrangers à la statistique, et quelquefois même des statisticiens, regardent comme résultat d'un recensement, des populations qui ne sont que la somme de l'excédant des naissances sur les décès, pendant une certaine

période ajoutée au nombre d'habitans existans à une époque donnée. C'est ainsi que le prétendu recensement qui, d'après plusieurs journaux politiques et littéraires, aurait été fait en France, en 1827, n'est autre chose que l'excédant des naissances sur les décès qui ont eu lieu dans ce même royaume, depuis 1820 jusqu'à 1827, ajouté à la population existante à la fin de 1820. C'est de cette manière aussi que depuis 1815 on calcule la population du royaume des Pays-Bas. Nous devons la connaissance de ce fait important à M. Quetelet, qui a enrichi la statistique de tant d'utiles travaux sur cette intéressante partie de l'Europe. Et pour citer encore un autre exemple, nous ajouterons que, depuis 1801, il n'y a pas eu de recensement dans le royaume de Danemark, malgré tous ceux dont les journaux nous ont gratifié annuellement depuis cette époque. C'est tout simplement le mouvement de la population, dont on tient compte avec une exactitude scrupuleuse, qui pourrait servir de modèle à plusieurs des états que l'on s'accorde à regarder comme les plus avancés dans cette branche de l'administration.

Connaissant le mouvement de la population de tous les pays où l'on tient des registres de naissances, de décès et de mariages, nous avons employé ce moyen pour déterminer la population de quelques contrées de l'Europe et de l'Amérique, pour la fin de 1826. Mais nous nous sommes bien gardés d'admettre sans examen les évaluations exagérées de quelques nationaux et celles de Hassel, évaluations dont

quelques-unes figurent dans les colonnes de certains journaux et même dans celles de plusieurs ouvrages géographiques comme étant des résultats de recensemens effectifs. Ainsi, nous parlerons du prétendu recensement, d'après lequel, dès l'année 1827, la confédération anglo-américaine aurait eu 12,276,782 habitans, somme identique à celle publiée par Hassel dans le *genealogisch-historisch-statistischer Almanach*, pour l'année 1828, que ce savant statisticien n'a donné que comme une simple approximation. Dans la *Balance politique du globe* nous n'avons assigné à ce même état pour la fin de l'année 1826, que 11,600,000 habitans. Nous avons maintenant la satisfaction de voir que notre évaluation est presque conforme à celle de M. Stevenson dans le rapport lu par ce savant, le 25 février 1829, à la chambre des représentans des États-Unis. M. Stevenson n'estime la population de l'Union pour 1830 qu'à 13,000,000, tandis que plusieurs auteurs nationaux et étrangers, dès l'année 1824, la portaient les uns à 12, les autres à 13 et jusqu'à 14 millions.

La seconde classe, comme nous l'avons dit, comprend tous les pays qui restent encore en dehors de la sphère de la statistique. Dans cette classe, les populations ne peuvent être connues qu'à l'aide de plusieurs procédés plus ou moins compliqués, plus ou moins vagues, lorsqu'on les considère chacun isolément, mais qui peuvent donner des résultats assez satisfaisans lorsqu'on les combine ensemble. Les élémens principaux de ces calculs,

sont : 1^o l'étendue ou la superficie du pays dont il est question ; 2^o son climat ; 3^o la qualité du sol, fertile ou stérile, montueux ou uni, aride ou arrosé par des fleuves, ou couvert de marais ; 4^o sa position près de la mer ou dans l'intérieur du continent ; 5^o l'état de l'agriculture qui peut se trouver encore dans l'enfance, comme chez quelques tribus sauvages, où très-arriérée, comme parmi plusieurs nations civilisées, ou qui, au contraire, a atteint son plus grand degré de développement, comme dans plusieurs parties de la France, de l'Italie et de l'Angleterre ; 6^o enfin, l'état social de ses habitans, qui peuvent être tout-à-fait sauvages, ou entièrement nomades, demi-nomades, agricoles, plus ou moins adonnés au commerce, à la navigation, aux fabriques et aux manufactures. Toutes ces circonstances sont susceptibles d'une foule de degrés et de nuances qui influent beaucoup sur la multiplication de l'espèce humaine, et doivent être, à cause de cette raison, soigneusement discutées par le géographe qui les emploie, pour acquérir la connaissance de la population d'un pays.

Dans les contrées, dont les habitans sont au dernier degré de l'état social, où les hommes par exemple, ne vivent que des fruits spontanés de la terre, des produits de leur chasse ou de leur pêche, on trouvera sur un espace donné, 18 ou 20 fois moins d'individus qu'on n'en rencontrerait sur un même espace, s'il était occupé par un peuple pasteur. Une contrée où on verra des tribus,

qui, comme les Cafres, les Arabes-Bédouins, les Calmouks et les Mongols, vivent en grande partie du lait et de la chair de leurs troupeaux, offrira encore une population 25 à 30 fois moins concentrée, qu'un pays d'égale étendue, habité par une nation agricole, parce que les troupeaux exigent de vastes espaces qui puissent fournir le fourrage indispensable à leur existence. Mais dans un pays d'agriculteurs, le travail d'un petit nombre d'individus procurant beaucoup au-delà de ce qui est nécessaire pour leur entretien, il arrivera que cet excédant de nourriture fera subsister un grand nombre d'autres individus sur un espace infiniment moins étendu que celui qui est nécessaire à un peuple composé entièrement de pasteurs ou de sauvages. Si nous supposons, sur ce même territoire, une ou plusieurs grandes villes habitées par des hommes adonnés au commerce, aux fabriques et à la navigation, alors la population qu'il pourra nourrir, n'aura d'autres bornes que les limites imposées par la richesse même de ses habitans et par les relations de leur commerce. Car, non-seulement elle tirera la subsistance des produits immédiats de son propre sol, mais elle pourra compter sur les produits des pays voisins ou même des pays très-éloignés, où ses commerçans iront les chercher. Ainsi donc, le même espace pourra contenir une quantité d'habitans très-variée, selon la différence de leur état social.

Le nombre d'hommes en état de porter les armes que compte une nation quelconque, et celui des guerriers des tribus sauvages, le nombre des tentes

des peuples pasteurs, etc., etc., donnent aussi une indication à l'aide de laquelle on peut connaître la totalité des individus qui forment l'aggrégation générale. C'est cette dernière méthode qui a servi de base à presque tous les voyageurs et à plusieurs navigateurs, pour déterminer la population des peuplades qu'ils nous ont fait connaître.

La quantité de certains alimens et de certaines boissons employées annuellement; la consommation du sel et du tabac, chez les peuples européens; celle de l'opium chez les Orientaux; celle du pétrole chez les Birmans, sont aussi d'autres moyens approximatifs pour évaluer la population d'un pays.

Le nombre de villes, de bourgs, de villages et de hameaux existant à une époque donnée fournit aussi un autre élément à l'aide duquel on peut parvenir à la connaître approximativement.

Passons maintenant à la partie pratique de quelques-uns de ces principes. Parmi les pays appartenant à la première classe, il y en a plusieurs dont les habitans se trouvent dans des circonstances analogues à celles des pays compris dans la seconde, c'est-à-dire qu'on trouve des pays habités par des agriculteurs, par des nomades, et même par des sauvages. Connaissant donc la surface d'un pays quelconque, dont nous ignorons la population, on n'aura qu'à le comparer avec un des pays de la première classe qui se trouve dans les circonstances physiques et morales le plus analogues. Et comme nous connaissons la population relative de ce dernier, c'est-à-dire combien il a d'habitans par cha-

que mille carré, on n'aura qu'à multiplier la superficie du second par la population relative de celui que l'on a choisi pour terme de comparaison, et le produit offrira le nombre d'habitans qu'on désirait connaître.

Le général Andréossi, en faisant un calcul sur la quantité d'eau consommée journellement à Constantinople, trouva que cette ville, sans y comprendre Scutari et les villages de la rive gauche du Bosphore, pouvait avoir 597,600 habitans, nombre presque identique avec les résultats qu'il obtint d'un autre calcul sur la consommation journalière de pain faite dans cette ville. Par ce nouveau procédé, et en y comprenant Scutari et les villages exclus du calcul précédent, Constantinople aurait eu 630,000 habitans.

Ce sont ces différentes méthodes tantôt isolées, tantôt combinées entre elles, que nous avons employées selon les circonstances, pour déterminer le nombre approximatif des habitans de tous les pays compris dans la seconde classe. Nous regrettons que notre cadre ne nous permette pas d'entrer dans de plus grands détails; mais nous renvoyons au mémoire de M. Jomard, sur la *population comparée de l'Égypte ancienne et moderne*, ceux qui voudraient savoir jusqu'à quel point un statisticien habile peut tirer parti de l'emploi de ces moyens indirects, non-seulement pour connaître la population actuelle d'un pays, mais même pour s'élever à la connaissance de celle qu'il possédait dans l'antiquité la plus reculée. Ils verront de quelle manière

lumineuse ce savant à su réduire à leur juste valeur les estimations exagérées et Wallace, de Goguet et d'autres érudits du dernier siècle, qui fondaient leurs calculs sur des renseignemens fournis par des passages d'auteurs anciens mal interprétés, sur l'estimation erronée de la superficie de cette contrée, et en admettant des rapports inexacts entre le nombre des naissances et celui des vivans.

Le tableau suivant offre les étonnantes contradictions des savans et des géographes, relativement à la population du globe. On sera peut-être surpris de ne pas trouver cités les nombreux auteurs des *géographies modernes*, des *abrégés*, des *manuels*, des *résumés*, des *tableaux* et *atlas statistiques*, des *dictionnaires*, et d'une foule d'autres ouvrages qui depuis quelques années inondent le public. Mais les recherches que nous avons faites pour rédiger le *Compendio di Geographia universale*, la *Balance politique du globe*, et cet *abrégé* nous ayant convaincu que toutes les évaluations renfermées dans ces ouvrages ne sont que la reproduction des calculs des statisticiens allemands, et surtout de Hassel, quoique presque toujours sans les indiquer, nous avons pensé qu'il était inutile de citer les copies, lorsque nous présentions les originaux. Cependant nous nous sommes permis quelques exceptions à l'égard d'un petit nombre de géographes distingués, qui, tout en adoptant, soit en totalité, soit en partie les évaluations des statisticiens allemands et quelquefois les nôtres, ajoutaient à l'importance des unes ou des autres en se rangeant du côté de



leurs auteurs. Nous citerons entre autres M. Le-tronne, M. Denaix, et MM. Eyriès et Walckenaer, et les savans rédacteurs de l'*Almanach de Gotha*. Notre silence à l'égard de M. Ritter vient de ce que ce géographe célèbre, ayant dirigé toutes ses recherches sur la configuration physique du globe et ses rapports avec l'homme, est resté pour ainsi-dire étranger aux questions qui forment le domaine de la statistique.

TABLEAU COMPARATIF

DES PRINCIPALES OPINIONS ÉMISES

SUR LE NOMBRE DES HABITANS DE LA TERRE.

	Habitans.
Le théologien CANZ, en 1744, réduisant la population de l'Europe à 10,000,000, ne donnait à toute la terre que	60,000,000!!
VOLNEY, en 1804.	437,000,000
ISAAC VOSSIUS, d'abord 400 millions en 1685, et plus tard, en portant à 170,000,000 la population de l'Afrique et de l'Amérique et à 30,000,000, seulement celle de l'Europe.	500,000,000
STRUICK, vers la moitié du dix-huitième siècle.	500,000,000
MALTE-BRUN, en 1804 et en 1810.	640,000,000
L'ORIENTAL HERALD, en 1829.	683,440,000
GRABERG, en 1813.	686,000,000
FABRI, en 1805.	700,000,000
BALBI, en 1816.	704,000,000
PINKERTON (Walckenaer et Eyriès), en 1827.	710,000,000
WORCESTER dans son <i>Dictionnaire</i> , publié en 1822.	718,000,000
Les rédacteurs du <i>Journal de Trevoux</i> , vers le milieu du dix-huitième siècle.	720,000,000

Habitans.

REICHARD, dans l'édition de la <i>Géographie</i> de <i>Galletti</i> , en 1822	732,000,000
BALBI, en 1828, dans la <i>Balance politique du globe</i> , et le docteur VILLERMÉ, dans son <i>Cours de statistique hygiénique</i> , en 1829. . . .	737,000,000
MORSE, en 1812.	766,000,000
GOLDSMITH, en 1821.	800,000,000
HASSEL, en 1828, référant ses calculs à l'année 1825, et l' <i>Almanach de Gotha</i> , en 1829. . . .	846,782,210
STEIN en 1825 et en 1826.	884,917,000
JULIUS BERGIUS, référant ses calculs à l'année 1828.	893,348,580
L'abbé de SAINT-PIERRE, dans son ouvrage sur l' <i>Utilité des dénombrements</i> , vers 1758; GUILBERT-CHARLES LE GENDRE, dans son <i>Traité de l'Opinion</i> , en accordant 250,000,000 à l'Amérique; et M. LETRONNE en 1824.	900,000,000
BISSINGER en 1822, entre 700,000,000 et. . .	900,000,000
CANNABICH, en 1821, entre 700,000,000 et .	912,000,000
HASSEL, en 1824, dans son <i>Statistischer Umriss</i> .	938,421,000
BIELFELD, en 1760, d'après l'analyse des opinions émises par <i>Riccioli</i> , <i>Spech</i> , <i>Susmilch</i> et autres.	950,000,000
DENAIX, en 1828, en suivant les estimations de <i>Hassel</i>	951,270,700
RICCIOLI, vers 1660, en accordant 100 millions à l'Europe, et en portant à 300 millions la population de l'Amérique.	1,000,000,000
WALLACE, en supposant que la terre prise dans son ensemble ne saurait être ni aussi peuplée que l'Angleterre, ni même avoir la population relative de l'Espagne, portait le nombre des habitans du globe, vers 1769, à	1,000,000,000
Les directeurs de la <i>Société des missionnaires</i> , dans leur <i>Adress to the friends of the missionary society</i> , en 1818.	1,000,000,000
Le <i>Conversations Lexikon</i> , à l'article <i>Erde</i> , en 1827, de 800,000,000 à	1,000,000,000
SUSSMILCH, en 1765, en donnant 650 millions à l'Asie, et 150 à l'Amérique.	1,080,000,000
BEAUSOBRE, en 1771.	1,110,000,000

VOLTAIRE, en se moquant de l'estimation des auteurs de l'*Histoire universelle anglaise*, portait la population du globe, à 1,600,000,000
 Les auteurs de l'*Histoire universelle anglaise*, vers le milieu du dix-huitième siècle . . . 4,000,000,000 !!!

Cette prodigieuse disparité d'opinions, qui paraît d'abord inexplicable, n'offre aucune difficulté pour tous ceux qui ont suivi la marche progressive de la géographie et de la statistique. Ils voient d'un coup-d'œil quelles sont les estimations qui doivent être rejetées comme erronées, et quels sont les élémens qui ont contribué à trop élever ou à trop abaisser d'autres évaluations admises dans ce tableau. Qui ne voit, par exemple, que les évaluations du théologien Canz et du philologue Vossius, de Volney et de Struick, sont évidemment fautives en moins, tandis que celles des auteurs de la grande *Histoire universelle anglaise*, de Voltaire, de Beausobre, de Sussmilch, et autres savans, le sont en plus ? L'examen même le plus superficiel sur la répartition des sommes assignées par ces auteurs à chaque partie du monde démontre l'absurdité de leurs calculs. Le *Statistischer Umriss* de Hassel, pour les années 1822 et 1824, malgré les erreurs partielles qu'on y rencontre, est toujours le plus grand travail que l'on ait encore fait sur ce sujet. Nous ne connaissons que par un extrait donné dans les *Éphémérides géographiques de Weimar*, la brochure publiée à Berlin en 1828 par le docteur Charles-Julius Bergius sur la *Population de la*

terre dans la même année; mais les résultats généraux que nous avons sous les yeux nous démontrent que ce savant n'a pas fait toutes les recherches que demandait la solution de ce problème difficile. Nous devons porter le même jugement sur un article remarquable, relatif à la même question, publié en 1829 dans l'*Oriental Herald*, dont nous avons cité les estimations principales. Ce que nous dirons dans la suite de cet article, et les faits qui y sont relatés dans l'examen de la population de chaque partie du monde, nous dispensent de poursuivre ces réflexions. Cependant nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que des savans d'ailleurs estimables, mais étrangers à ces sortes d'études, dégoûtés des calculs fastidieux de la statistique, et ne se sentant peut-être pas assez forts pour surmonter les difficultés inséparables de l'étude de cette science, ont voulu la déprécier aux yeux du public, en en signalant les doutes et les apparentes contradictions. Mais que diraient les Cuvier, les Humboldt, les Brown, les De-candolle et tant d'autres naturalistes célèbres, si, n'ayant aucun égard à l'époque différente à laquelle ont été imaginés les principaux systèmes de classification, quelque géographe ou quelque statisticien, connaissant à peine les généralités de la zoologie et de la botanique, venait répandre le ridicule sur leurs travaux, et rejeter comme inexactes les listes nombreuses de tant d'espèces animales et végétales, consignées dans ces magnifiques inventaires de l'inépuisable richesse de la nature; et

cela, parce que le système de Tournefort est différent de celui de Linnée, et celui-ci du système de Jussieu, parce qu'enfin Linnée porte le nombre des végétaux à 16,000, et celui des animaux à 3,950, tandis que les naturalistes actuels évaluent les premiers à 100,000, et les seconds à 35,500?

Mais abandonnant ces récriminations qui n'ont rien à démêler avec la science qui nous occupe, passons à l'examen des faits et à l'analyse des opinions des principaux géographes, sur la population des grandes régions de la terre, qui ont servi de base à nos évaluations.

EUROPE.

Le grand nombre des habitans de l'Europe n'est plus une énigme pour tous ceux qui s'occupent sérieusement de géographie et de statistique. Ces deux sciences ont fait tant de progrès depuis un demi-siècle, des gouvernemens éclairés ont fourni tant de matériaux au géographe et au statisticien, qu'à l'exception de la Turquie, tout le reste de cette partie du monde, ne laisse aujourd'hui presque rien à désirer sur cet objet important.

Les populations des états changent continuellement, parce que leur augmentation ou leur diminution dépendent de causes physiques, morales ou politiques, qui y influent puissamment. Des observations faites dans presque tous les pays de l'Europe ont démontré que, lorsque la nature n'est

pas contrariée dans sa marche ordinaire, la population augmente partout, parce que le nombre des naissances dépasse *toujours* celui des décès, quoique dans une proportion différente dans les divers pays. Ces changemens continuels imposent au géographe et au statisticien le devoir de n'employer, dans ces calculs généraux, que les résultats des mouvemens les plus récents, et autant que possible contemporains. C'est ce que nous avons essayé dans notre *Compendio* en 1816, et surtout dans la *Balance politique du globe*, où nous avons offert la population de tous les états, telle qu'elle était à la fin de 1826. Si les géographes et les statisticiens qui nous ont devancé avaient suivi la même méthode, leurs évaluations n'offriraient pas les disparités nombreuses qu'on observe dans leurs ouvrages, indépendamment des différences assez considérables qui résultent de la diverse manière de déterminer les frontières orientales et méridionales de l'Europe et le classement de ses îles. C'est aussi ce même mouvement de la population, qu'aucun géographe ne s'est donné la peine de signaler dans les traités de géographie, qui devient la source des contradictions apparentes qu'offre un même auteur dans ces différens ouvrages.

C'est ainsi que le savant Hassel, qui, en 1818, avait évalué la population de l'Europe à 180 millions 550,000,403, la portait à 213 millions 713,000, en 1828, et que nous l'avons estimée à 196 millions en 1816, et à 227 millions 700,000 en 1828, pour la fin de 1826.

Comme tout ce qui concerne la population de l'Europe est basé sur des recensements, ou sur le mouvement assez bien connu de la population, nous croyons inutile d'offrir le tableau des évaluations différentes, faites par les principaux géographes. Ceux qui voudraient le connaître n'ont qu'à consulter la 2^e édition de notre *Compendio*, où nous avons analysé les opinions des auteurs les plus célèbres, sur la population de presque tous les états de cette partie du monde. Nous nous bornons ici à une des évaluations les plus récentes, et qu'on peut regarder comme contemporaines, afin de donner une idée des différences énormes qui résultent de l'ignorance ou de l'oubli des principes que nous avons exposés. Nous y ajouterons aussi les principales estimations des géographes et des voyageurs sur la population de la Turquie d'Europe, seule contrée de cette partie du globe qui reste encore étrangère aux calculs de la statistique.

TABLEAU COMPARATIF
DES PRINCIPALES OPINIONS ÉMISES RÉCEMMENT

SUR LE NOMBRE DES HABITANS DE L'EUROPE.

	Habitans.
CANNABICH, en 1818 et 1821; et le <i>Conversations-Lexicon</i> , en 1817.	178,000,000
GRABERG, en 1813; GALLETTI, dans son <i>Dictionnaire</i> , publié en 1822; et BRAUN, en 1827. . .	180,000,000
SCHLIEBEN, dans son <i>Atlas</i> publié en 1825. . .	188,000,000
BISSINGER, en 1822.	188,391,774

	Habitans.
HUMBOLDT, en 1823.	195,000,000
BALBI, en 1819.	196,000,000
LETRONNE, en 1824; STEIN, en 1825; MELISH, en 1825.	200,000,000
L'Oriental Herald, en 1829.	204,000,000
MALTE-BRUN, en 1826.	205,000,000
HASSEL, dans son <i>Almanach</i> de 1828, et l' <i>Alma-</i> <i>nach de Gotha</i> , en 1829.	213,713,403
PINKERTON (WALCKENAER et EYRIÈS), en 1827.	214,193,000
DENAIX, en 1828.	216,713,400
CHARLES JULIUS BERGIUS, en 1828.	222,698,038
BALBI, dans la <i>Balance politique du globe</i> , et en reportant ses calculs à la fin de l'année 1826.	227,700,000
ZEDLITZ, dans son <i>Europa im Jahre</i> 1829.	236,605,853

La population de la partie européenne de l'EMPIRE TURC ne peut être calculée que par approximation, puisque les recensemens et les listes des naissances, des décès et des mariages, y sont pour ainsi inconnus. Nous disons pour ainsi dire, parce que, selon un savant géographe, le gouvernement en a fait faire deux, l'un dans le seizième siècle, et l'autre au commencement du dix-septième. Mais, comme leur résultat n'est pas connu, il faut recourir à d'autres moyens pour parvenir à déterminer le nombre de ses habitans.

Dès l'année 1816, nous avons cru pouvoir l'estimer à 9,500,000 ames. Ce nombre est le résultat de nos évaluations approximatives de la population de chaque province. La Turquie d'Europe est traversée par plusieurs chaînes de montagnes : on y trouve de grands espaces absolument stériles

ou incultes; ses terres sont en général mal cultivées; ses habitans ont peu d'industrie; les manufactures et les fabriques y sont en petit nombre; plusieurs peuplades négligent entièrement l'agriculture, vivent à la manière des nomades, subsistant du produit de leurs troupeaux et de celui de leurs brigandages; depuis long-temps, presque toutes ces provinces sont en proie aux vexations d'administrateurs avides et ignorans; depuis longtemps les guerres civiles et l'anarchie détruisent à de courts intervalles le bien-être de leurs habitans; le fatalisme n'opposant aucune précaution contre la peste, ce terrible fléau y enlève très-souvent une partie très-considérable de la population. Si, par l'influence de toutes ces causes réunies, cette portion de l'Europe doit offrir une population relative inférieure à celle des contrées les moins peuplées de sa partie méridionale, elle ne saurait cependant être aussi petite que le prétendait Pinkerton, au commencement du siècle actuel, et que le pensaient plus tard Lindner et Crome, suivis même en 1819 par le savant Hassel. Quelques parties de l'ancienne Macédoine, de la Thessalie, de l'Épire, du Péloponèse, de la Bulgarie, et plusieurs îles de l'Archipel offraient, avant la guerre qui vient de finir, une population assez concentrée; les environs de Constantinople, la côte de la mer de Marmara, celles des Dardanelles et du Bosphore sont très-habités, et cette portion de l'Europe offre encore plusieurs villes grandes et populeuses. Si on prend en considération ce que nous venons de dire, on verra que les 9,500,000

habitans que nous lui avons accordés, pour la fin de l'année 1826, ne sauraient s'éloigner beaucoup du nombre réel. Le tableau ci-dessous offre les principales opinions émises à différentes époques sur la population de cette partie de l'Europe.

TABLEAU COMPARATIF DES PRINCIPALES OPINIONS DES GÉOGRAPHES

SUR LA POPULATION DE LA TURQUIE D'EUROPE.

	Habitans.
LINDNER, <i>Gemalde der Europæischen Turkei</i> en 1813.	5,390,900
BERTUCH, dans les <i>Éphémérides géographiques</i> de Weimar, en 1816.	6,300,000
CROME, <i>Uebersicht der Europ. staatskraefte</i> , en 1818.	6,700,000
HASSEL, dans l'introduction à l'Europe du <i>Voll- staendiges Handbuch</i> , etc., en 1819.	7,500,000
SUSSMILCH, BUSCHING, PINKERTON et TOOKE.	8,000,000
GRABERG, en 1813.	9,000,000
MALTE-BRUN, en 1826, en citant Hassel.	9,470,000
HASSEL, dans la Description de la Turquie du <i>Vollstaendiges Handbuch</i> , en 1819.	9,482,000
REICHARD, dans l'édition de la <i>Géographie</i> de Galletti, en 1822.	9,740,000
LIECHTENSTERN.	9,790,000
STEIN, en 1811.	9,822,000
PINKERTON (WALCKENAER et EYRIÈS), en 1827.	9,896,000
Le <i>Politisches Journal</i> , en 1823.	9,984,000
Le <i>Conservations Lexikon</i> , en 1827.	10,000,000
HASSEL, dans son <i>Almanach</i> de 1828, et l' <i>Alma- nach de Gotha</i> de 1829.	10,183,000
STEIN, en 1826; et ZEDLITZ, en 1829.	10,600,000
FABRI, en 1805, et l'ORIENTAL HERALD, en 1829.	12,000,000
RICCIOLI, vers 1660; SPECHT, vers le milieu du	

	Habitans.
dix-huitième siècle ; et BEAUSOBRE , en 1771. . .	16,000,000
LE SAGE , dans sa carte de l'Europe , en 1808. . .	17,000,000
GUILBERT CHARLES LE GENDRE , en 1758.	18,000,000
<i>L'Europäische Magazin.</i>	22,000,000
L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE , vers 1758.	24,000,000
Il y a eu des auteurs qui , dans le siècle passé ,	
l'ont portée à	36,000,000
Et BIELFELD , jusqu'à	50,000,000

(la suite à une prochaine livraison.) -





Capovous

OCÉANIE.

VOYAGE AUX ILES DE LA MER DU SUD

EN 1827 ET 1828,

ET

RELATION DE LA DÉCOUVERTE

DU SORT DE LAPÉROUSE ;

DÉDIÉ AU ROI,

PAR LE CAPITAINE PETER DILLON (1).

Nous allons mettre sous presse, lorsque nous avons reçu le *Voyage du capitaine Dillon*. Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de pouvoir rendre un compte détaillé de cet ouvrage, et voulant répondre toutefois à la juste impatience de nos lecteurs, nous en avons choisi l'un des fragmens les plus remarquables. M. le capitaine anglais Dillon mérite toute la reconnaissance du monde savant, et on ne saurait trop donner d'éloges à son courage, à son habileté, et surtout à la naïve véracité d'un récit qu'il n'est plus permis de révoquer

(1) 2 vol. in-8° ; prix : 14 fr., Paris, chez Pillet, rue des Grands Augustins.

en doute, depuis la brillante expédition de M. le capitaine d'Urville dans les mêmes parages.

Voyage dans la mer du Sud. — Epouvantable massacre aux îles Fidji. — Circonstances qui amenèrent plus tard la découverte du sort de Lapérouse.

Avant d'arriver à l'événement qui forme le sujet de ce livre, il est à propos de rapporter des circonstances qui s'y rattachent d'une manière directe et qui furent les causes premières de la découverte que j'ai eu le bonheur de faire.

Vers la fin de 1812, je m'embarquai, en qualité d'officier, sur le navire le *Hunter*, capitaine Robson, qui partit de Calcutta pour un voyage à la Nouvelle-Galles du sud, aux îles Biti, communément appelées îles Fidji, et finalement à Canton. J'avais antérieurement visité les îles Fidji et j'y avais séjourné pendant quatre mois. Durant ce séjour, j'avais beaucoup fréquenté les naturels et j'avais fait de grands progrès dans l'étude de leur langue. Le capitaine Robson s'était lui-même arrêté deux fois dans ces îles et avait acquis une grande influence sur l'esprit des habitants d'une partie de la côte de l'île du Sandal, en prenant part à leurs guerres et en les aidant à détruire leurs ennemis qui avaient été rôtis et mangés en sa présence. Le chef avec lequel il était le plus intime, était Bonassar, chef du village de Vilear et de ses dépendances, dans l'intérieur de l'île.

Dans l'après-midi du 19 février 1813, le *Hunter* jeta l'ancre dans la baie de Vilear, à la distance d'environ un quart de mille de l'embouchure d'une petite rivière qu'il faut remonter pour arriver au village. Vilear est situé à environ un mille ou un mille et demi du mouillage, et les bords de la petite rivière ou ruisseau qui le baigne sont couverts d'une magnifique verdure. Des deux côtés, sur un terrain bas, d'épaisses forêts de mangliers s'étendent jusqu'à une petite distance du village, où le sol a un peu plus d'élévation et est entièrement déboisé.

Nous n'avions pas encore jeté l'ancre, que le frère du chef de Vilear arriva à bord pour féliciter le capitaine sur son retour. Bientôt après, parut Bonassar lui-même avec plusieurs autres chefs secondaires, des prêtres et un Lascar qui avait déserté le *Hunter* environ vingt mois auparavant. Le chef informa notre capitaine que, peu de temps après le départ du *Hunter* pour Canton, les habitants des villages qu'il avait conquis avec son assistance s'étaient révoltés, et, ayant été joints par les puissantes tribus qui habitaient les bords d'une grande rivière appelée Nanpacab, lui avaient fait une guerre cruelle.

Bonassar chercha ensuite à nous persuader qu'il serait impossible de se procurer du bois de sandal, à moins que cette ligue formidable ne fût vaincue parla force de notre mousqueterie. En conséquence, il pria notre commandant de se joindre à lui pour entreprendre une nouvelle campagne. Le capitaine

Robson n'y acquiesça pas d'abord. Le chef de Vilear lui représenta le danger auquel ses sujets se trouveraient exposés pendant qu'ils seraient éparpillés dans les forêts et occupés à couper du bois de sandal pour nous. Leurs ennemis pourraient alors les épier et les enlever au moment où ils s'y attendraient le moins. Les choses en restèrent là pour l'instant. Je descendis à terre avec le capitaine. Bonassar nous accompagna, et nous nous rendîmes au village, où nous fûmes parfaitement bien reçus. On nous apporta en présent un porc, des ignames et des cocos. Le lendemain nous reçûmes à bord la visite de deux matelots anglais nommés Terence Dun et John Riley. Le premier avait été congédié du *Hunter* au dernier voyage, et l'autre, à la même époque, d'un brick américain.

Ces hommes nous apprirent qu'ils avaient résidé dans diverses parties des îles Fidji, et que partout ils avaient été extrêmement bien traités par les habitans, mais que d'autres Anglais, qui résidaient sur l'île voisine, nommée Bow, étaient devenus très-turbulens et fort importuns pour les insulaires. Leur conduite violente avait fini par les rendre si insupportables, que les naturels s'étaient un jour jetés sur eux et en avaient tué trois, avant que le roi de Bow eût eu le temps d'interposer son autorité et d'arrêter le courroux de son peuple qui voulait massacrer tout ce qu'il y avait d'Européens dans l'île. En conséquence, Dun était d'avis qu'on empêchât les survivans de venir à bord de notre navire.

Il est nécessaire d'expliquer comment il se faisait qu'un assez grand nombre de matelots de diverses contrées du globe résidassent dans ces îles. Dans l'année 1808, un brick américain, venant de la rivière de la Plata, fit naufrage près d'une des Fidji; il avait à bord 40,000 piastres d'Espagne. L'équipage parvint à se sauver dans les embarcations du bâtiment, et une partie gagna un navire américain qui était alors à l'ancre dans la baie de Myanboor, sur la côte de l'île du Sandal; le reste se réfugia dans une île voisine, celle de Bow, avec une aussi grande quantité de piastres qu'il avait été possible d'en loger dans l'embarcation. Peu de temps après ce naufrage, plusieurs bâtimens anglais, indiens, américains et nouveaux-gallois, vinrent aux Fidji pour y charger du bois de sandal. Les bruits de l'existence d'une aussi grande quantité d'argent dans une de ces îles causèrent une vive tentation aux marins de ces bâtimens. Dans le dessein de s'enrichir, quelques-uns d'entre eux, avec les piastres qu'ils parvinrent à se procurer, achetèrent des armes à feu et de la poudre. Maîtres de ces objets, ils furent à même de rendre d'importans services au roi de Bow et à ses sujets, dans leurs guerres. Ils prirent des femmes parmi eux, et menèrent une vie agréable jusqu'à l'époque où leur insolence et leur cruauté poussèrent les naturels à en massacrer une partie. On verra bientôt quel sort cruel éprouvèrent les autres, en conséquence de la conduite du capitaine Robson.

Depuis notre arrivée jusqu'à la fin de mars, le

bois de sandal nous fut fourni avec une extrême lenteur. A diverses reprises, les naturels du voisinage prièrent notre capitaine de les assister dans leurs guerres, promettant en récompense de compléter notre cargaison dans l'espace de deux mois, après que leurs ennemis auraient été vaincus. Le capitaine Robson finit par céder à leurs instances. En conséquence, nous entreprîmes, le 1^{er} avril, une expédition contre la petite île de Nanpacab, située à environ six milles au-dessus de l'embouchure de la rivière du même nom et à quarante ou cinquante milles de notre mouillage. Cette expédition consistait en trois embarcations armées, portant vingt fusiliers, et une autre sur laquelle était monté un pierrier ou petit canon de deux livres. Nous étions accompagnés par quarante-six grandes pirogues portant, à ce que je puis supposer, près d'un millier de sauvages armés. Trois mille autres se dirigeaient par terre vers le point sur lequel on devait agir. Le mauvais temps nous força de nous arrêter, jusque dans la matinée du 4, à un îlot situé près de l'embouchure du Nanpacab. Nous entrâmes alors dans la rivière. L'ennemi, embusqué sur les deux rives, nous salua d'une grêle de flèches et de pierres lancées avec dextérité, à l'aide de frondes. En approchant de la petite île de Nanpacab, nous la trouvâmes fortifiée. Après quelques décharges de notre pierrier, les défenseurs du fort l'abandonnèrent et se sauvèrent sur la grande terre d'où ils furent bientôt chassés par notre mousqueterie. Il y eut, dans cette occasion, dix guerriers de Nanpacab qui fu-

rent tués. On mit leurs corps dans les pirogues de nos auxiliaires, à l'exception d'un qui fut expédié sur-le-champ, par une de ces pirogues, fine voilière, à Vilear, pour y être dévoré. Après cette escarmouche, nous remontâmes la rivière jusqu'à quinze milles et nous détruisîmes les villages et les plantations sur les deux rives. Dans la soirée, nous redescendîmes et nous nous arrêtâmes à un lieu où les insulaires se mirent à préparer un festin horrible de la manière que je vais décrire.

Les cadavres de leurs ennemis furent étendus sur l'herbe et dépecés par un de leurs prêtres. Voici comment on procède à cette opération : l'on commence par séparer les pieds des jambes et les jambes des cuisses, puis on enlève les parties naturelles; ensuite on détache les cuisses des hanches, les mains des avant-bras, les avant-bras des bras, et les bras des épaules; finalement la tête et le cou sont séparés du tronc. Chacun de ces fragmens du corps humain forme une pièce de viande que l'on enveloppe soigneusement dans des feuilles de bananier vertes, et que l'on met au four pour la faire rôtir avec la racine de *tara*.

Dans la matinée du 5, nous longeâmes la côte vers l'est; mais nous trouvâmes les villages, les forts et les plantations abandonnés. Le 8 au soir nous rejoignîmes notre navire.

Dans le commencement de mai, nous fûmes ralliés par notre allège, le cutter *l'Elisabeth*, commandé par M. Ballard, qui avait fait voile du port Jackson avant nous, pour se rendre aux îles Sand-

wich. Quelques jours après, nous reçûmes la visite des Européens qui résidaient à Bow. Le capitaine les engagea pour ramer dans nos embarcations, promettant de les payer à quatre livres sterling par mois, en coutellerie, verroterie, quincaillerie, etc., évaluées à un taux fixé; ils devaient retourner à Bow quand notre navire serait prêt à partir.

Mai, juin, juillet et août s'écoulèrent, et nous n'avions encore pu nous procurer que cent cinquante tonneaux de bois de sandal formant tout au plus le tiers de notre cargaison. Les insulaires nous déclarèrent alors qu'il leur était impossible de nous en fournir davantage, parce que les forêts avaient été épuisées par le grand nombre de bâtimens qui avaient fréquenté ces parages depuis quelques années.

Les chefs et autres individus de quelque importance ne venaient plus à bord du navire, de peur qu'on ne les retînt comme otages, jusqu'à ce qu'ils eussent rempli leur engagement de compléter notre cargaison. Le capitaine Robson était vexé de se voir joué de la sorte par un peuple barbare et rusé, et se promettait de tirer vengeance de ses anciens et fidèles alliés qu'il avait si souvent aidés à se régaler de la chair de leurs ennemis.

Au commencement de septembre, deux grandes pirogues de Bow, portant environ deux cent vingt ou deux cent trente hommes, vinrent auprès du navire pour réclamer et ramener chez eux les Européens qui nous avaient joints en mai avec leurs femmes. Vers ce même temps, le capitaine Robson,

étant à soixante milles du navire sur le cutter, attaqua une flotille de pirogues de Vilear et en prit quatorze. Dans cette occasion, un naturel fut tué par un biscayen. Le cutter ayant ensuite rallié le navire, le capitaine voulut abattre le premier en carène pour réparer quelques dommages qu'il avait éprouvés dans ses fonds. Cependant il jugea prudent, avant d'entreprendre cette opération, de tâcher de s'emparer du reste des pirogues de Vilear, pour empêcher les sauvages d'attaquer nos gens pendant qu'ils seraient occupés à réparer le cutter qu'il était nécessaire de haler à terre à marée haute.

Dans la matinée du 6 septembre, tous les Européens appartenant au navire furent armés de fusils ainsi que tous les européens de Bow, et expédiés sous les ordres de M. Norman, notre premier officier. Nous débarquâmes à un endroit nommé *la Roche noire*, à une petite distance à l'est de la rivière; les deux pirogues de Bow, dont j'ai parlé plus haut, y abordèrent un peu après nous. Nous fûmes bientôt ralliés par les chefs de Bow à la tête d'une centaine de leurs guerriers. Les deux pirogues et nos embarcations se retirèrent ensuite au large de la côte, précaution qu'il convenait de prendre pour les empêcher d'échouer à la marée descendante.

Après que nous eûmes débarqué, les Européens commencèrent à se disperser en petites troupes de deux, trois et quatre hommes. Je représentai à M. Norman qu'il convenait mieux de les tenir tous réunis, dans la crainte d'une attaque subite de la

part des insulaires; mais notre commandant n'eut pas d'égard à cette représentation. Nous nous avançâmes sans obstacles par un étroit sentier sur une plaine assez unie, et nous arrivâmes près d'une colline dont nous gagnâmes le sommet qui formait une espèce de plateau. Là, quelques naturels se montrèrent et nous menacèrent par des cris et des gestes.

M. Norman tourna sur la droite et s'engagea dans un sentier qui menait à travers un fourré vers quelques huttes. Je le suivis avec sept autres Européens, ainsi que les deux chefs de Bow avec un de leurs hommes. Bientôt quelques naturels voulurent nous disputer le passage. Nous tirâmes sur eux : nous en tuâmes un, et les autres s'enfuirent. M. Norman ordonna alors de mettre le feu à la cabane du chef et à quelques autres. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et, au bout de quelques secondes, les flammes s'élevèrent de tous côtés. Bientôt nous entendîmes des hurlemens affreux qui venaient du chemin par lequel nous avions gagné le plateau. Les chefs de Bow comprirent à ces cris que quelques-uns des leurs ainsi que des Européens venaient d'être tués par les naturels de Vilear. Ces derniers, en effet, s'étaient tenus en embuscade jusqu'à ce que nous eussions atteint le plateau, et avaient ensuite attaqué nos hommes épars. Ceux-ci, après avoir fait feu, avaient été enveloppés et massacrés avant d'avoir eu le temps de recharger leurs armes. D'autres, ainsi que je l'ai su après, se voyant sur le point d'être cernés par les sauvages,

avaient jeté leurs fusils et s'étaient enfuis à toutes jambes vers nos embarcations. Dans le nombre, deux seulement parvinrent à s'échapper. La petite troupe de M. Norman ne se composait que de dix des nôtres, armés de fusils, et des deux chefs de Bow avec un de leurs hommes. Nous résolûmes de nous tenir pelotonnés, et de nous diriger ainsi vers nos embarcations, en nous ouvrant le chemin à l'aide de nos armes à feu.

Nous nous hâtâmes de gagner le fourré sur le plateau. Il n'y avait là que trois insulaires qui, au milieu d'acclamations de joie, nous crièrent que plusieurs de nos gens avaient été tués, ainsi qu'un certain nombre de naturels de Bow, et que nous ne tarderions pas à éprouver le même sort. En arrivant au haut du sentier qui conduit dans la plaine, nous trouvâmes TERENCE DUN étendu par terre, le crâne fracassé d'un coup de massue.

Nous vîmes alors toute la plaine qui nous séparait de nos embarcations couverte de plusieurs milliers de sauvages armés et en furie. Au moment où nous allions descendre de ce côté, un jeune homme de notre troupe, nommé GRAHAM, nous quitte et s'enfuit dans un fourré sur la gauche de la route. Les trois sauvages que nous venions d'y rencontrer l'y poursuivirent et le massacrèrent en un instant. Ce jeune homme était le fils d'un aubergiste du port JACKSON, et avait déjà beaucoup navigué. Il s'était embarqué deux ans auparavant sur un brik américain, en qualité d'interprète auprès des habitans des îles Fidji, et, après avoir procuré

une cargaison à ce bâtiment, il avait demandé son congé et était resté dans ces îles. Après ce triste événement, nous continuâmes à descendre la colline. Quand nous fûmes arrivés au bas, les sauvages se disposèrent à nous recevoir ; ils se tenaient réunis par milliers aux deux côtés du sentier, et brandissant leurs armes. Nous remarquâmes avec horreur qu'ils s'étaient frotté le visage et le corps avec le sang de nos malheureux compagnons.

Dans ce moment, un sauvage, qui était descendu derrière nous sans être aperçu, lança à M. Norman un javelot qui pénétra par le dos et sortit par la poitrine. Cet officier fit encore quelques pas et ensuite tomba mort. Je tirai sur le sauvage qui venait de tuer notre chef, et je rechargeai mon arme aussi vite que possible. En me retournant, je m'aperçus que tous mes compagnons s'étaient enfuis de divers côtés. Profitant de l'absence des sauvages qui s'étaient mis à leur poursuite, je me mis à courir de toutes mes forces en suivant le sentier ; à quelques pas en avant, je trouvai le corps de William Parker étendu en travers du chemin, son fusil à côté de lui ; je m'emparai de cette arme et continuai ma retraite en courant avec une vitesse surnaturelle.

Les sauvages m'aperçurent alors et se mirent à me poursuivre. L'un d'entre eux m'approchait tellement, que je fus obligé de me débarrasser du fusil de Parker, ainsi que d'un pistolet fort lourd que j'avais à ma ceinture. Un moment après, j'atteignis le pied d'un rocher escarpé qui se trouvait isolé dans la plaine. Voyant qu'il m'était impossible de

percer la foule des sauvages pour gagner nos embarcations, je criai à mes compagnons, dont quelques-uns se trouvaient sur ma droite : *Au rocher ! au rocher !* Je parvins à en atteindre le sommet où je ralliai cinq des nôtres : Charles Savage, Luis (Chinois), Martin Bushart, Thomas Dafny et William Wilson. Les trois premiers résidaient à Bow, et les deux derniers appartenaient à notre équipage. Les deux autres Européens de la troupe de M. Norman, Mick Maccab et Joseph Atkinson, avaient été tués ainsi que les deux chefs de Bow. Dafny, après avoir tiré son fusil, en avait brisé la crosse en se défendant contre les massues des sauvages. Il était blessé en plusieurs endroits et avait quatre flèches fichées dans le dos. La pointe d'une lance lui avait percé l'omoplate et était sortie par-devant, sous la clavicule.

Il se trouva, heureusement pour nous, que la hauteur que nous occupions était si escarpée, qu'elle ne pouvait être gravie à la fois que par un petit nombre d'hommes ; elle était en même temps trop élevée pour que les sauvages pussent nous incommoder beaucoup avec leurs javelots et leurs frondes. Par un hasard non moins heureux, un vent très-fort détournait la grêle de flèches qu'ils nous lançaient. Notre chef ayant succombé, le commandement m'appartenait ; j'en profitai pour disposer mes compagnons de manière à défendre notre poste le plus avantageusement possible. Je ne permis pas qu'on tirât plus d'un coup de fusil à la fois, et j'employai notre blessé à charger nos armes. Plusieurs sauvages

gravirent la hauteur jusqu'à quelques verges de nous. Nous les tuâmes à mesure qu'ils approchaient : le salut de notre vie en dépendait. Après avoir vu quelques-uns des leurs tués de la sorte, les sauvages renoncèrent à nous approcher. Comme il ne nous restait guère de munitions, nous les ménagions le plus que nous pouvions. D'un autre côté, pour ne pas augmenter la furie déjà assez violente des naturels, nous ne tirions qu'en cas de nécessité absolue. De la position élevée que nous occupions, nous apercevions nos embarcations à l'ancre ; attendant notre retour, les deux pirogues de Bow et notre bâtiment. Quant à ce dernier, nous ne comptions guère le rejoindre jamais, bien que j'eusse une lueur d'espérance que le capitaine Robson ferait un effort pour nous délivrer, en armant six soldats indiens qui étaient à bord, deux ou trois Européens, les hommes des pirogues de Bow, et en se mettant à leur tête. Cette espérance s'évanouit complètement, quand je vis les pirogues de Bow mettre à la voile et se diriger vers leur île sans passer auprès du navire.

La plaine, autour de notre position, était couverte de sauvages au nombre de plusieurs milliers qui s'étaient rassemblés de toutes les parties de la côte, et s'étaient tenus embusqués attendant notre débarquement. Cette masse d'hommes nous offrait alors un spectacle révoltant. On allumait des feux et l'on chauffait des fours pour faire rôtir les membres de nos infortunés compagnons. Leurs cadavres, ainsi que ceux des deux chefs de Bow et des hom-

mes de leur île qui avaient été massacrés, furent apportés devant les feux de la manière suivante. Deux des naturels de Vilear formèrent avec des branches d'arbres une espèce de civière qu'ils placèrent sur leurs épaules. Les cadavres de leurs victimes furent étendus en travers sur cette civière, de façon que la tête pendait d'un côté et les jambes de l'autre. On les porta ainsi en triomphe jusqu'au près des fours destinés à en rôtir les lambeaux. Là, on les plaça sur l'herbe dans la position d'un homme assis. Les sauvages se mirent à chanter et à danser autour d'eux avec les démonstrations de la joie la plus féroce. Ils traversèrent ensuite de plusieurs balles chacun de ces corps inanimés, se servant pour cela des fusils qui venaient de tomber entre leurs mains. Quand cette cérémonie fut terminée, les prêtres commencèrent à dépecer les cadavres sous nos yeux. Les morceaux furent mis au four, pour être rôtis et préparés comme je l'ai dit plus haut, et servir de festin aux vainqueurs. Pendant ce temps, nous étions serrés de près de toutes parts, excepté du côté d'un fourré de mangliers qui bordait la rivière. Savage proposa à Martin Bushart de s'enfuir de ce côté et de tâcher d'atteindre le bord de l'eau pour gagner ensuite le navire à la nage. Je m'y opposai, en menaçant de tuer le premier qui abandonnerait le rocher. Cette menace produisit pour le moment son effet. Cependant la furie des sauvages paraissait un peu apaisée, et ils commençaient à écouter assez attentivement nos discours et nos offres de réconciliation. Je leur rappelai que le jour de la capture

des quatorze pirogues, huit des leurs avaient été faits prisonniers et étaient détenus à bord du navire. L'un d'eux était frère du *nambeau* ou grand-prêtre de Vilear. Je fis entendre à la multitude que, si on nous tuait, ces huit prisonniers seraient mis à mort; mais que, si l'on nous épargnait, mes cinq compagnons et moi, nous ferions relâcher les prisonniers sur-le-champ. Le grand-prêtre, que ces sauvages regardent comme une divinité, me demanda aussitôt si je disais la vérité, et si son frère et les sept autres insulaires étaient vivans. Je lui en donnai l'assurance et proposai d'envoyer un de mes hommes à bord inviter le capitaine à les relâcher, si lui, le grand-prêtre, voulait conduire cet homme sain et sauf jusqu'à nos embarcations. Le prêtre accepta ma proposition.

Thomas Dafny étant blessé et n'ayant pas d'armes pour se défendre, je le décidai à se hasarder à descendre pour aller joindre le prêtre et se rendre avec lui à notre embarcation. Il devait informer le capitaine Robson de notre horrible situation. Je lui ordonnai aussi de dire au capitaine que je désirais surtout qu'il ne relachât que la moitié des prisonniers, et qu'il leur montrât une grande caisse de quincaillerie et d'autres objets qu'il promettrait de donner aux quatre derniers prisonniers avec leur liberté, au moment même de notre retour à bord du navire.

Mon homme se conduisit comme je lui avais ordonné, et je ne le perdis pas de vue depuis l'instant où il nous quitta jusqu'à celui où il arriva sur le

pont du navire. Pendant ce temps il y eut une suspension d'armes, qui se fût maintenue sans l'imprudence de Charles Savage. Divers chefs sauvages avaient monté et s'étaient approchés jusqu'à quelques pas de nous, avec des prosternations en signe d'amitié, nous promettant toute sûreté pour nos personnes, si nous consentions à descendre parmi eux. Je ne voulus pas me fier à ces promesses, ni laisser aller aucun de mes hommes. Cependant je finis par céder aux importunités de Charles Savage. Il avait résidé dans ces îles pendant plus de cinq ans et en parlait couramment la langue. Persuadé qu'il nous tirerait d'embarras, il me pria instamment de lui permettre d'aller au milieu des naturels avec les chefs à qui nous parlions, parce qu'il ne doutait pas qu'ils ne tinssent leurs promesses, et que, si je le laissais aller, il rétablirait certainement la paix et nous pourrions retourner tous sains et saufs à bord de notre navire. Je lui donnai donc mon consentement; mais je lui rappelai que cette démarche était contraire à mon opinion, et j'exigeai qu'il me laissât son fusil et ses munitions. Il partit et s'avança jusqu'à environ deux cents verges de notre poste. Là, il trouva Bonassar assis et entouré de ses chefs qui témoignèrent de la joie de le voir parmi eux, mais qui étaient secrètement résolus à le tuer et à le manger. Cependant ils s'entretenirent avec lui pendant quelque temps d'un air amical, puis ils me crièrent dans leur langage: « Descends, Peter, nous ne te ferons pas de mal; tu vois que nous n'en faisons point à Charley! » Je répondis que je ne descen-

drais pas que les prisonniers ne fussent débarqués. Pendant ce colloque, le chinois Luis, à mon insu, descendit du côté opposé, avec ses armes, pour se mettre sous la protection d'un chef qu'il connaissait particulièrement et à qui il avait rendu des services importants dans quelques guerres. Les insulaires, voyant qu'ils ne pouvaient me décider à me remettre entre leurs mains, poussèrent un cri effrayant. Au même moment, Charles Savage fut saisi par les jambes et six hommes le tinrent la tête en bas et plongée dans un trou plein d'eau jusqu'à ce qu'il fût suffoqué. De l'autre côté, un sauvage gigantesque s'approcha du chinois par derrière et lui fit sauter le crâne d'un coup de son énorme massue. Ces deux infortunés étaient à peine morts qu'on les dépeça et qu'on les fit rôtir dans des fours préparés pour nous.

Nous n'étions plus que trois pour défendre la hauteur; ce qui encouragea nos ennemis. Nous fûmes attaqués de tous côtés et avec une grande furie par ces cannibales, qui néanmoins montraient une extrême frayeur de nos fusils, bien que les chefs les stimulassent à nous saisir et nous amener à eux, promettant de conférer les plus grands honneurs à celui qui me tuerait, et demandant à ces barbares s'ils avaient peur de trois hommes blancs, eux qui en avaient tué plusieurs dans cette journée. Encouragés de la sorte, les sauvages nous serraient de près. Ayant quatre fusils entre nous trois, deux étaient toujours chargés, attendu que Wilson étant un très-mauvais tireur nous lui avions laissé l'en-

ploi de charger nos armes, tandis que Martin Bushart et moi faisons feu. Bushart était natif de Prusse; il avait été tirailleur dans son pays et était fort adroit. Il tua vingt-sept sauvages dans vingt-huit coups, n'en ayant manqué qu'un seul. J'en tuai et blessai aussi quelques-uns quand la nécessité m'y obligea. Nos ennemis, voyant qu'ils ne pouvaient venir à bout de nous sans perdre un grand nombre des leurs, s'éloignèrent en nous menaçant de leur vengeance.

La chair de nos malheureux compagnons étant cuite, on la retira des fours et elle fut partagée entre les différentes tribus qui la dévorèrent avec avidité. De temps en temps les sauvages m'invitaient à descendre et à me laisser tuer avant la fin du jour, afin de leur épargner la peine de me dépecer pendant la nuit. J'étais dévolu pièce par pièce aux différens chefs dont chacun désignait celle qu'il voulait avoir, et qui tous brandissaient leurs armes en se glorifiant du nombre d'hommes blancs qu'ils avaient tués dans cette journée.

En réponse à leurs affreux discours, je déclarai que si j'étais tué, leurs compatriotes détenus à bord le seraient aussi; mais que, si j'avais la vie sauve, ils l'auraient également. Ces barbares répliquèrent : « Le capitaine Robson peut tuer et manger les nôtres, » s'il lui plaît. Nous vous tuons et nous vous mangerons tous trois. Quand il fera sombre, vous ne verrez plus clair pour nous ajuster, et vous n'aurez bientôt plus de poudre. »

Voyant qu'il ne nous restait plus d'espoir sur la terre, mes compagnons et moi tournâmes nos re-

gards vers le ciel et nous mêmes à supplier le Tout-Puissant d'avoir compassion de nos âmes pécheresses. Nous ne comptons pas sur la moindre chance d'échapper à nos ennemis et nous nous attendions à être dévorés comme nos camarades venaient de l'être. La seule chose qui nous empêchait encore de nous rendre était la crainte d'être pris vivans et mis à la torture.

On voit en effet quelquefois , mais peu souvent , ces peuples torturer leurs prisonniers. Voici comment ils s'y prennent : ils enlèvent à leurs victimes la peau de la plante des pieds ; puis ils leur présentent des torches de tous côtés , ce qui les oblige à sauter pour fuir le feu et leur cause des douleurs atroces. Une autre manière consiste à couper les paupières à leurs prisonniers et à les exposer ainsi la face tournée vers le soleil. On dit que c'est un épouvantable supplice. Ils leur arrachent aussi parfois les ongles. Au reste, il paraît que ces tortures sont très-rares , et qu'ils ne les infligent qu'à ceux qui les ont irrités au dernier point. Nous étions dans ce cas, ayant tué un si grand nombre des leurs, pour notre défense.

Il ne nous restait plus que seize ou dix-sept cartouches. Nous décidâmes alors qu'aussitôt qu'il ferait sombre nous appuierions la crosse de nos fusils à terre et le bout du canon contre notre poitrine, et que, dans cette position, nous lâcherions la détente, pour nous tuer nous-mêmes plutôt que de tomber vivans entre les mains de ces monstres.

A peine avions-nous pris cette résolution déses-

pérée, que nous vîmes notre embarcation partir du navire et s'approcher de terre. Nous comptâmes les huit prisonniers. J'en fus confondu. Je ne pouvais imaginer que le capitaine eût agi d'une manière aussi maladroite que de les relâcher tous, puisque le seul espoir que nous pussions conserver était de voir ceux des prisonniers qu'on eût relâchés intercéder pour nous, afin qu'à notre tour nous intervînssions pour faire rendre la liberté à leurs frères quand nous retournerions à bord du navire. Cette sage précaution ayant été négligée, malgré ma recommandation expresse, toute espérance me parut évanouie, et je ne vis plus d'autre ressource que de mettre à exécution le dessein que nous avions formé de nous tuer nous-mêmes.

Peu de temps après que les huit prisonniers eurent été débarqués, on les amena sans armes auprès de moi, précédés par le prêtre, qui me dit que le capitaine Robson les avait relâchés tous et avait fait débarquer une caisse de coutellerie et de quincaillerie pour être offerte, comme notre rançon, aux chefs à qui il nous ordonnait de remettre nos armes. Le prêtre ajouta que, dans ce cas, il nous conduirait sains et saufs à notre embarcation. Je répondis que tant que j'aurais un souffle de vie je ne livrerais pas mon fusil qui était ma propriété, parce que j'étais certain qu'on nous traiterait, mes compagnons et moi, comme Charles Savage et Luis.

Le prêtre se tourna alors vers Martin Bushart pour tâcher de le convaincre et de le faire acquiescer à ses propositions. En ce moment, je conçus

l'idée de faire prisonnier le prêtre et de le tuer ou d'obtenir ma liberté en échange de la sienne. J'attachai le fusil de Charles Savage à ma ceinture avec ma cravate, et cela fait, je présentai le bout du mien devant le visage du prêtre, lui déclarant que je le tuerais s'il cherchait à s'enfuir ou si quelqu'un des siens faisait le moindre mouvement pour nous attaquer, mes compagnons et moi, ou nous arrêter dans notre retraite. Je lui ordonnai alors de marcher en droite ligne vers nos embarcations, le menaçant d'une mort immédiate s'il n'obéissait pas. Il obéit, et, en traversant la foule des sauvages, il les exhorta à s'asseoir et à ne faire aucun mal à Peter ni à ses compagnons, parce que, s'ils nous assaillaient, nous le tuerions, et qu'alors il attireraient sur eux la colère des dieux assis dans les nuages, qui, irrités de leur désobéissance, soulèveraient la mer pour engloutir l'île et tous ses habitants.

Ces barbares témoignèrent le plus profond respect pour les exhortations de leur prêtre, et s'assirent sur l'herbe. Le *nambeaty* (nom qu'ils donnent à leurs prêtres) se dirigea, comme je le lui avais ordonné, du côté de nos embarcations. Bushart et Wilson avaient le bout de leur fusil placé de chaque côté à la hauteur de ses tempes, et j'appuyais le mien entre ses deux épaules pour presser sa marche. L'approche de la nuit, et le désir si naturel de prolonger ma vie, m'avait fait recourir à cet expédient, connaissant le pouvoir que les prêtres exercent sur l'esprit de toutes les nations barbares.

En arrivant auprès des embarcations, le

*nambeaty*s'arrêta tout court. Je lui ordonnai d'avancer; il s'y refusa de la manière la plus positive, me déclarant qu'il n'irait pas plus loin, et que je pouvais le tuer si je voulais. Je l'en menaçai et lui demandai pourquoi il refusait d'aller jusqu'au bord de l'eau. Il répondit : « Vous voulez m'emmener vivant au bord du navire pour me mettre à la torture. » Comme il n'y avait pas de temps à perdre, je lui ordonnai de ne pas bouger, et, nos fusils toujours dirigés sur lui, nous marchâmes à reculons et gagnâmes de la sorte un de nos canots. Nous n'y fûmes pas plus tôt embarqués que les sauvages accoururent en foule et nous saluèrent d'une grêle de flèches et de pierres; mais bientôt nous nous trouvâmes hors de la portée de leurs traits.

Dès que nous nous vîmes hors de danger, nous remerciâmes la divine Providence, et nous fîmes force de rames vers le navire, que nous atteignîmes au moment où le soleil se couchait.

Je fis au capitaine des remontrances sur sa conduite imprudente qui avait causé, sans nécessité, une aussi grande effusion de sang humain. Il chercha à s'excuser en alléguant des raisons plus ou moins absurdes, et il nous demanda si nous étions les seuls qui eussent échappé au massacre. Je lui répondis que oui, et que, si les sauvages avaient su se servir comme il faut des fusils qui étaient tombés entre leurs mains dans cette occasion, nous aurions tous été tués (1).

(1) Parmi les hommes attachés au service du navire, 14 furent égorgés par les sauvages.

J'appris que deux seulement des hommes qui avaient débarqué avec nous s'étaient sauvés. Ils s'appelaient George et Oreyow; le premier était natif de la Nouvelle-Zélande, et l'autre d'Otaïti; tous deux étaient matelots à notre bord...

Le capitaine me donna le commandement du cutter, et l'on y embarqua tous les étrangers (1). M. Robson se proposait de partir le lendemain pour la Chine, avec les deux bâtimens. Je le priai de retarder notre départ de quelques heures et de me permettre d'approcher de terre le lendemain avec deux canots, afin d'offrir aux sauvages une rançon pour les ossements de M. Cox, jeune homme pour lequel j'avais eu beaucoup d'amitié. Il y consentit.

En conséquence, le lendemain 7 septembre, je m'approchai de terre et je me servis d'un naturel de Bow pour appeler les sauvages de Vilear dans leur langue. Ceux-ci ayant demandé ce que nous voulions, notre interprète le leur dit. Ils nous répondirent qu'ils n'avaient plus ni chair ni os, que tout avait été dévoré la veille. Cependant un des sauvages nous montra deux fémurs qu'il dit être ceux de M. Norman, et nous demanda ce que nous donnerions pour ces os. Je lui offris une hache. Il se mit à rire aux éclats, et, brandissant les os qu'il tenait d'un air de triomphe, il déclara qu'il ne voulait pas les vendre, qu'il en tirerait d'excellentes aiguilles à voiles pour réparer la voilure de sa pi-

(1) Les habitans de l'île de Bow, qui s'étaient engagés au service du navire.

rogue. Les sauvages alors nous lancèrent une grêle de flèches et de pierres, à laquelle nous répondîmes par une décharge de mousqueterie, après quoi nous retournâmes à bord du navire. L'ancre fut bientôt levée, et nous mîmes à la voile.

Les calmes et les brises variables ne nous permirent qu'au bout de six jours de sortir du milieu de ce groupe d'îles et des innombrables récifs qui les environnent. En passant près de l'île de Bow il ventait trop fort pour qu'un canot pût tenir la mer ; nous dûmes donc renoncer à débarquer les gens de cette île, et nous continuâmes notre route.

La femme de Martin Bushart était enceinte et près d'accoucher ; il me pria, ainsi que le Lascar, de les débarquer à la première terre à portée de laquelle nous passerions. Dans la matinée du 20 septembre, nous découvrîmes une petite île que nous supposions inhabitée. Notre capitaine se proposait d'y débarquer tous nos étrangers, excepté l'homme de Bow. On fit part de cette intention à Martin Bushart, qui l'approuva. On prépara en conséquence des graines de citrouille, et quelques volailles destinées à peupler son jardin et sa basse-cour.

En approchant de l'île, nous reconnûmes qu'elle contenait un grand nombre d'habitans. Il nous arriva, dans des pirogues, plusieurs insulaires que nous supposâmes n'avoir jamais vu d'Européens. Ils étaient sans armes, mais très-sauvages. Une fois sur le pont de notre navire, ils se jetèrent sans façon sur tous les objets en métal qu'ils purent saisir et se précipitèrent à la mer pour les emporter.

Ils nous enlevèrent de la sorte une poêle à frire, des casseroles, des couteaux, la hache du coq, etc; un coup de fusil tiré en l'air ne produisit aucun effet sur eux. Je conçus quelques alarmes à raison de la petitesse du cutter que je commandais, parce que, de leurs pirogues, les sauvages n'avaient qu'une enjambée à faire pour monter à bord. Cependant en brandissant un sabre de cavalerie, et faisant avec cette arme une entaille sur une pièce de bois, je parvins à les effrayer. Ceux qui étaient sur le pont sautèrent dans l'eau à l'exception d'un seul qui venait de prendre notre boussole. Une des jeunes femmes des Fidji, concevant le danger auquel nous exposerait la perte de cet instrument, saisit le voleur d'une main à la gorge, et de l'autre aux parties sexuelles, le terrassa et l'eût certainement étranglé, si nous ne l'en eussions empêché. L'ordre fut bientôt rétabli, et un des chefs vint à bord. Nous lui fîmes quelques présens consistant en quincaillerie, verroterie, etc. Notre canot ayant été mis à l'eau, je m'y embarquai avec Martin Bushart, le Lascar et le chef dont je viens de parler. En arrivant à terre, le chef débarqua et conduisit Bushart au roi de l'île, qui était assis à l'ombre de quelques cocotiers, mâchant du bétel. Martin fit à sa majesté quelques présens, et lui annonça, par signes, que lui, le Lascar, sa femme et d'autres individus venaient résider dans son île. Le roi parut satisfait, et Bushart revint à notre canot.

De retour à bord, Martin et le Lascar rassemblèrent leurs effets et les embarquèrent dans le ca-

not avec la femme du premier. Les deux autres femmes ne voulurent pas quitter le navire et me supplèrent d'obtenir du capitaine Robson qu'il les conduisît dans un pays où il y eût des vaisseaux, afin qu'elles pussent espérer de retourner un jour dans leur patrie. Elles me représentèrent en outre que, si on les débarquait dans l'île voisine, elles courraient le risque d'être maltraitées, sinon tuées, et en second lieu qu'elles n'auraient jamais occasion de retourner aux Fidji.

J'en rendis compte au capitaine, qui me répondit : « Il faut qu'elles aillent à terre, parce que je n'ai pas le moyen de leur procurer un passage pour retourner dans leur pays. » Je lui dis alors qu'ayant séjourné dans l'île de Bow, pendant quatre mois, pour le service du navire, je prenais intérêt aux gens de cette île et que je me chargerais d'une de ces femmes jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour son retour. Cette considération déterminait le capitaine à garder une de ces malheureuses. Je repartis bientôt avec le canot et les personnes qui devaient résider dans l'île. En approchant du rivage, je le trouvai couvert d'une foule d'insulaires qui paraissaient dans une grande agitation, bien que je ne pusse démêler la cause de cette espèce de tumulte. Ils m'invitèrent à débarquer ; mais je refusai et leur fis entendre que je voulais qu'une de leurs pirogues vînt prendre les gens qui étaient dans mon canot. Il vint en effet une pirogue dans laquelle Martin Bushart, sa femme et le Lascar entrèrent, et qui les conduisit à terre. La seconde jeune femme des Fidji ne

voulut jamais quitter mon canot, et je ne cherchai pas à l'y contraindre, parce que je regardais comme le comble de l'injustice d'user de violence envers un des sujets d'un prince dont nous avions reçu tant d'attentions, et dont le frère, le neveu et soixante de ses meilleurs guerriers avaient été tués en nous défendant. J'appris que les naturels nommaient leur île *Tucopia*. Ils parurent très-contens de posséder les trois personnes que nous avions débarquées; ils me réitérèrent leurs invitations de venir à terre et d'y passer la nuit. Je leur fis entendre que j'étais obligé de coucher à bord de mon bâtiment, mais que je les reverrais le lendemain.

Je regagnai le navire à la brune. Le capitaine parut très-mécontent que je n'eusse pas forcé la pauvre femme à débarquer. Bientôt après, nous mîmes à la voile et fîmes route à l'ouest. Le lendemain matin nous passâmes à environ huit lieues d'une grande île assez élevée (1). Là, le navire et le cutter se séparèrent; le premier fit route pour Canton, en Chine, et le second pour le port Jackson, dans la Nouvelle-Galles du Sud.

Je crois nécessaire de dire ici que je m'occupe d'une histoire complète des îles Biti ou Fidji, depuis leur découverte jusqu'en 1825, ouvrage dans lequel on trouvera la description des mœurs et usages

(1) Cette île se trouva être plus tard l'île de Lapérouse. Si par un hasard heureux le *Hunter* fût passé plus près de la côte, il aurait sans doute pu recueillir les malheureux naufragés qui avaient survécu jusqu'à cette époque, comme on va le voir!!!.

des insulaires, ainsi que des renseignemens sur les personnes emmenées à bord du *Hunter*.

De 1813 jusqu'en mai 1826, je n'entendis point parler de Martin Bushart. En revenant, dans le courant de cette dernière année, de Valparaiso et de la Nouvelle-Zélande, et faisant route pour le Bengale, je me trouvai à vue de Tucopia le 13 mai au matin, et bientôt plusieurs pirogues quittèrent l'île et se dirigèrent vers mon bâtiment. Dans la première qui approcha je reconnus le Lascar Joe et je l'invitai à monter à bord. Il ne parvint à me reconnaître qu'au moment où je lui dis que j'étais le capitaine du cutter qui l'avait emmené des îles Biti et débarqué à Tucopia avec Martin Bushart. Il paraissait avoir oublié la langue indienne, et ne put répondre ni à moi ni à mes domestiques dont trois étaient ses compatriotes. Son langage était un mélange de bengali et d'anglais avec les dialectes des Biti et de Tucopia.

La seconde pirogue qui nous accosta portait Martin Bushart. Je l'invitai aussi à monter à bord. Il ne me reconnut pas plus que le Lascar, jusqu'à ce que je lui eusse rappelé notre ancienne connaissance et notre miraculeuse évasion lors du massacre de Vilear. Il me dit qu'aucun bâtiment n'avait paru près de Tucopia durant les onze premières années qui suivirent son débarquement dans cette île; qu'il y avait environ vingt mois qu'un baleinier était venu pêcher dans les environs pendant un mois; qu'il était allé à bord de ce navire et y était resté jusqu'au moment où il avait remis à la voile pour

l'Angleterre. Il ajouta que, dix mois après, un second baleinier avait passé auprès de l'île, qu'il était allé à bord dans une pirogue, mais n'y était resté que vingt minutes, ce bâtiment ayant repris tout de suite sa route vers l'ouest.

Un de mes officiers étant venu me dire que le Lascar Joe avait vendu à mon armurier une poignée d'épée en argent, je me fis apporter cet objet; je l'examinai et j'y trouvai cinq chiffres, mais tous tellement effacés que je ne pus les reconnaître. Je demandai à Martin Bushart comment son compagnon se l'était procuré; il me répondit qu'à son arrivée à Tucopia il avait vu entre les mains des naturels des chevilles en fer, des chaînes de haubans, des haches, des couteaux, de la porcelaine, le manche d'une fourchette d'argent et beaucoup d'autres objets. Il supposa d'abord qu'un bâtiment avait fait naufrage près de l'île, et que les naturels en avaient sauvé tous ces objets; mais, lorsqu'au bout d'environ deux ans, il eut acquis une connaissance passable de la langue du pays, il reconnut qu'il s'était trompé.

Il apprit alors que les objets qu'il avait vus, ainsi que la poignée d'épée, avaient été apportés par les Tucopiens, qui se les étaient procurés dans une île assez éloignée qu'ils appelaient *Malicolo* (1), près de laquelle deux grands navires comme le *Hunter* avaient fait naufrage, quand les vieillards existans

(1) Plus exactement (ainsi qu'on s'en assura depuis) *Mannicolo* ou *Vannicolo* (*Vanikoro*).

alors à Tucopia étaient de jeunes garçons, et qu'il restait encore à Mannicolo quantité de débris de ce naufrage. Le Lascar confirma le rapport de Martin et dit qu'il était allé à Mannicolo, il y avait environ six ans, et y avait vu deux hommes âgés qui faisaient partie de l'équipage des bâtimens naufragés. On appela ensuite un Tucopien qui était revenu de Mannicolo, depuis six ou sept mois. Il déclara qu'il avait résidé pendant deux ans dans l'île près de laquelle s'étaient perdus les deux bâtimens et qu'on pouvait encore sauver quelques débris de ce naufrage. D'après tous ces renseignemens donnés d'une manière naïve, je conclus sur-le-champ que les deux bâtimens en question devaient être ceux du célèbre et infortuné Comte de LAPÉROUSE, puisqu'on n'avait pas entendu parler de la perte de deux grands bâtimens européens autres que ceux-ci à l'époque indiquée.

Je fis demander aux insulaires si, postérieurement à ce naufrage, quelque autre bâtiment avait touché à Mannicolo; ils répondirent que non; que l'on avait bien vu quelques navires passer à une grande distance de l'île, mais qu'aucun n'avait communiqué avec la terre.

J'étais fort à court de vivres; cependant je pris la résolution de me rendre à Mannicolo, et, avec les faibles moyens que je possédais, d'arracher des mains des sauvages les deux hommes qui avaient survécu au naufrage, et qui, je n'en doutais nullement, devaient être Français.....

Je priai Martin Bushart et le Lascar de m'ac-

compagner. Martin y consentit à condition d'être ramené à Tucopia ; mais le Lascar refusa absolument. Toutefois, Bushart parvint à décider un Tucopien à venir avec nous. Le soir même, je remis en route et fis gouverner à l'ouest, attendu que c'était dans cette direction qu'on disait que se trouvait Mannicolo. J'eus du calme et des folles brises pendant la nuit et toute la journée du lendemain, et je n'arrivai en vue de Mannicolo que deux jours après avoir quitté Tucopia. Là, je restai en calme pendant près d'une semaine, à huit lieues de la terre, dont les courans m'approchaient et m'éloignaient tour à tour. Mon navire faisait beaucoup d'eau, et, pour surcroît de malheur, mes vivres étaient presque épuisés par suite des circonstances qui avaient allongé la traversée. Je me déterminai donc avec regret à abandonner mes recherches pour le moment. Je pris ma route vent arrière, poussé par une jolie brise qui venait de s'élever, et je gagnai le lendemain l'île d'Indenny, communément appelé Santa Cruz. En passant auprès de cette île, je fus approché par plusieurs pirogues dans l'une desquelles s'embarqua notre Tucopien. Pendant la nuit, je me trouvai arrêté par le calme à quelques lieues de l'île du Volcan de Carteret. Je touchai ensuite aux îles dont les noms suivent, avant d'arriver au Bengale le 30 août : la Nouvelle-Irlande ; l'île du duc d'Yorck, près la Nouvelle-Bretagne, dans le canal Saint-Georges ; Pulosiang ; Bouro, l'une des Moluques ; Savu et l'île de Noël. Je restai à l'ancre dans le Hâvre de Gore, à la Nouvelle-Irlande, pendant

quatre jours, pour faire de l'eau. J'y fus visité par les insulaires qui n'entendaient aucun des langages que nous essayâmes de leur parler ; et cependant il y avait parmi mon équipage et mes passagers des individus de différens parages de la mer du Sud ; savoir : Byzan Borou, prince de la Nouvelle-Zélande ; Morgan Mac Marragh, noble de la même île ; quatre naturels d'Otaïti, deux des Marquises et un des îles Sandwich. J'essayai, mais sans succès, de leur parler dans l'idiome des Biti. Martin Bushart ne réussit pas mieux en employant celui de Tucopia. J'essayai encore le bengali ou le malais ; mais tous nos efforts pour nous faire entendre d'eux , autrement que par signes, furent vains.

Ce qui venait de m'arriver ayant frappé mon esprit de la conviction que les bâtimens de Lapérouse avaient péri près de l'île de *Mannicolo*, et concevant l'espérance que, si l'on adoptait immédiatement quelques mesures pour cela, on pourrait encore sauver quelques-uns des hommes qui avaient survécu à cette catastrophe, je résolus, à mon arrivée au Bengale, de faire tous mes efforts pour atteindre ce but.

DILLON.

AFRIQUE.

VOYAGE A TEMBOCTOU ET A JENNÉ, etc.,

PAR M. RÉNÉ CAILLIÉ ;

DÉDIÉ AU ROI (1).

Les détails d'un voyage qui a eu pour terme l'arrivée de celui qui l'a entrepris à la ville de TEMBOCTOU, objet de tant de recherches et de conjectures, sont faits pour exciter au plus haut point l'intérêt de tous les lecteurs. En effet, toutes les nations de l'Europe ont, depuis longues années, montré un égal empressement à éclaircir tous les doutes qui existent sur les contrées mystérieuses du centre de l'Afrique, et à se procurer surtout quelques notions sur le cours du Niger et sur les mœurs des habitans de ses rives. Aussi, nous trouvons-nous heureux de pouvoir entretenir nos lecteurs du voyage de M. Caillié, au moment même où il est livré à la curiosité publique.

(1) Paris, chez Mongie, boulevard des Italiens, n° 10 ; 3 vol. in-8°. Atlas in-4°. Prix : 30 fr. Voir les *Annonces*.

Réné Caillié, né à Mauzé en 1800, fut dès ses plus jeunes années doué de cette ardeur, de cet enthousiasme indispensables aux entreprises de voyages périlleux, et qui le portèrent à choisir l'Afrique pour théâtre de ses aventureuses excursions. A peine âgé de seize ans, il s'embarqua sur le brick *la Loire*, qui, étant parti de conserve avec *la Méduse*, ne partagea pas le funeste sort de cette frégate, et aborda heureusement à Saint-Louis. Notre auteur projetait de se joindre à l'expédition du major Gray. Mais des circonstances imprévues le forcèrent à retourner en France, et ce ne fut qu'en 1818 qu'il repartit pour le Sénégal, où il s'attacha à M. Adrien Partarrieu, envoyé par le major Gray pour acheter à Saint-Louis les objets qu'avait demandés le roi de Bondou, et qui se disposait à rejoindre l'expédition. Avec cette caravane composée de soixante ou soixante et dix hommes, tant blancs que nègres, et de trente-deux chameaux richement chargés, il partit, le 6 février 1819, d'un village du royaume de Cayor, non loin du Sénégal, et traversa le pays des Yofofs, celui des Foulahs et le royaume de Bondou. Les fatigues de ce voyage encouragèrent et préparèrent M. Caillié à celles qu'il devait supporter plus tard pour arriver à Temboctou.

En 1824, il partit de nouveau de Saint-Louis, et se rendit chez les Bracknas (1), où il se familiarisa avec

(1) Les Bracknas sont une nation maure qui habite au nord du Sénégal, et fait, avec les Européens, un assez grand commerce de gomme. Leur véritable nom est Bcrâknah.

les mœurs et les usages des Maures. Plus tard il se rendit aux établissemens anglais de la Gambie. Cette partie de son voyage contient des détails extrêmement curieux sur les Nalous, les Landamas, et les Bagos. Mais nous croyons devoir accorder la préférence à ce que dit M. Caillié des régions moins connues où il pénétra postérieurement.

« Dans l'impossibilité où j'étais, dit-il, d'obtenir le moindre secours pour mon voyage, je me déterminai à l'entreprendre à mes frais. J'espérais qu'à mon retour le gouvernement français, toujours juste appréciateur des entreprises qui exigent du courage, récompenserait le service que j'aurais rendu aux sciences géographiques, en faisant connaître les nouvelles contrées que j'allais visiter (1).

« Encouragé par cette idée, je disposai de mes économies pour acheter du papier, des verroteries et autres articles. Pendant mon séjour à Free-Town, capitale de la colonie de Sierra-Leone, j'avais fait la connaissance de quelques Mandingues et Séracolets. Ceux-ci, qu'on appelle aussi *Sarakoalis*, sont une corporation de marchands voyageurs en Afrique, et que, par erreur on prend quelquefois pour une nation. Je profitai de la confiance que je leur avais inspirée, pour me procurer des renseignemens sur un pays que je me proposais de visiter. Pour m'assurer de leurs bons

(1) Nous consacrerons une notice spéciale dans une prochaine livraison, à l'examen des découvertes géographiques de M. Caillié, rapprochées de celles de ses devanciers. Nous donnerons aussi une *carte* que l'on termine en ce moment.

offices, je leur fis présent de quelques bagatelles, et, un jour, je leur dis avec un air de mystère, et en grand secret, que j'étais né en Égypte, de parens arabes; que, dans mon enfance, j'avais été transporté en France par des soldats appartenant à l'armée d'occupation, et que dans la suite, conduit au Sénégal par mon maître, j'en avais reçu la liberté en récompense de mes services. J'ajoutai que me voyant libre, je désirais retourner en Égypte pour y chercher mes parens et rentrer dans la religion de Mahomet.»

Sous cet ingénieux prétexte, M. Caillié effectua son départ le 19 avril 1827, en cotoyant le *Rio-Nunez*, accompagné par cinq Mandingues libres, trois esclaves, un porteur Foulah, un guide et sa femme. A cette troupe se joignirent pendant la route quelques Foulahs. Voici quelques passages de cette partie du voyage.

« Les Foulahs, dit l'auteur, se rendent à *Bouré* pour s'y procurer de l'or qu'ils échangent sur la côte contre des fusils, de la poudre à canon, des verroteries et autres articles avec lesquels ils achètent des esclaves. Ces peuples sont belliqueux et aiment passionnément leur patrie. Tous, sans exception, vont à la guerre, et il ne reste dans les villages que les vieillards et les femmes. Quelques-uns portent des fusils et des sabres, mais les armes le plus généralement usitées sont l'arc et la lance. Ils ont un poignard à lame droite et sortant des fabriques du pays. Ils portent un *coussabe* et des culottes d'étoffe blanche, une pagne, des sandales et un bonnet rouge. Ils tressent leurs cheveux et

les graissent avec du beurre. Un Foulah sort rarement sans avoir plusieurs lances à la main. Je remarquai qu'ils sont extrêmement propres. Ils se lavent souvent tout le corps, et toujours avec de l'eau tiède.

« Ils prisent beaucoup, mais ne fument pas, et préfèrent le tabac acheté dans nos établissemens à celui qui vient dans leur pays. Les femmes sont vives, jolies et d'un heureux caractère. Elles nétoient leurs dents avec du tabac à priser. Leur costume est simple et toujours très-propre. Comme tout le reste de leur sexe, dans l'intérieur de l'Afrique, elles sont entièrement soumises aux volontés de leurs maris, avec lesquels elles ne prennent aucune liberté, et qui ne sont, au fait, que leurs maîtres et seigneurs. Je puis dire, du reste, que je n'ai jamais vu un seul mari battre sa femme. Ainsi que les Mandingues, les Foulahs peuvent avoir quatre femmes, le Koran ne leur permettant pas d'en prendre un plus grand nombre, privilège, d'ailleurs, dont les riches seuls profitent : car les pauvres n'en ont jamais plus de deux. Ces femmes cultivent un petit jardin appartenant à leurs huttes ; elles ont des endroits séparés pour dormir et pour prendre leurs repas, et mangent très-rarement ensemble. Elles font à tour de rôle la cuisine du mari, qui leur donne à chacune une vache dont elles tirent le lait matin et soir. »

Le 30 mai, M. Caillié se réunit à une caravane de marchands, et le 11 juin il arriva à *Couroussa*, village d'Amana, sur la rive gauche du Dhioliba, (Joliba ou Niger). Laissons-le parler lui-même.

« La fièvre m'avait quitté, et je n'éprouvais plus qu'un violent mal de tête. Je me hâtai d'aller voir le *Dhioliba* qui, depuis si long-temps, était l'objet de ma curiosité. Je remarquai qu'il coule dans la direction du sud-ouest-quart-sud à l'est-nord-est, pendant quelques milles, après quoi il tourne à l'est directement. Un peu au nord du village, est un banc de sable, près de la rive gauche. Je m'assis un instant pour regarder cette rivière mystérieuse sur laquelle les géographes européens ont cherché pendant si long-temps à se procurer des renseignemens. A côté de la rive gauche, en tirant vers le nord, sont des collines de cent, cent cinquante et deux cents pieds d'élévation, couvertes de jeunes arbres, et dont le sol rougeâtre me parut de même nature que celui de Sierra-Léoné. Le courant de la rivière pouvait avoir une rapidité de deux milles et demi ou trois milles à l'heure, et sa profondeur était en ce moment de neuf pieds, ce que je calculai d'après les bâtons dont on se servait pour faire avancer le bateau. La rive droite est plus basse que la gauche, sur laquelle est situé le village, à une élévation de l'eau d'un vingtième de mille environ.

« Les habitans de ce pays font une grande consommation de tabac à priser, mais ils ne le prennent pas comme nous avec les doigts. Quelques-uns font usage d'un pinceau, et d'autres d'une petite cuiller en fer. Les nègres me dirent que la rivière commence à déborder en juillet, et qu'alors ils vont en canots à plus de trois milles dans la plaine.... Couroussa est un joli village entouré par une muraille

en terre, de dix à douze pieds de hauteur et de huit à dix pouces d'épaisseur. Il a une population de cinq cents âmes environ. Des milliers d'hirondelles de la même espèce que celles d'Europe, et qui avaient bâti leurs nids dans le mur d'enceinte, se trouvaient réunies sur les arbres d'alentour, d'où je conclus qu'elles se disposaient au départ. On entre à Courroussa par plusieurs ouvertures basses et étroites que ferme une planche épaisse formée par un seul tronc d'arbre. Le village, ombragé par des boababs, est le plus considérable de ceux qui se trouvent aux environs, près des bords du Dhioliba, et qui sont au nombre de cinq. Ce pays s'appelle *Amana*, et les habitants Dhialonkés (1). Ils ne voyagent pas, mais s'occupent paisiblement de la culture de leurs champs que fertilisent les débordemens de la rivière. La pêche est encore pour eux une ressource très-étendue; ils la font avec des hameçons que les voyageurs leur vendent, et avec la *fouène*, espèce de

(1) Les Dhialonkés nommés par plusieurs voyageurs, paraissent être une grande nation qui occuperait toute la contrée arrosée par la partie supérieure du cours du Sénégal ou Ba-fing, et de celui du Dhioliba, ainsi que l'espace compris entre ces deux fleuves. On peut consulter, à cet égard, le voyage de M. Mollien, qui confirme aussi ce que M. Caillié rapporte quelques lignes plus bas, sur la richesse des mines de Bouré. « Le Kankan, dit-il, est un pays plat, habité par les Mandingues mahométans. Sur les frontières de cet empire se trouve le village de Bouré, qui possède dit-on, plus d'or que tout le Bondou et le Bambouck ensemble. On voit un grand nombre de Sérracolets dans le Kankan, contrée aussi importante par ses productions que par le commerce qu'elle fait avec Ségo et Tombouctou, auxquelles elle fournit les richesses dont parlent les voyageurs arabes. »

trident à manche de bois, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. J'ai vu une espèce de poisson assez semblable à la carpe, qu'ils sèchent et fument pour le vendre à leurs voisins et aux voyageurs qui traversent le pays. *Bouré* se trouve à cinq journées en descendant la rivière en pirogue. C'est un pays montagneux contenant plusieurs mines d'or très-riches s'il faut s'en rapporter au récit que me firent les habitans.

» Accompagné par mon guide, j'allai faire une visite au chef qui est, à ce qu'on m'assura, un guerrier redouté de ses voisins. Nous le trouvâmes seul dans sa hutte que décoraient des arcs, des carquois, et des dards appendus aux murs. Il nous fit asseoir sur une peau de bœuf. Comme on peut le croire, il fut question de moi, et il promit que je traverserais la rivière le lendemain. Les voyageurs sont passés par ses esclaves, et dans cette circonstance, on lui paie un droit en marchandises d'Europe, telles que poudre à canon, tabac, couteaux, ciseaux, etc. Il me dit que, vu ma qualité de chérif, il me permettrait de passer sans payer de droit. Ce chef, d'une physionomie douce et même agréable, avait environ cinquante ans.

» La nourriture ordinaire des habitans, est du riz à l'eau, sans sel, avec une sauce de poisson sec pilé. Ils mangent aussi du poisson frais. Ils cueillent des fruits de ces dont ils obtiennent une espèce de beurre. J'en vis plusieurs tas exposés à la pluie, et qui commençaient à germer.

» Le 13 juin, nous passâmes la rivière dans des canots de vingt-cinq pieds de long et de trois de large, où les Séracolets eurent assez de peine à faire entrer leurs ânes. Aussitôt qu'ils eurent touché le bord opposé, ils en témoignèrent leur allégresse en tirant plusieurs coups de fusil. Je demurai toute la matinée exposé au soleil; car les bords de la rivière sont tellement nus que je n'y vis qu'un seul arbre. C'était un bombax énorme, mais sous l'ombre duquel tant de monde s'était réuni, qu'il me fut impossible d'y trouver place. Plusieurs filles et femmes entièrement nues se baignaient dans la rivière et paraissaient fort peu s'inquiéter de la présence et des regards des hommes. Après avoir fini leurs ablutions elles retournèrent au village avec des pagnes à la ceinture et des calebasses sur la tête. Il n'y avait que quatre pirogues pour transporter de deux cent cinquante à trois cents personnes; aussi ce ne fut pas avant onze heures que nous fûmes tous parvenus à l'autre bord avec nos bagages. Nous nous dirigeâmes au sud-est. La chaleur qui était extrême m'avait donné un violent mal de tête, et j'ouvris mon parasol pour me garantir de l'ardeur du soleil. Après avoir traversé *Sambarala*, village situé sur la rivière, nous continuâmes notre trajet sur un terrain sablonneux, couvert d'une végétation vigoureuse, et entre autres arbres, de tamariniers. A trois heures environ, nous arrivâmes à *Counancodo* où je trouvai de beaux orangers. Nous avions fait neuf milles dans la journée.

Pendant ce long voyage, M. Caillié eut occa-

sion de voir plusieurs écoles de jeunes nègres. » La méthode d'enseignement adoptée par les musulmans de l'intérieur de l'Afrique consiste à écrire sur de petites planches, des versets du Coran que chantent les écoliers assis autour d'un grand feu. La leçon est écrite par le maître jusqu'à ce que les élèves soient assez avancés pour la tracer eux-mêmes. A *Cambaya*, cette espèce d'école publique est fort bien tenue, et fréquentée par les filles aussi bien que par les garçons. Mais en général, l'éducation des femmes est extrêmement négligée. On pense qu'il leur suffit de connaître les premiers versets du Coran. Les garçons, au contraire, doivent le savoir entièrement par cœur; après quoi un maître plus habile leur en explique les passages les plus difficiles. Les élèves, sont en quelque manière, les domestiques du professeur; ils vont chercher son bois et son eau, cultivent son champ et font sa récolte. Les parens lui font quelques petits présens en tabac et en grains pour ensemençer son jardin....

» On m'apporta un petit enfant blanc dont le père et la mère étaient noirs. La mère le plaça dans mes bras, et je pus l'examiner tout à mon aise. Il avait environ dix-huit ou vingt mois. Ses cheveux étaient blancs et crépus; ses sourcils et ses paupières couleur de lin clair. Le front, le nez, les joues et le menton étaient légèrement colorés de rouge, le reste de la peau d'un blanc mat, les yeux d'un bleu clair, mais la pupille rouge de feu. Je crus m'apercevoir qu'il avait la vue faible, et je voulus le faire regarder en haut, en attirant son attention sur

un objet que j'élevai à dessein. Mais il parut souffrir, cria et baissa la tête. Il poussait ses premières dents; ses lèvres étaient un peu épaisses, et il avait beaucoup de la physionomie mandingue. Du reste, il paraissait en bonne santé. Les nègres n'ont pas de préventions contre une peau blanche, qu'ils regardent seulement comme une infirmité. On m'assura que les enfans qui proviennent de cette espèce, qu'on appelle *Albinos*, sont noirs.

...» J'allai au village voir construire un tambour dont on se sert à la guerre. Vingt Mandingues travaillaient à cet instrument consistant en une grande caisse formée d'un seul tronc d'arbre de trois pieds de circonférence, de six à huit pouces d'épaisseur, et recouverté par une peau de bœuf non tanée. On avait collé sur les parois intérieures plusieurs morceaux de papier avec des caractères arabes. C'étaient autant de talismans préservateurs contre l'attaque des ennemis. Un jour entier fut consacré à cet ouvrage considéré comme un amusement.

Du Fouta-Dhialon notre auteur se rendit à *Kankan*. « Le Fouta-Dhialon est gouverné par un almamy que nomment les chefs du pays qui ont le droit de le déposer s'il n'administre pas convenablement. Le gouvernement est théocratique. Les Foulahs du Fouta sont en général grands et bien faits. Leur peau est marron clair, mais un peu plus foncée que celle des Foulahs nomades. Ils ont les cheveux frisés comme ceux des nègres, le front assez haut, les yeux grands, le nez aquilin, les lèvres minces, et

la figure légèrement allongée. Leur physionomie, en un mot, se rapproche beaucoup de celle de l'Européen. Ils sont tous musulmans, extrêmement fanatiques, et ont en horreur les chrétiens auxquels ils supposent l'intention de vouloir s'emparer des mines d'or situées à l'est du Fouta. C'est pour cela qu'ils prennent tant de précautions pour les empêcher de pénétrer dans cette partie du pays. Ils ne voyagent pas comme les Mandingues, mais aiment à rester paisiblement chez eux, et à administrer leurs esclaves qui forment une grande partie de leur richesse. Ils sont jaloux et envieux, et soumettent à des exactions rigoureuses les marchands étrangers qui traversent leur pays. Cependant, généreux et hospitaliers entre eux, ils se secourent mutuellement, et ce serait en vain qu'on chercherait un mendiant dans le pays. Ils cultivent dans leurs montagnes, le riz, le maïs, le millet et le coton. Ils portent à *Kakondy* des peaux, du riz et de la cire qu'ils échangent contre du sel avec lequel ils se procurent ensuite des étoffes à *Kankan* et à *Sambatikila*.

...» Le marché de *Kankan* est toujours fourni de marchandises européennes, apportées par les marchands mandingues, telles que fusils, poudre, calicots imprimés, guinées bleues et blanches, ambre, corail, grains de verre et quincaillerie. J'y ai vu aussi de la poterie fabriquée sur les lieux, de la volaille, des moutons, des chevaux et des bœufs vendus par les habitants des contrées environnantes. Je remarquai que quelques-uns de

ces marchands avaient de l'or, auquel ils attachaient le plus grand prix, et qu'ils n'échangeaient que contre les articles de la plus haute valeur. Tous portaient une petite balance faite dans le pays. Les graines d'un arbre dont j'ai oublié le nom servent de poids. Elles sont noires et assez lourdes. Un morceau d'or, dont le poids est égal à deux de ces graines, vaut six francs. Mon guide me dit en grand secret, que les marchands qui ont de l'or, le cachent dans des grigris couverts d'une peau tannée, et qu'ils suspendent à leur cou avec une courroie de cuir.

» Le 5 juillet, j'assistai à la fête du *Salam*, célébrée avec beaucoup de pompe, par tous les musulmans, et qui eut lieu dans une grande plaine. En traversant les rues, je vis plusieurs vieillards portant de petits manteaux rouges, bordés en coton jaune, pour imiter un gallon d'or. Ils s'avançaient en chantant ALLAHAKBAR, LA ILLA IL-ALLAH (1), cris répétés par la foule qui s'accroissait à chaque instant sur leurs pas. Ils tenaient des lances à leur main droite, et portaient des bonnets rouges. En arrivant dans la plaine, j'aperçus une grande variété de costumes. Celui du pays dominait, mais quelques individus portaient des uniformes rouges anglais, qu'ils s'étaient procurés à Sierra-Léoné ou à Gambie; d'autres avaient des chapeaux et des habillemens européens, de diverses formes et couleurs, et on devinait aisément

(1) Dieu est grand; il n'y a de Dieu que Dieu.

que tous les haillons qu'on avait pu se procurer avaient été employés pour la célébration de ce grand jour. Tous les hommes étaient armés de fusils, d'arcs et de lances, qu'ils déposèrent à terre pendant la prière. Les vieillards arrivèrent bientôt et furent suivis par le chef à cheval, avec une escorte de trois cents Mandingues rangés sur deux files à ses côtés, et armés de fusils. On portait devant lui un pavillon de taffetas rouge.

» L'*Almami*, chef spirituel, suivait *Mamadi Sanici* premier magistrat de la ville. Ils étaient l'un et l'autre escortés par une garde portant des drapeaux de soie blanche, avec un cœur de soie rose, dans le centre. Mamadi Sanici était vêtu simplement, mais avec beaucoup de propreté. Le costume de l'*almami*, au contraire, était extrêmement riche. Il portait un manteau écarlate, bordé d'un large gallon et d'une frange en or, que lui avait donnés le major Peddie, pendant son séjour à Kakondy. Tout l'orchestre de la fête se composait de deux gros tambours exactement semblables à celui de Cambaya, que j'ai décrit plus haut. L'*almami* récita les prières avec une ferveur qui, jointe à l'aspect d'une aussi grande foule réunie pour se livrer aux exercices de son culte, donnait à cet ensemble un caractère imposant et majestueux.

... » Le 21 juillet à neuf heures du matin, nous continuâmes notre route et traversâmes un ruisseau sur le pont le plus incommode que j'aie vu de ma vie. C'était tout simplement un arbre ren-

versé et dont les branches touchaient à l'eau. Aussi mes compagnons, chargés de paquets, chancelaient à chaque instant. Cependant nous n'éprouvâmes aucune mésaventure. A deux heures de l'après-midi, nous fîmes halte à *Sigala*, village où réside le prince de Ouassoulo, auquel mon guide me présenta. Un homme que nous avions envoyé pour nous annoncer, vint nous dire qu'il nous était permis d'entrer dans la hutte, où nous trouvâmes le chef couché à côté de son chien. D'après son invitation, nous prîmes place sur sa peau de bœuf, et mon guide lui dit qu'après avoir été fait prisonnier par les chrétiens, je retournais dans mon pays, que j'avais été bien reçu dans tout le Fouta, et que le prince de Kankan me recommandait à ses soins. Baramisa parut très-bien disposé en ma faveur, et adressa sur mon sujet plusieurs questions à Aralamba, qui lui dit que sans le connaître, je m'étais beaucoup informé de lui, ce qui parut le flatter extrêmement. Je vis dans sa hutte une théière en étain, un plat en cuivre et plusieurs autres ustensiles du même métal. Leur forme antique me fit présumer qu'ils étaient de fabrique portugaise. Baramisa portait à l'oreille gauche une grande boucle en or, et n'en avait pas à la droite. Il y avait épars dans sa hutte, des arcs, des carquois, des flèches, des lances, deux selles et un grand chapeau de paille. Je n'y vis pas de fusils. Après notre visite qui fut courte, nous retournâmes à la hutte qui nous avait été assignée, où bientôt après le prince nous envoya unealebasse de lait et de déguet

qu'il me priait d'accepter. Il me fit demander de nouveau, et cette fois nous le trouvâmes dans son écurie, assis sur une peau de bœuf, auprès d'un superbe cheval. Il distribua en notre présence, à quelques-unes de ses femmes, des ignames qu'il venait de cueillir. Ce prince passe pour être fort riche en or et en esclaves. Ses femmes, en très-grand nombre, occupent des huttes séparées, dont la réunion forme un village. Avant d'arriver à sa résidence, on traverse plusieurs cours entourées de murailles en terre et fort proprement tenues. Son logis, aussi simple que ceux de ses sujets, est formé par quelques huttes de forme ronde, construites en terre, couvertes en chaume, et assez semblables à des pigeonniers. Les alentours de ce petit village sont bien cultivés et couverts de pistachiers, de riz, d'ignames, de maïs et d'une foule d'autres végétaux utiles et productifs. C'est là que je vis pour la première fois, depuis que j'avais quitté le littoral de la mer, quelques échantillons du *rhamnus lotus* dont parle Mungo-Park. Toute la soirée fut pluvieuse, et l'air humide et froid. »

Nous venons de suivre le voyageur depuis Sierra-Léone jusqu'au Niger et à Kankan. La contrée comprise entre le pays de Ouassoulo et Jenné, ayant été décrite presque en totalité par Mungo-Park et par d'autres voyageurs, nous rejoindrons M. Caillié à Jenné, ville importante, située sur un affluent du fleuve, où il arriva le 11 mars 1828. Elle est habitée par des Mandingues, des Foulahs, des Bambaras et des Maures, et renferme une population de huit

à dix mille ames. Jadis indépendante, elle appartient maintenant à un royaume gouverné par un nommé Ségo - Ahmadou, foulah et musulman fanatique. Cette ville, où se fait un trafic considérable de marchandises indigènes et européennes, a des relations avec *Temboctou* par le moyen de barques et bâtimens qui jaugent de soixante-dix à quatre-vingt tonneaux, et qui descendent le Dhioliba jusqu'à Cabra, port de cette ville. M. Caillié s'embarqua, le 23 mars 1828, sur un de ces bâtimens pour exécuter le grand projet qui était le but de son voyage. La direction générale de la rivière semblait être le nord-est, et les rives sont couvertes de villages populeux.

« Vers deux heures, dit-il, nous arrivâmes sur les bords du majestueux Dhioliba qui coule lentement de l'ouest-nord-ouest. En cet endroit, le fleuve est très-profond, et à peu près trois fois aussi large que la Seine au pont-neuf à Paris. Ses rives sont basses et très-découvertes. La distance de Jenné à cette rivière est, je présume, d'environ dix milles. Après avoir coulé deux milles au midi, elle tourne au nord-nord-est. A quatre heures, nous arrivâmes à *Cougalia*; nous avions fait, aidés par le courant, au moins deux milles à l'heure. »

Le 24 mars, le canot aborda à *Couna*, village habité par des Foulahs, où l'on trouva d'autres barques se rendant à Temboctou. Les voyageurs montèrent une grande pirogue chargée des productions de la contrée.

» Le rivage était couvert par une foule d'individus occupés à différens travaux, et qui avaient

dressé des tentes pour se préserver de la chaleur. Les nègres nous offraient leurs marchandises à acheter, et je me croyais transporté à un marché des rives du Sénégal. Le village, situé sur une petite éminence, est ombragé par quelques ronniers et un mimosa. La chaleur était suffocante....

« Le 31 mars, à six heures du matin, nous prîmes la direction du nord; à sept, nous dépassâmes le village de *Corocoïla*, situé sur la rive droite, et qui a une population de cinq à six cents habitans, presque tous Foulahs. Dans tous les villages placés au bord de la rivière, on parle le *kissour*. C'est la même langue qu'à Temboctou et à Jenné. On y parle également le foulah. D'innombrables troupeaux de bœufs se montraient sur les rives du fleuve: à dix heures, nous nous trouvions à deux milles au nord de *Cobi*. Entre ce petit village et *Corocoïla*, est une jolie île d'environ deux milles de circonférence, couverte de la plus riche végétation, et que je fus fort étonné de trouver inhabitée. Dans la soirée, nous fîmes trois milles vers le nord, pour atteindre *Cona*, le premier village du pays de Banan, que les nègres appellent Banan-Dougou (terre de Banan). Cona a environ huit cents habitans tous nègres, et est placé sur la droite de la rivière dont les bords en cet endroit sont marécageux. L'équipage de notre bâtiment acheta de la poterie et des cuirs de bœufs qui servent pour les emballages. Les habitans nous apportèrent du lait, des giraumons et autres articles. Je vis en cet endroit deux Maures d'*Adrar*, propriétaires d'une grande pirogue jaugrant au moins quatre-vingts ton-

neaux. Ils allaient vendre à Temboctou des marchandises qu'ils avaient achetées à Jenné, et suivaient à quelque distance, dans un petit canot, leur grande barque encombrée de marchandises.....

» Le pays de Banan, situé sur la rive droite du Dhioliba, s'étend considérablement à l'est. Les habitans, tous musulmans, construisent des canots pour se rendre à Temboctou et à Jenné, employant exclusivement leurs nombreux esclaves à la culture des champs. Ils sont très-industrieux, et fabriquent des étoffes de coton qu'ils vendent aux habitans des villes et des villages environnans. Le cotonnier réussit à merveille dans leurs pays. Ils ne sortent jamais de leur hutte, sans avoir à la main un arc et des javelots. Leurs cheveux sont laineux, ils ont la peau très-noire, ressemblent aux Mandingues et appartiennent à la même race, quoiqu'ils parlent un autre idiome. »

Le 2 avril, l'expédition arriva à un grand lac appelé *Debo*, divisé en parties par une langue de terre plate. Il se prolonge vers l'O. à perte de vue, et est environné de marais immenses. Les barques parcoururent pendant quinze milles la cave septentrionale. « On aperçoit, dit M. Caillié, la terre de tous les côtés, excepté à l'O. Lorsque nous fûmes arrivés au milieu de la première partie, trois des grands canots tirèrent des coups de fusil pour saluer ce lac majestueux, et les équipages crièrent de toute leur force, à plusieurs reprises : *salam, salam!* Nous nous éloignâmes de la rive orientale et naviguâmes avec beaucoup de précaution. Le lac était calme et l'eau claire. Le courant

était peu sensible à la surface. La profondeur de la partie où nous naviguions était de douze à treize pieds. Je ne pouvais revenir de ma surprise de voir au milieu des terres un aussi grand amas d'eau, dont l'aspect imprimait à l'ame un vif sentiment d'admiration. A cinq heures de l'après-midi, nous arrivâmes à *Gabibi*, village habité par des pêcheurs. Depuis notre entrée dans le lac, nous avons gouverné au nord-est; nous repartîmes bientôt, et pour la première fois, depuis que je m'étais éloigné des côtes, je vis le soleil à son coucher, se plonger dans une espèce d'océan. Nous longeâmes la rive dans la direction de l'ouest-nord-ouest. A onze heures du soir, à peu près, nous nous trouvions devant *Didhiover*, grand village habité par des Foulahs qui, comme les Foulahs pasteurs, n'ont que des huttes de paille. »

L'existence de cette mer dans l'intérieur des terres est extrêmement remarquable, et vient à l'appui de l'opinion de ceux qui pensent que le Niger se perd dans de vastes lacs.

Plus loin, la petite flotte aperçut les rives habitées par la tribu des *Sourgous* ou Touariks, qui sont la terreur de tout ce qu'ils entourent, et se font redouter dans ces contrées comme les Felatahs dans l'ouest. Le 19 avril, le voyageur arriva à un endroit où la rivière se divise en deux branches. « La principale, large de trois quarts de mille, coule doucement à l'est-sud-est. La direction de l'autre est à l'est quart N. E.; elle est profonde et a une largeur de trente cinq à quarante pas. A une heure après midi, nous arri-

vâmes au port de *Cabra*. Je montai sur le pont, et ne pus découvrir de toutes parts que de vastes marécages couverts d'oiseaux aquatiques. Ce bras de la rivière est très-étroit, et le courant y est plus fort que dans le plus large. Je pense, avec quelque raison peut-être, qu'il rejoint le Dhioliba à peu de distance; car en cet endroit, la branche que nous suivions incline à l'est. S'il en est ainsi, la rivière forme une grande île marécageuse qui doit être couverte pendant les inondations. A travers ces immenses marécages, on découvre le village ou la petite ville de *Cabra*, située sur une éminence qui la met à l'abri de l'inondation. On me dit que dans la saison des pluies, ces marais se couvrent de dix pieds d'eau, ce qui me semble une hauteur bien étonnante pour une aussi vaste étendue. On ajoutait qu'alors de grandes pirogues jettent l'ancre devant *Cabra*. Un petit canal conduit jusqu'au village; mais de faibles barques peuvent seules entrer dans le port. Si ce canal était nettoyé des herbes et des nénuphars qui l'obstruent, des barques portant vingt-cinq tonneaux pourraient y passer dans toutes les saisons; mais c'est là un travail au-dessus de la capacité et de l'énergie des nègres. Vers les trois heures de l'après-midi, nous arrivâmes à *Cabra*, située à trois milles au nord du grand port. En y entrant je remarquai plusieurs huttes en paille semblables à celles des Foulahs, et habitées par des esclaves marchands. Autour des huttes étaient des tas de fruits de nénuphar, nourriture des esclaves et des classes peu fortunées. Les maisons de *Cabra* construites en terre,

avec des toits en terrasse, n'ont qu'un rez-de-chaussée et ne sont guère que de chétives cabanes, attendu que les habitans les plus riches vont se fixer à *Temboctou*, centre du commerce. La population de cette petite ville qui est d'environ douze cents individus est presque entièrement occupée à débarquer les marchandises qui viennent de Jenné, et à les porter à *Temboctou*. On se sert pour ce transport d'ânes et de chameaux. La ville a une petite mosquée avec une tour ou minaret. A la partie occidentale, on voit quelques échantillons du *balanites ægyptiaca* et de petits jardins où l'on cultive du tabac qui ne parvient pas à plus de six ou sept pouces de hauteur.»

Tout ce que M. Caillié raconte de *Temboctou*, est d'un si haut intérêt et diffère tellement de tous les documens que nous possédions jusqu'à présent sur le même sujet, que nous croyons devoir réserver pour un article particulier les citations que nous pourrions faire de cette partie de son récit. Nous en extrairons cependant la mort de l'infortuné major Laing.

« Je consacrai le reste de mon séjour à *Temboctou*, à me procurer des renseignemens sur la mort du major Laing que j'avais apprise à Jenné, et qui me fut confirmée à *Temboctou* par ceux auprès de qui je m'en informai. Je sus que quelques jours avant d'arriver à la ville, la caravane à laquelle le major appartenait, avait été arrêtée par des *Touariks*, ou selon d'autres, par les *Berbi-ches*, tribu nomade des bords du *Dhioliba*. Lors-

qu'on reconnut que Laing était chrétien, il fut cruellement battu par ses agresseurs qui le laissèrent pour mort. Les Maures appartenant à la caravane le relevèrent, et parvinrent à le ranimer. Ils le placèrent ensuite sur un chameau; mais il était si faible, qu'ils furent obligés de l'y attacher.

» Arrivé à Temboctou, le major pansa ses blessures avec un onguent qu'il avait apporté d'Angleterre. Sa convalescence, quoique lente, fut heureuse, grâce aux secours que lui valurent les lettres qu'il avait apportées de Tripoli, et surtout aux soins de son hôte tripolitain, à qui il avait été recommandé. J'ai souvent vu ce dernier pendant mon séjour à Temboctou, et il m'a paru doué de sentimens bons et généreux. Il me dit que Laing n'avait jamais quitté son costume européen, et qu'il avouait hautement avoir été envoyé par le roi son maître, pour connaître Temboctou et les merveilles que cette ville renferme.

» Il paraît que le voyageur leva publiquement un plan de la ville. J'appris, de plus, qu'on l'avait tourmenté à différentes reprises pour lui faire dire : *Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète*, et qu'il s'était obstiné à s'arrêter après ces mots : *Il n'y a qu'un seul Dieu*. Alors on l'appela cafir et infidèle, mais sans lui faire éprouver de mauvais traitemens, et lui laissant la liberté de penser et de prier à sa manière. Sidi-Abdallahi, à qui j'ai souvent demandé si le major avait été insulté, m'a toujours répondu négativement, ajoutant qu'ils auraient

été bien fâchés de lui causer le moindre désagrément.

» Cette tolérance peut être attribuée au séjour que font à Temboctou des Maures de Tripoli, Alger et Maroc, qui, habitués à voir des chrétiens dans leur pays, sont moins susceptibles de blâmer nos usages et nos mœurs. Ainsi, Sidi-Abdallahi, qui venait de *Tatta*, ville voisine du cap Mogador, n'était point l'ennemi des chrétiens. On ne doit donc point s'étonner que le major pût librement parcourir la ville, et même entrer dans les mosquées. Après qu'il eut acquis des connaissances suffisantes sur Temboctou, il voulut à ce qu'il paraît visiter Cabra et Dhioliba. Mais s'il fut parti pendant le jour, il aurait couru les plus grands dangers de la part des Touariks qui résident continuellement autour de Temboctou, et dont il connaissait déjà les mœurs. Il se décida donc à partir de nuit. C'était agir sagement : car les Touariks ne pouvant l'atteindre dans la ville, devaient chercher à assouvir leur vengeance sur lui, s'ils pouvaient le tenir hors de l'enceinte de Temboctou.

» Profitant d'une nuit fort obscure, le major monta à cheval, et sans être suivi de personne, arriva sans danger à Cabra, et même, dit-on, sur les bords du Dhioliba. De retour à Temboctou, il témoigna le désir, au lieu de se rendre en Europe par le désert, de voyager par *Jenné* et *Ségo*, remontant le Dhioliba, pour arriver aux établissemens français du Sénégal ; mais à peine eut-il communiqué ce projet aux Foulahs établis sur les bords

du Dhioliba, dont un grand nombre s'étaient rendus à Tombouctou sur la nouvelle de l'arrivée d'un chrétien, qu'ils déclarèrent qu'un *nasarah* ne passerait jamais sur leur territoire, et que, s'il le tentait, il aurait lieu de s'en repentir. S'apercevant de l'impossibilité de rien gagner sur l'esprit de ces fanatiques, le major choisit la route d'*El-Araouan*, espérant se réunir à une caravane de marchands maures, portant du sel à *Sansanding*. Mais hélas! après cinq jours de marche au nord de Tombouctou, la caravane qu'il avait trouvée fut arrêtée par le cheikh Hamet-Oul-Habib, vieillard fanatique, chef de la tribu de *Zaouat*, qui erre dans le désert du même nom. Hamet s'empara du major, sous prétexte qu'il était entré sur son territoire sans sa permission. Il voulut ensuite le contraindre à reconnaître Mahomet comme prophète, et à faire le *salam*. Laing se confiant à la protection du bacha de Tripoli, qui l'avait recommandé à tous les cheikhs du désert, refusa d'obéir à Hamet, qui renouvela ses ordres avec plus de fermeté. Le major, inébranlable dans ses refus, préféra la mort à ce qui lui paraissait une lâcheté, et cette noble résolution enleva aux sciences et à sa patrie celui qui s'était dévoué à leur service. Un maure, que le chef des Zaouats avait chargé d'aller tuer le major, s'y refusa, en disant à son maître : « Tu exiges que j'égorge le premier chrétien qui est venu parmi nous » et qui ne nous a fait aucun mal; donne cette commission à un autre ou tue-le toi-même; » quant à moi je ne puis m'en charger ». Cette ré-

ponse suspendit pour un moment la fatale sentence, et l'on délibéra avec chaleur sur la vie ou la mort du malheureux Laing ; enfin la dernière fut résolue. Quelques esclaves noirs furent appelés et reçurent l'ordre d'exécuter le meurtre dont le maure n'avait pas voulu souiller ses mains. Un d'eux attachait immédiatement l'étoffe de son turban au cou de la victime, et l'étrangla en tirant un des bouts, tandis qu'un de ses complices tirait l'autre. Le corps fut abandonné dans le désert aux vautours et aux corbeaux, seuls êtres vivans qui habitent ces tristes régions.

« Dès l'instant où l'on eut découvert que Laing était chrétien, sa mort devenait cent fois préférable à un changement de religion, puisque, dans ce dernier cas, il eût dû renoncer pour toujours à revoir l'Europe ; son sort, s'il fut devenu musulman par force, eût été irrévocablement malheureux. Il eut été l'esclave de barbares sans miséricorde, qui l'auraient journellement exposé aux dangers particuliers à ces climats. En vain le bacha de Tripoli eût demandé sa libération ; à cette distance immense, le chef des Zaouats eût bravé ses menaces et gardé son prisonnier. La résolution du major Laing était donc à la fois un acte de fermeté et la preuve d'une grande prévoyance. A son départ pour El-Araguan, il avait porté avec lui quelques instrumens de mathématique et ses papiers, les Toariks l'ayant dépouillé de tout ce qu'il avait. » Ainsi le cheïkh Hamet gagna fort peu de chose au meurtre d'un voyageur anglais, et encore fut-il

obligé de partager ce peu avec ceux dont il s'était servi pour exécuter ce crime. Un maure de Tafilet, appartenant à la caravane, eut pour sa part un sextant qu'on pourrait encore, m'a-t-on dit, trouver dans le pays; quant aux papiers et journaux, ils furent répartis parmi les habitans du désert. Pendant mon séjour à *Ghourland*, village du Tafilet, je vis une boussole de poche, de fabrique anglaise; personne ne put me dire d'où venait cet instrument, et je présumai qu'il avait appartenu à Laing. Sans les précautions que j'étais obligé de prendre sous mon costume arabe, j'aurais offert un prix bien élevé pour cet objet; mais je me serais trahi moi-même si j'avais paru attacher la moindre valeur à un instrument dont j'étais censé ignorer l'usage. »

Le 4 mai 1828, M. Caillié partit de Temboctou avec une caravane, et traversa le désert de *Sahara*. « Le matin du 9, dit-il, avant le lever du soleil, les maures qui m'accompagnaient me montrèrent l'endroit où le major Laing avait été assassiné. Je reconnus, au même lieu, la place d'un camp, et je détournai les yeux avec horreur, versant en secret une larme, seul tribut que je pouvais rendre à la mémoire d'un voyageur dont aucun monument n'indiquera la tombe. Plusieurs maures de notre caravane, qui avaient été témoins de ce funeste événement, me dirent que Laing avait fort peu d'objets lorsqu'il fut arrêté par le cheïkh, et qu'il avait offert cinq cents piastres à un maure pour le conduire à *Souyerah* (Mogador), ce que celui

refusa pour je ne sais quel motif, n'ayant pas osé le demander. Ils me parlèrent aussi du sextant dont j'ai déjà fait mention..... (1) »

DE L'ÉGYPTÉ.

(1) Literary gazette.

TABLEAU
DE L'ÉGYPTE, DE LA NUBIE
ET DES LIEUX CIRCONVOISINS,

PAR M. J. J. RIFAUD,

DÉDIÉ A S. A. R. MADAME, DUCHESSE DE BERRY (1).

M. Rifaud est rentré en France à la fin de 1827, après une absence de vingt-deux ans. Pendant ce long espace de temps, il a parcouru d'abord l'Italie, l'Espagne, Malte, les îles Baléares, la Turquie, l'Asie-Mineure et l'Archipel. En 1812, il quitta Smyrne pour se rendre en Égypte, et c'est à visiter ce pays, la Nubie et les contrées voisines qu'il a employé les treize années qui se sont écoulées jusqu'à son retour dans sa patrie. Le livre que nous annonçons aujourd'hui n'est que l'avant-coureur d'un grand ouvrage que l'auteur doit publier bientôt, et qui contient ses observations et le résultat de ses nombreux et variés travaux sur l'histoire naturelle (botanique et zoologie), les antiquités, la

(1) Paris, 1830, Treuttel et Wurtz ; prix, 8 fr.

géographie, la topographie, les mœurs, usages, professions, la chirurgie, la médecine, l'agriculture, les arts industriels, les beaux-arts, la météorologie, etc. M. Rifaud revient avec près de huit mille dessins d'objets inédits d'antiquités et d'histoire naturelle, coloriés avec le soin le plus scrupuleux. Il a trouvé soixante-six statues; six monumens et temples ont été déterrés et déblayés par ses soins dans l'enceinte de l'ancienne Thèbes; et deux cents inscriptions hiéroglyphiques, cufiques, grecques, latines et arabes ont été transcrites de sa main; il rapporte en outre, de nombreuses collections en nature, et l'on pourra ainsi vérifier l'exactitude de ses dessins.

Le tableau de l'Égypte peut se diviser en deux parties : la première renferme toutes les instructions générales nécessaires au voyageur qui veut parcourir l'Égypte. Les relations avec les autorités européennes ou du pays, le caractère des diverses classes ou races d'habitans, la manière de traiter avec elles, l'hygiène, le prix des denrées, la manière de se vêtir, de se nourrir, les moyens de transport, les fouilles de monumens, les acquisitions d'objets d'antiquités, l'art de recueillir des renseignemens, de former et de conserver des collections, y sont l'objet de nombreuses et sages observations, et de judicieux conseils.

La deuxième partie de l'ouvrage contient une suite d'excursions, d'itinéraires proprement dits, au moyen desquels on peut tracer sa route dans tous les sens. L'auteur indique chaque ville ou village,

les objets qu'il y faut visiter, les précautions à prendre, etc. On pourra juger de l'importance et de l'exactitude presque minutieuse du travail de M. Rifaud, par les deux morceaux suivans.

§ I.

COSTUME DU VOYAGEUR EN ORIENT.

« Malgré l'empire de l'habitude et la commodité de leur costume, les Européens qui visitent l'Égypte feront toujours bien d'adopter, dès leur arrivée, le costume du pays. Le turban et la pelisse à la turque mettent à l'abri de beaucoup d'inconvéniens que l'on provoquerait avec l'habit le mieux taillé à la mode de *Londres* ou de *Paris*. On ne court pas seulement le risque d'être un objet de dérision; on s'expose à de véritables dangers, surtout dans le désert, faute d'avoir satisfait aux convenances locales sur le point en question. Suivant les idées des Orientaux, la dignité de l'homme exige des vêtemens très-amples et la barbe. Chez eux, le costume est modifié en raison de la position sociale et des opinions religieuses. En voyant un homme, on sait, à la couleur de son turban et de sa chaussure, s'il est esclave ou maître, chrétien, juif ou musulman. Par exemple, les *rayas*, c'est-à-dire tous ceux qui paient contribution au pacha, sans être musulmans, portent le turban bleu; et ces *rayas* reconnaissent entre

eux, à la manière dont ce turban est roulé et posé, s'ils sont du rite *copte* ou du rite *grec*, s'ils sont *maronites* ou d'une autre secte de *Syriens*, *Arméniens* ou *juijs*.

« Le turban des *musulmans* est blanc ou rouge. A certaines modifications de ce turban, on juge de la qualité de celui qu'il porte; car il y en a à la *militaire*, à la *marchande*, à la *marinière*, à la *turque*, à l'*albanaise*, à l'*arnaute*, à la *cadi*, à la *moufti*, à la *derliche*, etc. Les Francs ont le droit de porter le turban rouge ou le turban blanc, à la manière militaire, ou à la mode marchande. Du reste, ils adoptent la pelisse et les babouches jaunes ou rouges, comme les vrais musulmans. Moyennant 7 ou 800 piastres, on se procure un costume turc simple, mais assorti. L'essentiel est de faire en sorte que les diverses parties de l'habillement soient en harmonie entre elles, qu'on ne paraisse pas être militaire par une extrémité, tandis qu'on décèlerait un marchand dans l'autre. Le mieux pour ceci est d'observer ce qui est de convenance, plutôt que d'adopter un costume par fantaisie ou par commodité. Le costume à la *mameluk* est plus élégant et plus commode pour les cavaliers que le pur costume turc; rien n'empêche les Francs de le choisir. Chacun est autorisé à porter telles armes qu'il veut; mais, parmi les Turcs, l'usage est de n'avoir qu'un sabre, à moins que l'on ne soit en voyage, auquel cas on joint au sabre des pistolets et un *candjar* (poignard). La pipe est un accessoire obligé du costume à la *turque*; mais elle n'est pas de mise

lorsqu'on s'habille à la manière des *Bédouins*; ce qu'il est prudent de faire dès qu'on s'aventure dans le désert. Quel que soit le costume qu'on ait adopté, il faut s'appliquer à bien dissimuler le travestissement; on doit montrer de l'aisance et de la dignité sous la pelisse des *Turcs*; on doit, en s'habillant comme les *Bédouins*, ne pas paraître embarrassé dans l'ampleur de ses pantalons, et savoir aussi bien qu'eux draper autour de soi le *mylai* et le *baracan*. Le *baracan* est une espèce de couverture en laine; le *mylai* est un tissu de coton à petits carreaux blancs et bleus: il y a aussi des *mylais* en soie et en filoselle. Avec le costume et la tournure locale, avec de l'assurance et quelque peu d'arabe, le voyageur en Égypte jouit de plusieurs avantages particuliers: il peut fraterniser avec les honnêtes gens du pays; les marchands le surfont moins que s'il était en frac; les fanatiques ne l'injurient pas, et il est moins en vue pour ceux qui font métier du pillage..... »

§ II.

LA VILLE ET LA MOSQUÉE DE TANTAH (1).

» Il y a trois foires à Tantah dans l'année. Celle à laquelle j'assistai, se tient au mois d'avril, et c'est la plus considérable: elle dure un mois. On y trouve tout ce qu'on peut désirer: les étoffes, les épices et

(1) Ville considérable du Delta d'Égypte.

les parfums de l'Inde, les tissus de Cachemire et les produits de l'Europe. Les marchands qui la fréquentent m'ont paru beaucoup plus nombreux que ceux qui se réunissent à Beucaire : les barraques construites sur deux rangs, s'étendent dans la plaine sur une longueur de quatre lieues. Presque toute l'Égypte vient à la foire de Tantah, et le caractère particulier qu'elle doit à l'affluence des femmes, provient de ce que le penchant des Égyptiennes à la galanterie, contrarié constamment partout ailleurs, se satisfait librement ici sous la sauvegarde de la religion. Les femmes qui tardent trop à avoir des enfans, ou qui sont menacés de stérilité, demandent ordinairement à leurs maris la permission d'aller à Tantah faire des prières à Saïd le Bédouin. Le mari ne peut refuser; la femme se met en route, accompagnée de son père, ou de sa mère, ou de quelque voisine vouée au même pèlerinage. Arrivées au terme du voyage, elles commencent par faire dresser leur tente, puis elles vont à la mosquée lire le *fata* (la prière), sur le tombeau de Saïd. Le séjour d'un mois à Tantah, l'entremise du saint patron et celle de quelques domestiques affidés, concourent à la réussite du pèlerinage; presque toutes reviennent enceintes, et montrent par leur empressement et leurs caresses, sinon le plaisir de revoir leurs maris, du moins la satisfaction qui leur est restée du voyage.

» Saïd le Bédouin fait plus que de consoler les femmes négligées; il guérit aussi beaucoup d'infirmes et de maladies. Non loin de là se trouve un

petit lac qui reçoit les égouts et les immondices de la mosquée. A l'entour sont disposées des lampes que l'on a soin d'allumer la nuit; et alors ceux qui ont des plaies ou des affections cutanées, s'y viennent plonger pendant une heure. Si une immersion ne suffit pas, on recommence jusqu'à parfaite guérison. Cette méthode curative réussit presque toujours; mais, quoique bien décidé à en laisser le mérite à Saïd, je regrette de n'avoir pas été à même de faire l'analyse des eaux du lac miraculeux.

» La mosquée de Saïd le Bédouin, ou, comme disent les Arabes, de *Seïde-Mamet-el-Bedawi*, est bâtie tout en pierre de taille, et dans un style plutôt gothique que mauresque. Des angles et des cônes biais la privent de régularité. Elle a quatre grandes portes d'entrée, dont l'une, celle de l'ouest, conduit au réservoir où l'on se lave, aux latrines, aux cuisines et au puits dit *setig*. Au fond de ce premier cloître est une petite porte conduisant dans le cloître de la mosquée, où l'on voit diverses colonnes en marbre, surmontées de chapiteaux grecs bien conservés et d'un beau style. Plusieurs de ces chapiteaux sont composites. La deuxième porte est du même côté, vers le sud-ouest, aussi grande que la précédente, et ornée de la même manière. Cette porte conduit droit à l'intérieur de la mosquée ou du dôme. La troisième, la porte du Sud, ne diffère pas des précédentes, et conduit aussi à l'intérieur. On se rend également au lieu de la prière par la quatrième porte, celle du Nord-Est. Ce lieu est une vaste enceinte soutenue par deux rangs de co-

lonnes en marbre, surmontées de très-beaux chapiteaux. C'est là qu'aboutit le concours de tous ceux qu'attire la cérémonie religieuse. Un superbe dôme couronne cette enceinte. A sa partie sud-est est le tombeau du SANTON, entouré d'une balustrade de bronze en forme de grillage. Ce tombeau est surmonté d'une caisse en bois rectangulaire et allongée ; quatre montans sont aux angles. Il est recouvert d'un tapis de soie rouge, et, par-dessus celui-ci, d'un tapis vert un peu moins grand, qu'ils nomment *quisane*. Ces tapis se renouvellent tous les ans, à la foire du mois de *chaban*, ou à la foire secondaire qui a lieu au mois d'avril ; et les cheickhs font leur profit de ceux qui ont été offerts au tombeau. Tel est le lieu vénéré par la piété des fidèles, et où la foule des hommes, des femmes et des enfans demande à SAÏD le *Bédouin* sa miséricorde et des miracles.

» Le dôme de la mosquée est recouvert en plomb à l'extérieur, et couronné par un croissant en bronze qui pose sur plusieurs boules de même métal. Les deux minarets, entre lesquels s'élève le dôme, sont très-élevés et de forme octogone ; l'un est orné de palmettes et surmonté d'un beau croissant ; l'autre de boules en bronze. Ces minarets ont deux galeries. Quinze colonnes de marbre blanc sur trois rangs soutiennent la couverture du réservoir, lequel forme un carré long. Autour sont les privés, où tout le monde, hommes et femmes, vient faire ses ablutions. Ce lieu semble voué à une puanteur perpétuelle, quoique l'eau en soit renouvelée cha-

que matin. Les chapiteaux des colonnes des minarets ont été tirés de monumens grecs et juifs, et sont en général très-beaux et bien conservés. Il y a des colonnes en granit rose, en marbre blanc, d'autres en pierre calcaire, et le tout d'un seul fût.

» A la partie gauche du puits qui se trouve en entrant par la première porte de la mosquée, à l'ouest, on voit une superbe grille en bronze, ainsi que la fenêtre par laquelle on distribue l'eau aux *sakas* (porteurs d'eau), par le moyen d'un grand entonnoir qui s'emplit à l'intérieur et se vide au dehors dans les outres des *sakass*. Deux hommes font mouvoir les roues d'un appareil qui porte l'eau dans un bassin en pierre, de cinq pieds et demi de diamètre et d'autant de profondeur, situé près de la grille de séparation; là sont postés les hommes qui livrent l'eau aux *sakas*. Ce service est parfaitement conduit. La cuisine et le four de la mosquée sont à gauche du puits. On voit dans la cuisine deux grandes chaudières suffisant ensemble à la cuisson de trois bœufs; elles servent à préparer ce que les dévots apportent pour la nourriture des pauvres et des aveugles. Les offrandes y sont précipitées à mesure qu'elles arrivent, si telle est la volonté des donateurs. Cette *macédoine* de bœuf, de buffle, de beurre, de riz, de blé et liqueurs, se distribue sur des plats à ceux qui en réclament leur part. Les chaudières ne bougent jamais de place; mais ceux qui en ont la surveillance retirent les morceaux à mesure qu'ils viennent à point, et les

découpent aussitôt par portions. Les fours de boulangerie répondent pour la grandeur aux chaudières, et sont, comme celles-ci, dans une activité continuelle qui dure huit jours à l'époque dont je parle.

La mosquée de Saïd le Bédouin est une des plus belles de l'Égypte; elle peut passer même pour une des plus riches; mais on n'en juge pas ainsi au premier coup-d'œil, à cause de son défaut de symétrie. Ses fenêtres sont comme des mosaïques de petits carreaux de verre de couleur, liés entre eux par une mortier très-fort. Le faite des murs est orné par une espèce de crénelure en forme de trèfles. Quant aux deux minarets, ils sont de toute beauté, et grâce à leur élévation et à leur blancheur, on les aperçoit à une grande distance. La ville est bâtie sur une hauteur, dirigée du sud au nord-est. La mosquée se trouve sur un plateau qui en occupe presque le centre; et je compare les rues aboutissantes aux rues inégales et tortueuses du Caire. La rue du Bazar pour la soierie, et plusieurs autres rues de ce genre, sont comme le *Besestîn* de Smyrne, mais moins longues, presque aussi larges et bien alignées. On les ombrage avec des nattes en roseaux.

Tantah renferme aussi de grandes *hanquelles* (bazars), bâties avec solidité. Une de ces hanquelles est spécialement affectée à la soierie; une autre l'est aux toiles de tout genre: on rencontre celle-ci au sud de la mosquée. Plus bas, en face, est celle des toiles peintes, mouchoirs, etc. Pendant la durée de la foire, on vend dans le cloître de la mosquée des

jouets d'enfant, en fer-blanc, en bois, en poterie ; la plupart du temps, ce sont des tambours de diverses grandeurs , de divers genres. C'est dans les hantelles que les marchands étrangers déposent leurs marchandises ; il en arrive de la Turquie, de l'Anatolie, de la Perse, des Indes et de plusieurs parties de l'Afrique. Ces derniers apportent des plumes d'autruche, du tamarin, des nègres, des négresses, etc.

Lorsque le pays est tranquille, Tintah offre à l'époque de la foire un concours immense et diversifié à l'infini. Un pacha à deux queues et quatre beys accompagnés de quatre mille hommes et de quatre pièces de canon de campagne, viennent former un cordon autour de la ville, et veillent au maintien du bon ordre. Les beys ont leur tente aux quatre points cardinaux de son enceinte, à l'extérieur. Le pacha réside à l'intérieur ; la cavalerie fait le service au dehors, et l'infanterie au dedans. Malgré ces précautions, les voleurs et les filous exercent encore leur dangereuse industrie : on en saisit toujours bon nombre que l'on conduit à la chaîne jusqu'au Caire où ils sont punis. La fermeture des portes d'enceinte, pendant la nuit, donne de la sécurité à Tintah. Outre cela, toutes les rues ont des portes particulières. Les maisons, en brique crue ou cuite, pour la plupart, ne manquent pas de solidité, et la clôture des murs dont elles sont entourées ajoute encore à la difficulté de leur accès pour les malveillans.

Le cimetière des Musulmans est situé à l'Est, sur

une élévation tenant à celle où la ville est bâtie. Le grand nombre de tombeaux qu'il renferme le fait distinguer de loin. J'en donnerai la vue, ainsi que celle de Tantah, dans mon grand ouvrage. La ville est peu distante du cimetière. Au nord de celui-ci, on voit une autre mosquée avec un petit minaret. On la nomme *Tama-Sidi Nouwar*. C'est entre cette mosquée et le cimetière que se tient le marché aux bestiaux. Chaque espèce de bétail occupe une place spéciale; lors de la foire, la masse en est prodigieuse. Le reste de l'année, il se tient un simple marché aux bestiaux, chaque dimanche, pour les besoins de la province.

Les lieux où stationnent les malades atteints de maladies chroniques est inhabitable depuis le mois de mars jusqu'à la nouvelle crue du Nil; les environs de ce lieu sont même dangereux jusqu'au moment où l'inondation les débarrasse des eaux croupissantes qui y sont accumulées. Pendant la foire, les femmes publiques et les saltimbanques habitent sous des tentes ou des barraques en roseaux, entre le cordon de troupe et la ville; c'est là qu'ils exercent leur industrie, ou bien ils vont en ville et dans les centaines de cafés qui sont établis au dehors.

J'ai dit plus haut qu'il y avait, pendant le cours de l'année, trois foires à Tantah; 1^o la foire *El-Chouroun Balbié*, à laquelle j'ai assisté au mois d'avril; 2^o la foire qui commence le 27 juillet; 3^o celle de *Rajabié* qui s'ouvre au mois de *Morabié*, lequel correspond à notre mois de janvier. Cette dernière est aussi très-commerçante, et réunit

beaucoup de monde. La foire de juillet a lieu en l'honneur du serviteur qui suça une plaie que le cheik Memet Bédauvi avait au bras gauche ; ce qui le guérit. Memet-El-Bedauvi était né à la Mecque. Il vint assez jeune en Égypte, et se fixa à Tantah, où il vécut quarante ans. La régularité de sa conduite et sa modestie, furent bientôt remarquées par le peuple. On ne tarda pas à le considérer comme un envoyé de Dieu et de Mahomet. Il fut mis au rang des Santons supérieurs ou prophètes, et des miracles lui étaient attribués ; aussi, fut-il *canonisé* immédiatement après sa mort.

On trouvera dans mon grand ouvrage des observations plus étendues sur Tantah. J'ajouterai seulement ici que cette ville est déjà déchue de ce qu'elle était naguère, et qu'aussitôt la foire finie et le départ des étrangers, elle ne paraît plus qu'une ville solitaire et abandonnée.

RIFAUD.

ASIE.

RELATION INÉDITE

D'UN VOYAGE AU JAPON;

PAR DON RODRIGO DE VIVERO Y VELASCO,

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DES ILES PHILIPPINES (1).

Le morceau suivant que nous pouvons donner comme *inédit*, puisqu'il n'a jamais été traduit, est extrait d'un recueil espagnol, dont il n'a été imprimé que le premier volume et quelques cahiers

Don Rodrigo de Vivero y Velasco naquit quelques années après la moitié du xvi^e siècle, et fut menin de la reine Anne, femme de Philippe II. Il entreprit sa première course maritime sur les galions d'Espagne, en qualité d'aide-de-camp du général marquis de Sainte-Croix. Il fit, en 1581, la campagne de Portugal, et partit de là pour la Nouvelle-Espagne, où il servit pendant douze ans sous les ordres de don Louis de Velasco, marquis de Salinas, qui depuis fut vice-roi de ce pays, et il entretint pendant tout ce temps-là douze hommes à ses frais. Il obtint, en récompense de ses services, le commandement du château de saint Jean-d'Ulloa; ses provisions sont datées du 14 juin 1595. La manière distinguée avec laquelle il remplit cet emploi lui valut la nomination de gouverneur et de capitaine-général de la Nouvelle-Biscaye, où il dé-

du second qui n'ont pas même été publiés. Visitant, en 1823, la précieuse bibliothèque de l'Escorial, nous fûmes assez heureux pour obtenir du Père bibliothécaire l'exemplaire sur lequel est faite la traduction que nous offrons aux lecteurs de ce recueil. Nous prîmes en même temps connaissance du manuscrit *original* donné à cet établissement par le lieutenant-colonel d'artillerie D. Diego Panès.

Le Japon est si peu connu que, bien que les renseignemens que contient ce document aient plus de deux siècles de date, quoiqu'ils soient incomplets même sur les matières qui en sont l'objet spécial, nous avons cru faire une chose utile et agréable en le publiant. Nous avons pensé que l'immobilité de la civilisation dans l'Orient, et particulière-

ploya de grands talens lors de la révolte des Indiens qu'il réussit à étouffer, en employant à propos la fermeté et l'indulgence. A la mort de don Pedro d'Acuna, gouverneur et capitaine-général des Philippines, il obtint cette place importante où il fut remplacé par don Juan de Silva. C'est à son retour en Europe, qu'ayant été poussé par les tempêtes sur la côte du Japon, il éprouva le naufrage qui fait le sujet de cette relation. Il revint à Madrid et y séjourna quelque temps; après quoi, il fut nommé capitaine-général de la province de Terre-Ferme et Veragua, où il resta plusieurs années. Il y obtint successivement les titres de vicomte de Saint-Michel et de comte de Orisaba. Le 24 janvier 1636, il fut nommé mestre de camp-général des régimens de la Nouvelle-Espagne et de toutes les troupes de ce royaume, en récompense de ses services lors du débarquement tenté par les Hollandais à la Vera-Cruz, quatre années auparavant. C'est de cette même année 1636 qu'est daté son testament, par lequel on voit qu'il fût marié avec dona Leonor de Ircio y Mendoza. Le comte d'Orisaba mourut peu de temps après, laissant un fils unique nommé don Louis, qui soutint dignement le nom de son père.

ment en Chine et au Japon, n'ayant point cessé, il était présumable que l'état intérieur du pays se trouvait encore tel que le dépeint D. Rodrigo de Velasco, auteur de cette relation. Depuis l'époque où elle fut écrite (1608), la difficulté des rapports avec le Japon s'est accrue par l'expulsion des chrétiens qui eut lieu peu de temps après les événemens racontés par ce voyageur, qui, *seul* peut-être, a traversé une partie de cet empire, non-seulement avec la permission du gouvernement, mais encore avec toutes les marques d'une protection et d'une bienveillance signalées.

Cette relation est empreinte d'une naïveté de style que nous avons désespéré d'imiter, et qui offre de plus une garantie de la bonne foi et de la sincérité du narrateur. Nous y avons surtout distingué la description vraiment remarquable des cérémonies religieuses des Japonais, et celle des hommages funèbres rendus à la mémoire du dernier empereur. Il ne faudrait cependant pas assimiler D. Rodrigo à un voyageur ignorant et crédule; il est loin de se laisser entraîner à une admiration irréfléchie. Le langage plein de dignité qu'il adressa au premier ministre pour s'affranchir d'un cérémonial avilissant, et la manière énergique avec laquelle il insista sur l'expulsion des Hollandais, montrent assez que, même après son naufrage et son infortune, le brave gouverneur-général des îles Philippines n'oublia jamais qu'il était le représentant du roi d'Espagne.

Nous avons traduit fidèlement le texte que nous avons craint d'abrégé, quoiqu'on puisse lui repro-

cher quelques longueurs; cette lecture nous ayant vivement intéressé, il nous a semblé qu'en faisant des coupures dans l'original, nous déroberions à nos lecteurs une partie du plaisir que nous avons éprouvé nous-mêmes (1). C.

(1) Il paraît que l'on doit attribuer la persécution terrible qui a anéanti le christianisme au Japon à quelques paroles imprudentes des missionnaires espagnols, envenimées par la jalousie des Hollandais qui voulaient s'appropriier tout le commerce de cette contrée avec l'Europe; ils y réussirent complètement. Avant 1614, époque de la grande persécution, il y avait au Japon, si on en croit les relations du temps, plus de *dix-huit cent mille* chrétiens, et le gouvernement ne mettait aucune entrave au libre exercice de leur culte. Les Européens y étaient bien accueillis; ce fut leur conduite irréfléchie et le mépris qu'ils affectèrent en quelques circonstances pour les lois du pays, qui entraînèrent leur expulsion. On en trouvera une preuve assez frappante dans ce récit même.

A partir de 1614, les relations avec le Japon devinrent de plus en plus rares. Les Hollandais seuls y abordent aujourd'hui; les Anglais et les Américains ont inutilement tenté d'y être admis. Les Russes y envoyèrent une ambassade, en 1803, qui n'eut aucun succès. Le gouvernement la reçut avec toute sorte d'égards, il fournit abondamment des vivres aux vaisseaux russes, il fit plus encore: un navire russe ayant échoué sur les côtes, quelque temps auparavant, il ordonna de restituer tout ce qui s'y était trouvé, jusqu'aux morceaux d'un *miroir*, s'excusant encore de ce qu'il avait été brisé par des paysans qui en ignoraient la fragilité. Avec cela, on engagea très-poliment l'ambassade à se retirer le plus tôt possible. Enfin, la préférence exclusive que les autorités accordent aux Hollandais est telle qu'en 1813, pendant l'occupation anglaise des colonies Bataves, les vaisseaux qui se rendaient au Japon étaient obligés de prendre le pavillon des Provinces-Unies, et les matelots portaient le costume hollandais.

Du reste, le peu que nous connaissons de cette contrée ne fait qu'ajouter un nouvel intérêt à la relation de don Rodrigo de Velasco. La grande histoire de Kœmpfer et le voyage de Golownin

Relation que fait DON RODRIGO DE VIVERO Y VELASCO de ce qui lui arriva à son retour des Philippines, où il était gouverneur et capitaine-général, et de son arrivée au Japon, contenant des choses très-intéressantes.

En l'année 1608, le 30 septembre, fête du glorieux saint Jérôme, eut lieu le naufrage du vaisseau *le Saint-François*, que je montais à mon départ des Philippines, où je servais Sa Majesté en qualité de gouverneur. Les tempêtes et les tourmentes que j'éprouvai jusqu'à ce moment furent telles que je ne sais s'il s'est jamais passé dans les mers du Nord et du Sud soixante-quinze jours plus affreux. Mais la fin fut encore plus funeste; car elle fut le commen-

sont jusqu'à présent les ouvrages les plus exacts. Les résidens hollandais eux-mêmes ne pénètrent pas dans l'intérieur de l'empire; il leur est encore moins permis de le traverser, comme le fit notre auteur. A peine sont-ils arrivés à Nangasaki, qu'on les tient comme renfermés dans ce port. Cependant, on annonçait dernièrement qu'un jeune voyageur, M. Siebold, grâce à sa profession de médecin, était parvenu à recueillir un grand nombre de renseignemens curieux sur l'histoire, les mœurs et l'administration du Japon, quoiqu'il paraisse certain qu'il se soit peu éloigné de la résidence hollandaise. Malheureusement M. Siebold eut l'indiscrétion de faire part lui-même à plusieurs journaux d'Europe de ses précieuses découvertes. Le gouvernement japonais en fut instruit, et M. Siebold, à l'instant de son départ, reçut l'ordre de ne pas sortir de Nangasaki. Depuis ce moment il y est devenu l'objet de la plus rigoureuse surveillance. S'il en était ainsi, cette circonstance fâcheuse pour les sciences, donnerait encore un prix inattendu au manuscrit de don Rodrigo de Velasco. (M.)

cement de nouvelles disgrâces. Mon navire s'était brisé sur les récifs qui bordent les côtes du Japon par 35 degrés et demi de latitude, tandis que, par une erreur très-préjudiciable consignée dans toutes les cartes marines des voyageurs qui jusqu'alors avaient navigué dans ces parages, cette partie du Japon était placée par 33 degrés et demi. Enfin, par ce motif, ou plutôt parce que telle fut la volonté de Dieu, ce galion se perdit avec plus deux millions de marchandises. Depuis dix heures du soir qu'il toucha, jusqu'au lendemain, une demi-heure après le lever du soleil, tous ceux d'entre nous qui échappèrent à la mort restèrent suspendus aux agrès et aux cordes; les plus intrépides s'attendaient à périr à chaque minute par la fureur des vagues qui nous enlevèrent cinquante hommes. Dieu jeta sur nous un regard de miséricorde, et permit que la plus grande partie de l'équipage se sauvât avec moi, les uns sur des planches, et les autres en s'accrochant à une portion de la poupe qui se conserva entière jusqu'à ce que la mer l'eût poussée à terre.

Cette plage nous était totalement inconnue, à cause de l'erreur des cartes marines que j'ai rapportée, et nous ignorions si nous étions sur un continent ou sur une île, les pilotes soutenant toujours que, d'après la latitude où nous nous trouvions, ce ne pouvait être le Japon. J'ordonnai à deux matelots de monter sur le débris de poupe dont j'ai parlé, et de tâcher de reconnaître le pays. Ils descendirent bientôt après tout joyeux en m'annonçant

qu'ils avaient aperçu des champs semés de riz. Cette nouvelle assurait notre subsistance, mais non pas notre vie, puisque nous étions sans armes ni sans aucun moyen de défense, si par malheur les habitans de cette terre se fussent trouvé autres que ce qu'ils furent. Dans moins d'un quart d'heure nous les reconnurent pour Japonais; ce qui nous causa une grande joie, particulièrement à moi, parce que lorsque j'avais pris possession du gouvernement des Philippines, j'avais trouvé dans les prisons royales deux cents Japonais enfermés pour une cause qui ne me parut pas suffisamment prouvée, et non-seulement je leur donnai la liberté, mais je les fis conduire en sûreté dans leur pays, ce dont l'Empereur s'était montré fort reconnaissant à mon égard; de sorte que je me persuadai que ce prince n'aurait pas oublié ce procédé de ma part, et je conçus une ferme assurance qu'il me témoignerait sa gratitude dans cette circonstance. Je vis depuis que je ne m'étais pas trompé.

Cinq ou six Japonais, de ceux que nous avions vus, s'approchèrent de nous, et parurent avoir pitié du triste état dans lequel il nous voyaient, et qui était bien misérable en effet; car les plus heureux d'entre nous avaient à peine sauvé leur chemise. J'avais dans mon équipage un Japonais chrétien, par le moyen duquel je pus leur demander où nous étions. Il m'apprirent, en peu de mots, que nous nous trouvions dans le Japon, et à une lieue et demie de leur village nommé *Yu-Banda*, vers lequel nous nous acheminâmes. Il faisait un froid

d'automne que nous trouvions d'autant plus vif, que nous étions très-légèrement vêtus. Nous arrivâmes dans un bourg qui, bien qu'il contint environ quinze cents habitans, doit être un des moins considérables d'un pays où, comme on le verra plus tard, les villages, sont plus grands que nos villes d'Europe. Il dépendait d'un des plus médiocres seigneurs du royaume, qui avait cependant beaucoup de vassaux, et outre plusieurs bourgs et villages, et qui résidait dans une forteresse inexpugnable dont je parlerai plus bas.

D'abord, après notre arrivée, mon interprète japonais dit aux habitans que j'étais le gouverneur de Luçon, nom qu'ils donnent aux Philippines, et il leur raconta notre déplorable aventure qui parut les toucher beaucoup. Leurs femmes, qui sont extrêmement compâtissantes, pleuraient à chaudes larmes, et elles furent les premières à demander à leurs maris de nous prêter des vêtemens qu'ils nomment *quimones*, et qui sont doublés en coton; ce qu'ils firent volontiers en me disant que, quant à moi, ils m'en faisaient présent. Ils partagèrent aussi généreusement avec nous leurs alimens, qui se composaient de riz, de quelques légumes, tels que navets et aubergines, et de quelque peu de poisson dont ils ne sont point abondamment pourvus, cette partie de la côte n'étant pas poissonneuse. Ils firent prévenir de notre arrivée le *tono* ou seigneur de leur village qui résidait à six lieues de là, et qui ordonna que je fusse bien traité, ainsi que ceux qui m'accompagnaient, mais qu'ils eussent bien soin

qu'aucun de nous ne s'éloignât. Si je dois en croire mon hôte, il y eut, parmi les habitans, un dessein formé de nous égorger tous avant de prévenir leur seigneur. Si ce rapport, que je ne suis pas disposé à croire, est exact, il plût au Tout-Puissant de nous délivrer de ce nouveau danger; car, à trois ou quatre jours de là, le *tono* vint me rendre visite avec un grand apparat, en se faisant précéder par plus de trois cents personnes qui portaient diverses insignes ou bannières du *Dayri* et de l'*Empereur* du Japon, chacun suivant sa qualité et sa condition. La plupart des hommes qui formaient cette escorte étaient armés de lances et d'arquebuses, et d'une espèce de hallebardes qu'ils appellent *nanguinatas*, pareilles en quelque sorte à celles dont nous nous servons en Espagne, mais, à mon avis, bien meilleures. Avant d'entrer dans le village, le *tono* m'envoya un de ses gens suivi de plus de trente personnes pour me prévenir qu'il venait pour me visiter. Je lui répondis que je recevrais sa visite avec grand plaisir, et il sortit pour porter ma réponse à son maître. Peu après, il en vint un autre avec un plus grand nombre de personnes à sa suite et avec plus de cérémonie; celui-ci m'annonça que le *tono* venait d'arriver, qu'il me baisait les mains, et que plus il avançait, plus le plaisir qu'il se promettait de sa visite s'augmentait. Je crus devoir me conformer à l'usage du pays; je lui envoyai un de mes gens qui le rencontra tout près de ma maison, et au compliment duquel il répondit comme aurait pu le faire le courtisan le plus poli de Madrid. Il des-

cendit du superbe cheval qu'il montait, et il m'envoya un troisième personnage avec plus de pompe, pour me prévenir qu'il allait entrer chez moi. Je sortis pour le recevoir. En me voyant, il me salua de la tête et de la main, à peu-près à notre manière. Il insista long-temps avec moi pour me donner la place d'honneur qui, au Japon, est à la gauche, parcequ'ils disent que c'est le côté de *l'épée*, qui ne se donne qu'à celui auquel on se confie. Je fus contraint de céder à ses instances; je pris le pas sur lui en entrant chez moi, et je gardai la gauche pendant tout le temps que dura sa visite. Il commença par me faire un compliment de condoléance sur mon malheur, d'une manière si polie et avec des expressions si choisies que je ne fus pas peu embarrassé de lui répondre. Il m'offrit en présens quatre habits de ceux que j'ai déjà dit qu'on nomme *quimones*. Ils étaient de damas et autres étoffes précieuses également garnies en or et en soie, et parfaitement coupés à la mode du pays. Il me donna aussi une épée appelée *catana*, ainsi qu'une vache, des poules, des fruits excellens, et du vin qui me parut exquis, quoiqu'il ne fût pas fait avec le raisin. Indépendamment de ce présent qui n'était pas de peu d'importance pour moi, attendu le cas où je me trouvais, il fit encore une action digne d'être rapportée. Il ordonna que, jusqu'à ce que l'empereur ait fait connaître ses intentions sur moi et les trois cents personnes qui étaient à ma suite, nous fussions tous entretenus à ses frais, ce qui eut lieu pendant trente-sept jours que dura

notre séjour dans ce bourg, et il me permit d'envoyer deux personnes au Prince Royal et à l'Empereur son père, avec la relation de mon désastre, ce que je fis, en chargeant de cette mission le capitaine Sevicos et le lieutenant Anton Pequeno.

Le Prince Royal héréditaire résidait dans la cité de *Jeudo*, à quarante lieues de l'endroit où je me trouvais, et l'Empereur à *Zurunga* qui est à quarante lieues plus loin. Malgré cette distance, et quoiqu'un cas si imprévu eût pu faire naître des difficultés parmi les gouverneurs du Japon, les ordres furent si promptement expédiés, que mes envoyés revinrent au bout de vingt-quatre jours, avec un agent du prince, dans le gouvernement duquel était compris le territoire du village où j'étais, espace de temps d'autant plus court que le Prince n'avait pas osé prendre sur lui de rien déterminer sans en faire part à son père. Les dépêches qui me furent remises portaient que l'Empereur avait été informé. L'agent, qui se trouvait également autorisé par l'Empereur, m'apportait les complimens de condoléance du père et du fils, et un ordre pour me faire restituer tout ce qui avait pu être sauvé de mon vaisseau. Il me remit en même temps une permission pour me rendre à la cour du Prince et à celle de l'Empereur, avec une injonction aux autorités des lieux par où je passerais de m'héberger avec tout le soin possible. Il était dit, en outre, dans ces dépêches, que, d'après les lois du royaume, tout ce qui provenait des naufrages, soit des étrangers, soit des naturels, appartenant au souverain, le Prince me faisait pré-

sent de ce qui lui appartenait en propre, afin que j'en usasse comme bon me semblerait. Il s'éleva entre nous la question de savoir si l'Empereur avait qualité pour me faire ce présent, et moi pour le recevoir en conscience; et quoique ce fût l'époque de ma vie où je me sois vu dans le plus grand dénue-ment, et qu'en outre je fusse assez généralement regardé comme fondé à m'approprier ce capital, je pris la résolution de restituer tout ce qui restait des marchandises naufragées aux propriétaires primitifs de Manille, et je chargeai le capitaine et le maître d'équipage d'exécuter ma décision.

Après avoir terminé cette affaire, je partis pour *Jedo*. Je passai le premier jour dans un bourg de dix à douze mille ames nommé *Hondaque*. Dès que j'eus mis pied à terre dans une hôtellerie, le *tono* m'envoya demander obligeamment pourquoi je n'étais pas descendu chez lui, et me fit prévenir qu'il allait venir en personne pour me chercher, ce qui m'obligea à me rendre à la résidence qui était située sur une hauteur qui dominait le bourg. Cette maison, ou pour mieux dire cette forteresse, était entourée d'un fossé de cinquante pieds de profondeur; on y entrait par un pont levis qui, dès qu'il était levé, rendait impossible ou tout au moins très-difficile la prise de la porte principale. Mais je fus encore plus surpris de ce que je vis dès que j'eus passé la porte, qui, ainsi que toutes celles de ce château, était en fer. Je remarquai aussi avec étonnement la perfection et la solidité des murailles qui s'élevaient immédiatement après le fossé. Elles

avaient six *vares* de hauteur (18 pieds) et autant d'épaisseur. Auprès de la porte étaient rangés cent arquebusiers environ avec leurs armes à la main, et avec autant de soin que si l'ennemi eût été tout proche ; et à cent pas à peu près de ce premier poste, il y avait une autre porte et une autre muraille un peu plus basse, bâtie en pierre de taille. Entre la première et la seconde porte, il y avait des maisons, des vergers, des jardins et des champs semés de riz, de manière que les habitans de la forteresse pouvaient pourvoir à leur subsistance pendant plusieurs mois, quand bien même les communications avec le dehors auraient été interrompues. Il y avait à cette seconde porte trente hommes armés de lances : le commandant de ce poste me reçut avec beaucoup de civilité, et me conduisit jusqu'au palais situé à cinquante pas de là, où je trouvai le *tono* qui m'attendait à la première porte, accompagné de quinze ou vingt domestiques. Après m'avoir salué et complimenté sur mon arrivée chez lui, il prit le devant et traversa cinq ou six salons, en me laissant avec quelques-uns de ses gens pour me guider. Ces appartemens étaient entièrement construits en bois, d'après l'usage du pays, où la fréquence des tremblemens de terre rend dangereux, surtout pour les appartemens où couchent les grands seigneurs, l'usage de la pierre. Mais ces maisons sont travaillées avec tant d'art et tant de perfection, et sont enrichies avec tant de profusion et d'élégance d'ornemens d'or, d'argent et de vernis, dans toutes leurs parties, que la vue trouve toujours à se fixer agréa-

blément. Je parvins à la pièce où était le *tono*, avec lequel je m'entretins quelque temps assis; après quoi il me montra son arsenal, qui me parut plus digne d'un souverain que d'un simple particulier. L'heure de dîner étant arrivée, il se leva et m'apporta lui-même le premier plat suivant la coutume des seigneurs japonais, lorsqu'ils veulent honorer ceux qu'ils admettent à leur table. Ce repas très-abondant se composa de viande, de poisson et de toute espèce de fruits excellens. Je puis dire que, malgré la différence qu'il y a entre leur manière et la nôtre, d'apprêter et d'assaisonner les mets la chère fut exquise. Après m'être reposé quelques instans, je pris congé de ce seigneur pour aller coucher à deux lieues plus loin; il me fit donner un excellent cheval de ses écuries; et depuis ce jour jusqu'à ce qu'au bout de six mois je le rencontrai à la cour du Prince, ce digne *tono* m'écrivit fréquemment pour entretenir l'amitié qui s'était établie entre nous.

Dans les trente lieues que je parcourus ensuite pour arriver à *Jedo*, qui est, comme je l'ai déjà dit, la résidence du prince, je ne remarquai rien qui mérite d'être rapporté; car, quoique les villes par où je passai fussent bien plus considérables que les bourgs que j'avais vus jusque là, et bien que l'immensité de la population du pays nous tint dans une admiration perpétuelle, comme j'ai vu depuis autant et beaucoup plus dans ce même genre en voyageant dans cet empire, je crois devoir abrégier cette partie de ma relation. Partout je fus reçu et

hébergé avec un soin et des prévenances telles qu'on aurait pu employer à l'égard du plus considéré et du meilleur ami du souverain.

Le jour où l'on sut que je devais entrer dans la fameuse ville capitale de *Jedo*, plusieurs gentils-hommes vinrent à ma rencontre pour me prier d'accepter un logement dans leur maison. Je n'eus pas l'embarras de faire un choix, car je fus prévenu par ordre du Prince qu'une maison avait été préparée pour me recevoir. J'y arrivai vers cinq heures du soir, suivi des gentilshommes qui étaient venus à ma rencontre, et d'une foule innombrable attirée par la curiosité de voir des hommes si différens des Japonais par leurs traits et par leurs coutumes. Il fut nécessaire que des officiers de police nous ouvrissent un passage par les rues où nous passâmes, quoique ces rues me parussent d'une largeur démesurée en comparaison des nôtres. Le bruit de notre arrivée s'était répandu dans le pays, ce qui fit venir à *Jedo* une si grande quantité de curieux, que, pendant les huit jours que je passai cette première fois dans cette ville, je n'eus pas un moment de repos. Je ne crus pas pouvoir me dispenser de recevoir les visites des principaux habitans; mais j'eus recours au secrétaire du Prince pour me délivrer des importunités de la populace, et j'obtins qu'une garde fût placée dans ma maison, sur laquelle le magistrat fit afficher une ordonnance qui défendait à qui que ce fût d'y entrer sans ma permission.

Quoique la ville de *Jedo* ne soit pas une des plus



considérables du Japon, elle est digne sous plusieurs rapports de sa grande réputation. Je vais entrer, au sujet de cette capitale, dans les détails que ma mémoire me rapellera.

Jedo contient sept cent mille habitans, et, quoique cette ville ne soit pas située sur le bord de la mer, elle jouit des mêmes avantages que celles qui y sont placées, à cause d'un grand fleuve qui la traverse et qui permet à des bâtimens de moyenne grandeur de remonter jusqu'à la ville. C'est par ce fleuve, qui se divise, dans l'intérieur, en plusieurs branches, qu'arrivent toutes les provisions nécessaires à la subsistance et à l'entretien des habitans. Les denrées de toute espèce y sont en telle abondance, qu'un homme peut y vivre commodément pour un *réal* par jour (27 centimes). Les Japonais font peu de pain de froment, quoique celui qu'ils fabriquent soit le plus excellent du monde et se vende à très-bon marché. Les rues et les places de *Jedo* sont fort belles, parfaitement entretenues, et si propres qu'on dirait que personne n'y passe. Les maisons sont en bois et ont presque toutes deux étages. Elles ont au-dehors moins d'apparence que les nôtres; mais elles sont infiniment plus commodes et plus belles à l'intérieur. Toutes les rues ont des galeries couvertes et sont habitées chacune par des personnes d'une même profession, de sorte que les charpentiers de *Jedo* occupent exclusivement toutes les maisons d'une rue. Il en est de même des tailleurs, des forgerons, des orfèvres, etc., et de beaucoup d'autres dont les arts et les manufactures

sont inconnus en Europe. Les marchands et négocians sont classés de la même manière, de façon que les acheteurs ont sous la main tout ce dont ils ont besoin, et peuvent fixer leur choix sans parcourir de grandes distances. Un grand nombre de places et de marchés publics sont abondamment pourvus de denrées également séparées, chacune en son lieu particulier. Je remarquai celui où se vend le gibier; j'y trouvai une quantité innombrable de lapins, lièvres, sangliers, daims, chevreuils, et d'autres animaux que je n'avais jamais vus. Le marché au poisson est très-vaste et d'une propreté extrême. J'y ai vu plus de mille espèces de poissons de mer et de rivière, frais et salés. Des cuves immenses contenaient en outre, une grande quantité de poisson vivant. Enfin le marché aux fruits et aux légumes ne les cédait pas en propreté et en abondance à ceux des viandes et du poisson, et dans tous, je pus me convaincre que la quantité, la qualité et le bon marché des denrées rendaient l'existence des habitans de Jedo extrêmement commode. Les hôtelleries sont toutes dans les mêmes rues, voisines de celles qu'habitent exclusivement les vendeurs et les loueurs de chevaux, qui sont en si grand nombre que le voyageur qui arrive, pour changer de chevaux suivant l'usage du pays, de deux en deux lieues, n'a que l'embarras du choix.

Les femmes de mauvaise vie occupent un quartier séparé, dans les environs de celui des marchands, des hôtelleries et des marchés publics.

Les seigneurs et les nobles habitent seuls une partie distincte de la ville. On reconnaît ce quartier aux *armoiries* sculptées, peintes et dorées qu'on voit sur le haut des portes de leurs maisons. Les nobles japonais mettent beaucoup de prix à cette prérogative de leur rang. Il y a telle porte qui coûte vingt mille ducats (1).

L'autorité politique est exercée par un gouverneur qui est le chef de tous les magistrats civils et de tous les officiers militaires. Il y a dans chaque rue un magistrat ou alcade qui est ordinairement le plus qualifié des habitants. Il est juge en première instance de toutes les causes civiles et criminelles, et soumet au gouverneur les cas difficiles. Il est sévèrement défendu aux juges d'écouter aucune sollicitation des parties.

Les rues sont closes à l'entrée et à la sortie par une porte qui se ferme au commencement de la nuit. A chacune d'elles il y a un poste de soldats et des sentinelles d'espace en espace, de sorte que dès qu'il se commet un délit, l'avis en parvient à l'instant aux deux portes qui sont fermées sur le champ; il est rare que le coupable puisse se soustraire au châtiment.

On peut appliquer à toutes les villes du royaume ce que je raconte de *Jedo*, tant pour le régime municipal que pour toutes les autres choses. J'ajouterai que, rarement, les Japonais mangent d'au-

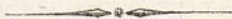
(1) Le ducat espagnol vaut onze réaux de vellon (2 fr. 65 cent. environ).

tre viande que le gibier qu'ils prennent à la chasse, la loi civile et religieuse prohibant presque entièrement l'usage de la viande de boucherie.

Le Prince a permis, à Jedo l'établissement *public* des *religieux franciscains* déchaussés. Cette permission est unique dans tout l'empire, où il n'y a pas d'autre église publique. Les édifices consacrés au culte de notre sainte religion sont tolérés seulement, et ont l'apparence de maisons particulières.

(*La suite à un prochain cahier.*)

ARCHIVES HISTORIQUES.



ARCHIVES HISTORIQUES.

PARALLÈLE STATISTIQUE

LA RICHESSE DE LA FRANCE

DE LA GRANDE-BRETAGNE,

ARCHIVES HISTORIQUES.

Les Roannais suivans doivent faire partie du *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*, qui terminera le complément de l'*Atlas ethnographique du globe*, publié par M. Babt.

L'auteur nous fait observer que le tableau relatif à la Grande-Bretagne est tiré des *Statistical Illustrations*, et se rapporte au commencement de l'année 1821. Pour avoir des élémens comparables, M. Babt y multiplie par 5 les deux millions, neuf cent quarante et une, trois cent quatre-vingt-trois familles données par cet ouvrage, afin d'obtenir le nombre des habitans appartenans à chacune des vingt-huit classes dans lesquelles les statisticiens anglais ont partagé la population de la Grande-

ARCHIVES HISTORIQUES.

ARCHIVES HISTORIQUES.

PARALLÈLE STATISTIQUE

ENTRE

LA RICHESSE DE LA FRANCE

ET CELLE

DE LA GRANDE-BRETAGNE;

PAR M. ADRIEN BALBI.

Les documens suivans doivent faire partie du *Tableau physique, moral et politique des cinq parties du monde*, qui formera le complément de l'*Atlas ethnographique du globe*, publié par M. Balbi.

L'auteur nous fait observer que le tableau relatif à la Grande-Bretagne est tiré des *Statistical illustrations*, et se rapporte au commencement de l'année 1821. Pour avoir des élémens comparables, M. Balby a multiplié par 5 les deux millions, neuf cent quarante et une, trois cent quatre-vingt-trois familles données par cet ouvrage, afin d'obtenir le nombre des habitans appartenans à chacune des *vingt-huit* classes dans lesquelles les statisticiens anglais ont partagé la population de la Grande-

Bretagne. Pour éviter les fractions, il a adopté ce coefficient, quoi qu'il soit un peu trop fort; mais il a cru pouvoir négliger sans inconvénient les différences qui en résultent. En effet, la population réelle de la Grande-Bretagne étant en 1821 de 14,391,631 ames, y compris l'armée et la flotte, la population résultant de la multiplication du nombre des familles par *cinq*, ne donne que 14 millions, 206 mille, 915, différence qui, répartie dans les vingt-huit classes de la population, devient, pour chacune, assez petite pour pouvoir être négligée.

Le revenu moyen de chaque habitant de la Grande-Bretagne a été calculé sur la population réelle existant en 1821; c'est aussi celle qu'on a mise dans le total à la dernière colonne. Les observations précédentes expliquent le motif de ce procédé, et la différence qu'on trouverait entre la somme des habitans de toutes les vingt-huit classes et celle offertes dans le total. M. Balbi remarque aussi que, en admettant l'exactitude des estimations des statisticiens anglais, l'état actuel de la richesse de la Grande-Bretagne ne saurait offrir des résultats bien différens de ceux de l'année 1821, parce que, si d'un côté l'agriculture, le commerce et l'industrie ont fait des progrès depuis cette époque, de l'autre la population en a fait aussi de très-grands, et ces deux effets doivent se compenser réciproquement. Il croit même que, vu la crise commerciale que l'Angleterre a éprouvée dans ces dernières années, et la rapidité avec la-

quelle augmente la population, sa quote-part du revenu de chaque classe pourrait offrir une *diminution* plutôt qu'une augmentation.

Quant à la France, M. Balbi ne fait que reproduire les calculs publiés dans le *Courrier des Electeurs*, en ajoutant : 1^o que l'estimation des revenus se rapporte incontestablement à quelques années antérieures à celle à laquelle se réfère la population sur laquelle on a réparti les revenus ; 2^o que cette dernière est calculée pour la fin de l'année 1829. Eu égard à cette circonstance, M. Balbi penche à croire que la quote part du revenu appartenant à chaque classe de la nation française pourrait être *augmentée* d'une quantité qu'il ne saurait déterminer pour le moment, mais qui lui paraît trop importante pour être entièrement négligée. Il fonde ses conjectures sur les progrès incontestables de l'agriculture, du commerce et de l'industrie; progrès dont il faudrait tenir compte pour avoir des faits contemporains et par conséquent des élémens comparables, surtout lorsqu'on pense que la marche de la population en France est beaucoup plus *lente* que la marche correspondante de la population dans la Grande-Bretagne.

(M.....)

I^{er} TABLEAU.

RÉPARTITION DE LA RICHESSE EN FRANCE.

CLASSES.	NOMBRE d'individus.	REVENU TOTAL.	PAR TÊTE et par an.
			f. c.
1	152,000	608,000,000	4,000
2	150,000	375,000,000	2,500
3	150,000	150,000,000	1,000
4	400,000	240,000,000	600
5	400,000	160,000,000	400
6	1,000,000	350,000,000	350
7	2,000,000	600,000,000	300
8	2,000,000	500,000,000	250
9	3,500,000	700,000,000	200
10	7,500,000	1,125,000,000	150
11	7,500,000	900,000,000	120
12	7,500,000	688,789,000	91 84
TOTAL.	32,252,000	6,396,789,000	198 60 revenu moyen.

II^e TABLEAU.

RÉPARTITION DE LA RICHESSE DANS LA GRANDE-BRETAGNE (1).

CLASSES.	NOMBRE d'individus.	REVENU TOTAL.	PAR TÊTE et par an.
			f. c.
1	165	82,500,000	500,000
2	250	93,750,000	375,000
3	500	125,000,000	250,000
4	1,000	150,000,000	150,000
5	2,500	300,000,000	120,000
6	5,000	375,000,000	75,000
7	10,000	375,000,000	37,500
8	15,000	375,000,000	25,000
9	25,000	500,000,000	20,000
10	28,550	500,000,000	17,500
11	33,330	500,000,000	15,000
12	40,000	500,000,000	12,500
13	50,000	500,000,000	10,000
14	66,665	500,000,000	7,500
15	100,000	500,000,000	5,000
16	111,110	500,000,000	4,500
17	125,000	500,000,000	4,000
18	142,850	500,000,000	3,500
19	166,665	500,000,000	3,000
20	200,000	500,000,000	2,500
21	250,000	500,000,000	2,000
22	333,330	500,000,000	1,500
23	500,000	500,000,000	1,000
24	1,000,000	500,000,000	500
25	1,500,000	500,000,000	330
26	2,000,000	500,000,000	250
27	3,000,000	500,000,000	165
28	5,000,000	625,000,000	125
TOTAL.	14,391,631	12,000,000,000	833, 30
			revenu moyen.

(1) Sous ce nom, les Anglais, et d'après eux, tous les géographes, comprennent l'Angleterre, la principauté de Galles et l'Écosse, avec leurs dépendances immédiates.

BALBI.

AFRIQUE.

RELATION INÉDITE

SUR

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTÉ ;

PAR ABDURRAHMAN-EFFENDI.

L'expédition de Bonaparte en Orient a fait éclore en France une foule d'ouvrages qui ont tous été lus avec avidité ; l'Égypte a aussi fourni son historien à cette guerre toute poétique. C'est Abdurrahman, fils du cheïkh Hussein-Djérébêti, sur lequel nous regrettons de ne pouvoir donner aucun détail biographique. Mais l'éditeur de l'écrit d'Abdurrahman, qui ne tardera pas à paraître, suppléera sans doute à notre ignorance à cet égard. Quoi qu'il en soit, cette relation égyptienne d'une des campagnes les plus surprenantes de Bonaparte, n'est pas moins précieuse comme échantillon de la

littérature et des progrès intellectuels d'un peuple qui avance rapidement dans la civilisation. Abdurrahman s'inquiète peu des formes solennelles de l'histoire ; il raconte avec naïveté , simplicité ; c'est quelque chose du ton de nos anciennes chroniques , et on lui pardonnera , sans doute , un style incorrect et quelques faits erronnés. Du reste , sa *délivrance de l'Égypte* , comme il l'appelle assez peu courtoisement pour nous autres Français , donne une idée assez nette de la société égyptienne ; il est curieux d'y voir l'impression que nos succès , nos mœurs et notre tactique avaient faite sur les indigènes. Elle dessine assez bien aussi le caractère du principal chef de l'expédition.

DE LA DÉLIVRANCE DE L'ÉGYPTÉ ;

PAR ABDURRAHMAN-EFFENDI,

FILS DU DÉFUNT CHEIKH HUSSEIN-DJÉRÉBETI, ULÉMA DU CAIRE.

Le début est dans le style des livres orientaux. « L'an 1213 (1798) vit commencer les » grandes guerres , les grandes calamités , le » bouleversement des affaires , les grandes révolutions , enfin la ruine générale. » Le cheikh égyptien décrit ensuite la terreur qui s'empara des habitants du Caire à l'approche de l'armée française , et l'expédient qu'imaginèrent les pachas pour lui barrer le Nil. « Ibrahim-bey monte à cheval et se rend au kiosk , dit Aïni. Il envoie à Djizé chercher Murad-bey , convoque le reste des princes , des savans et

TOME 1^{er}.

9

des juges. On délibère, on s'accorde à écrire à Constantinople pour donner la nouvelle de l'arrivée des Français, et annoncer que Murad-Bey rassemble l'armée pour les combattre.

» Bekir-pacha (1) envoie donc des lettres par terre à Constantinople, pour apporter de la thériaque du pays de l'Irak, ce qui signifie que le remède arrivera après la mort du malade.

» Pendant cinq jours on s'occupe des préparatifs de guerre, et les soldats dépouillent le peuple. Murad-bey, après la prière du vendredi, se met en marche et va camper à Djidiz-Assouad (Pont-Noir). Il y attend deux jours que ses troupes soient au complet. Ali, pacha de Tripoli, et Youssouf-Pacha, étaient amis intimes de ce bey, et se trouvaient avec lui dans le Djizé; ils l'accompagnèrent avec de l'artillerie et de la cavalerie.

» L'infanterie, les soldats de marine, les piétons grecs et les barbaresques descendent le Nil sur de petits bateaux préparés par Murad-Bey. Après leur départ de Djisrul-Assouad, on envoie demander au Caire une chaîne de fer, forte et pesante, longue de soixante-cinq toises, pour la placer d'un rivage à l'autre, au détroit de la tour de Mugaïzel. C'était pour empêcher les vaisseaux ennemis d'entrer dans le Nil. Ali-Pacha, qui avait trouvé ce moyen de défense, voulait établir devant cette chaîne une

(1) Bekir-pacha, alors wali d'Égypte, fait ici le rôle de généralissime; Murad et Ibrahim, beys des mamlouks, sont représentés comme ses lieutenans.

batterie sur des bateaux et des retranchemens sur le rivage, garnis de grosse artillerie. Ils croyaient que les Français, ne pouvant les vaincre par terre, viendraient les attaquer par mer, et cette chaîne devait les arrêter jusqu'à l'arrivée du secours; mais les choses tournèrent d'une manière tout-à-fait différente. Les Français, après la prise d'Alexandrie, s'avancent directement par terre sur la rive occidentale. Murad-bey, à sa sortie du Caire, laisse la ville dans le plus grand désordre. L'épouvante est à son comble, les boutiques sont fermées, les voleurs infestent la ville, et, le soleil couché, personne n'ose sortir de sa maison. Le gouverneur et l'aga ordonnent d'ouvrir les cafés et les boutiques pendant la nuit, et de mettre à la porte de chaque maison une grande lanterne pour deux motifs : 1^o pour dissiper la terreur et faire reprendre le commerce; 2^o pour arrêter les voleurs.

« Le lundi, trois jours après le départ de Murad-bey, on apprit que les Français étaient à Démenhous et à Réchid (Rosette). Le chef de ces villes sortit au devant d'eux avec quelques troupes et ne put résister à l'ennemi. Ceux qui demandèrent quartier furent sauvés et restèrent tranquilles dans le pays; le reste des habitans s'enfuit à Fouat et dans les environs.

« Les Français à leur arrivée à Alexandrie avaient fait imprimer une proclamation et l'avaient fait répandre dans le pays qui était devant eux, pour rassurer le peuple. Des musulmans qui avaient été prisonniers des Maltais et délivrés par les Français, en apportèrent une copie à Boulaq. Il y avait aussi

parmi eux des Barbaresques et des espions, ayant tous le même costume et connaissant la langue arabe.

« Le vendredi 29 de muharrem, on apprend que la veille, jeudi 28, l'armée égyptienne s'est rencontrée avec l'armée française, et il n'y a pas une heure que Murad-bey a pris la fuite avec tous ceux qu'il commandait. Il n'y eut pas de bataille en règle; seulement les deux avant-gardes se sont rencontrées pendant peu de temps. Par la volonté de Dieu, le feu prit à une voile du bâtiment de Murad-bey, gagna la poudrière, incendia le vaisseau ainsi que tout l'attirail de guerre. Les personnes qui se trouvaient là périrent, et jusqu'au capitaine Kalil-el-Cardelli qui dans l'action s'était battu courageusement, tout le monde sauta en l'air. Murad-bey, à cet aspect, fut effrayé et s'enfuit, abandonnant son camp et son artillerie; son armée le suivit. L'infanterie remonta sur les bâtimens et revint au Caire. Cette nouvelle redoubla la terreur du peuple. Ibrahim-bey monta à cheval, se rendit à Boulaq, fit demander le pacha, les ulémas et les grands. On tint conseil, et on résolut d'élever des batteries depuis Boulaq jusqu'à Chapra. Ibrahim-bey et le pacha devaient avoir le commandement des troupes. Les ulémas qui étaient restés dans cet endroit, après s'être séparés de Murad-bey, lorsqu'il marcha au devant des Français, se réunissaient tous les jours dans la mosquée d'Asary pour lire la prière et invoquer le nom du Prophète.

« Le lundi parut Murad-bey à Embabè; il commença à y élever des retranchemens jusqu'à Bichtil: il y resta, ainsi que tout son monde; Ali, pa-

cha de Tripoli et Youssouf-Pacha s'y trouvaient aussi. Murad-bey fit venir de grands bâtimens ainsi que les petits qu'il avait fait construire à Djizé, et les fit placer sur le rivage d'Embabè.

« Les rives orientale et occidentale étaient pleines d'artillerie et de troupes. Malgré tous ces préparatifs, la peur était dans le cœur des princes; ils envoyèrent une partie de leurs gens au pays de Riâf; ils eurent soin de se faire préparer des montures pour assurer leur fuite en cas de revers. Toutes ces précautions augmentèrent la terreur des habitans: on arrêta ceux qui voulaient s'enfuir. Si l'on eût pu agir ainsi, personne ne serait resté au Caire.

« Le mardi, on invita au son de trompe tout le peuple à se rendre aux retranchemens. A chaque instant, on renouvelait cette invitation. Les boutiques furent fermées et on se rendit à Boulaq. Les artisans se réunirent et dressèrent des tentes; on leur distribua des vivres. Tous les habitans firent des sacrifices en argent et en effets pour la défense de la ville; mais les circonstances ne les favorisèrent pas.

« Seïd-Camer-effendi, chef des chérifs, monta au château, fit descendre le grand pavillon que l'on appelle le drapeau du Prophète; il le fit déployer et se rendit à Boulaq. Il était escorté de plusieurs milliers d'hommes armés de bâtons et de massues; ils marchèrent en récitant des prières. Les cheïkhs et les pauvres frappaient sur leurs tambours et jouaient d'une espèce de clarinette, tout le monde priant Dieu de donner la victoire sur les Français.

Il ne resta au Caire que les femmes, les enfans, et les vieillards qui ne pouvaient marcher ; tous se cachaient dans les maisons ; on ne voyait personne dans les rues. Le prix de la poudre, du plomb et des armes augmenta tellement, qu'un rotle (1) de poudre se vendait 70 grouchs (2) et le plomb 60. On ne trouvait plus d'armes à acheter. Quelques rayas se rendirent sous les tentes, les autres restèrent cachés dans les maisons : enfin tous les hommes qui étaient au Caire se rendirent à Boulaq, et y restèrent depuis le moment où Ibrahim-bey vint y établir son camp, jusqu'à la déroute.

« Ibrahim-bey envoya chez les Arabes voisins du Caire, et leur ordonna de se mettre en avant-garde. Murad-bey rassembla aussi un grand nombre d'Arabes de Bahira, de Djizé, de Saïd, de Habraïat, de Néfia, et les enfans d'Ali, d'Inadi, etc. Chaque jour leur troupe augmentait ; le pauvre souffrait beaucoup et priait les grands de lui donner des vivres.

« Le pays de Riâf était en proie à la guerre civile ; ils se battaient entre eux, pillaient les Arabes des environs et attaquaient les villages ; enfin l'Égypte, depuis un bout jusqu'à l'autre, était dans la terreur ; il n'y avait que meurtres et brigandages. Les princes firent saisir les négocians européens ; on en emprisonna quelques-uns au château, et d'autres,

(1) Rotle (livre de 180 drachmes ; centième partie du k'anthar, quintal Turc) équivalant à 57 kil. 600.

(2) Grouch, piastre turque de 48 paras, moins forte en Égypte où elle était frappée que celle de Constantinople, où elle valait de 35 à 40 sous de France, lors de l'expédition d'Égypte.

dans les maisons des Grands. On fit des visites dans les maisons européennes; on s'empara des armes qui s'y trouvaient. On en agit de même avec les chrétiens de Damas, les Cophtes et les Grecs; on assaillit les églises et les monastères pour y chercher des armes; on voulait tuer tous les chrétiens et les Juifs. Si les Grands n'avaient interposé leur autorité, aucun n'aurait échappé.

« Chaque jour on apprenait que les Français approchaient du Caire, et personne n'était d'accord sur les dispositions qu'on devait prendre; on ne savait de quel côté l'ennemi arrivait. Les uns disaient: il viendra par la rive occidentale; d'autres par la rive orientale; d'autres enfin pensaient qu'il pourrait venir des deux côtés. Cependant aucun des chefs de l'armée n'avait assez de présence d'esprit pour envoyer des espions, ou un corps avancé pour connaître la marche des Français. Ibrahim-bey et Murad-bey se contentèrent de rassembler leur armée et d'attendre l'ennemi, n'ayant nulle part de forteresse ni de retranchement; ainsi, par cette mauvaise disposition, ils négligèrent de faire observer l'ennemi.

« Le vendredi 6 de sefer, les Français arrivèrent à Djisrul-Assouad. Le samedi matin, l'armée s'étendit à Emdinar. Alors on donna l'alarme partout: les habitants des villages voisins accoururent au camp. Mais les troupes n'avaient point de confiance en leurs forces; aucune disposition n'avait été faite. Tout cela provenait de la hauteur, de l'orgueil et de l'égoïsme des chefs; ils avaient du mépris pour



tout ce qui était plus petit qu'eux ; aussi méprisaient-ils les Français. Leur ignorance les endormit, ils ne se réveillèrent que pour fuir.

« Cependant les Français arrivèrent par la rive occidentale. Lorsqu'ils parurent, un corps de l'armée de la rive occidentale monta à cheval et s'avança du côté d'Embabè. Ils rencontrèrent l'avant-garde française et la chargèrent. Les Français leur ripostèrent par un feu de file. Cette cavalerie se replia du côté des retranchemens en laissant morts sur la place, Aïoub-bey, Abdalla, Kiachef-Djourf, et un assez grand nombre de kiachefs de Mohammed-bey-el-Elfi, et de ses mamlouks.

« Une colonne française, composée d'environ 6,000 hommes, les suivit; elle était commandée par Desaix, qui fut gouverneur du Saïd quand ils se furent emparés de l'Égypte. Bonaparte ne vit pas ce combat, parce qu'il était loin de la colonne; il n'arriva que lorsque la déroute était complète.

« La colonne approcha des retranchemens de Murad-bey; on tira des coups de canon des deux côtés, on en tira aussi de dessus l'eau. L'armée occidentale, qui était derrière les retranchemens, reçut un renfort d'Arnauts venant de Damiette par Embabè, et le combat commença à coups de fusil et de canon.

» L'armée orientale, entendant et voyant le combat engagé, commença à pousser des cris; on s'écriait : *O Dieu tout-puissant, accorde-nous la victoire sur les Français.* Ils croyaient que, pour vaincre, il ne s'agissait que de crier. Les gens d'esprit or-

donnaient de se taire, et disaient que le Prophète et ses disciples se battaient avec le sabre et l'épée, et non avec des cris et des aboiemens comme des chiens; mais on ne les écoutait pas.

« Il se passa alors une heure de grands malheurs (qui pourra le lire ou l'entendre!): un grand nombre de princes et de soldats de l'armée orientale montèrent sur des bateaux pour passer de l'autre côté; parmi eux était Ibrahim-bey. Il y eut une foule extrême au lieu de l'embarquement; à leur arrivée à l'autre bord, la déroute était complète dans l'armée occidentale, le vent très-fort et le fleuve très-agité. Le sable élevé par le vent frappait au visage des Égyptiens; personne ne pouvait ouvrir les yeux; le vent venait du côté de l'ennemi; c'est ce qui causa en grande partie la déroute.

« La colonne s'avança sur les retranchemens de Murad-bey, et se divisa en deux corps selon leur manière de combattre; alors les tambours battirent la charge, il y eut un feu de file, de canon et de fusil. Le vent s'accrut, la poussière s'éleva, la fumée de la poudre apporta la nuit au monde, les oreilles étaient assourdies par le bruit; on crut que la terre tremblait et que les cieux s'écroulaient. Le combat dura ainsi environ trois quarts d'heure. La déroute se mit dans l'armée occidentale. Elle était cernée par l'ennemi, la plupart des cavaliers se noyèrent, et quelques-uns furent pris par les Français qui s'emparèrent des retranchemens. »

Murad-bey s'enfuit à Djizé, et Ibrahim-bey à

Adlié, d'où ils suivirent immédiatement, avec leurs femmes et leurs bagages, la route du désert ; la plupart des habitans du Caire prirent aussi la fuite. « Les Grands, les officiers des janissaires, les chefs des Chérifs et les Cheïkhs, ajoute Abdurrahman, sortirent de la ville pendant la nuit. Le peuple, à cette vue, ne savait à quoi se résoudre ; on manquait à tel point de nourriture, qu'un âne boiteux et un cheval maigre se vendaient le triple de leur valeur. Le plus grand nombre sortait à pied ; on en voyait portant leurs effets sur la tête, suivis de leurs femmes, qui portaient elles-mêmes leurs enfans. Ceux qui avaient le moyen de se procurer des montures faisaient monter leurs femmes et leurs filles, et marchaient devant elles. La plupart des femmes, à pied, portant leurs enfans sur leurs épaules, pleuraient dans l'obscurité, et passèrent ainsi toute la nuit du samedi au dimanche. Chacun avait pris de ses richesses ce qu'il avait pu emporter. Passés les portes de la ville et une fois parvenus dans la campagne, ces malheureux fugitifs furent attaqués et dépouillés entièrement par les Arabes et les habitans des villages. On ne leur laissait pas même de quoi cacher leur nudité ; les Arabes dépouillaient et déshonoraient les femmes. Il y en eut de tuées ; il y en eut qui revinrent sur leurs pas. Ceux qui avaient tardé à sortir rentrèrent dans la ville. Personne n'avait été témoin d'une nuit semblable, depuis que le Caire existait. L'oreille entend raconter des choses que l'œil n'a jamais vues !!...

« Le dimanche matin, les habitans, ne sachant que devenir, attendaient l'arrivée des Français. On apprit qu'ils étaient restés sur la rive occidentale. Les ulémas et les cheikhs s'assemblèrent dans la mosquée d'Asary, et tinrent conseil. Ils résolurent d'envoyer une lettre aux Français pour connaître leurs intentions. Ils remirent leur lettre à un Barbaresque qui savait leur langue, et lui adjointèrent un second député. Tous deux arrivèrent peu de temps après et annoncèrent qu'ils avaient vu le général en chef des Français, et lui avaient remis la lettre qui avait été interprétée par le drogman, et dont le sens était : « Que voulez-vous ? » Lorsque le général en chef l'eut comprise, il répondit par le moyen du drogman : « Où sont vos Grands et vos cheikhs ? pourquoi n'ont-ils pas paru, afin de prendre des dispositions pour assurer le repos ? » Ensuite il sourit aux députés, qui lui dirent : « Les chefs nous ont envoyés pour vous demander quartier. » Il répondit : « Dès le commencement nous leur avons envoyé le pardon. » (Il voulait parler de l'adresse citée plus haut.) Les envoyés reprirent : « Nous vous prions de nous la donner une seconde fois pour la tranquillité du peuple. » Il ordonna qu'on la leur donnât, et fit écrire une seconde lettre. Il dit ensuite : « Il faut que les cheikhs et les officiers des janissaires viennent ici, afin que nous choissions sept personnes pour former un conseil, et prendre des dispositions pour la sûreté générale. »

« Cette réponse rassura le peuple. Alors le cheikh Moustapha-Savi, le cheikh Suleiman-el-Gayouni et

d'autres cheikhs et Grands se rendirent à Djizé. Le chef de l'armée française les reçut, leur sourit et leur demanda : « Êtes-vous les grands cheikhs ? » Ils répondirent : « Les grands cheikhs ont eu peur et se sont sauvés. » Il demanda : « Et que craignaient-ils ? Ecrivez-leur de paraître. Nous composerons un conseil pour assurer la tranquillité de la ville et le cours de la justice. »

Ces assurances calmèrent les inquiétudes des cheikhs qui revinrent presque tous dans la ville. Bonaparte y fit son entrée deux jours après. « Lorsque le Grand des Français, dit notre auteur, entra et s'établit dans le quartier d'Esbèkié, la majeure partie de son armée resta sur l'autre rive. Il n'entra avec lui au Caire que peu de soldats. Ils marchaient dans les rues sans armes et n'inquiétaient personne ; ils riaient avec le peuple et achetaient ce dont ils avaient besoin, à un très-haut prix, tellement qu'ils donnaient six francs pour une poule, et pour un œuf dix sous, payant d'après le prix que ces choses coûtent dans leur pays. Le peuple eut de la confiance en eux, leur vendit de petits pains et toute sorte de vivres. » On ouvrit les boutiques ; mais selon Abdurrahman lui-même, les soldats français n'eurent pas toujours à se louer de la probité de ces marchands égyptiens. » Non contents de faire des pains plus petits, les boulangers, dit-il, mêlèrent la farine avec de la terre. » Quelquefois l'écrivain s'amuse à décocher quelque trait sur nos troupes, auxquelles il reproche un penchant trop vif pour les plaisirs. « Les gens sensés des arts

et métiers voyant que personne n'achetait, faisaient un commerce plus bas : ils vendaient des poissons ou des viandes cuites; quelques-uns se firent cafetiers; les autres, d'un rang inférieur, se firent âniers. Les rues étaient encombrées par eux, surtout dans les endroits voisins de l'armée française. Les Français avaient beaucoup de plaisir à se faire promener ainsi; la plupart restaient du matin au soir sur l'âne, et payaient généreusement. Ils se réunissaient et faisaient des courses en chantant et riant; les âniers s'unissaient à eux. Ils dépensaient beaucoup pour le louage de ces ânes, pour les fruits et le vin, comme a dit à ce sujet le cheïkh Hossat, le vendeur d'épices : *Le Français perd son argent dans notre Égypte, entre les ânes et les taverniers. Bientôt ils trouveront la misère en Syrie, et ils perdront la vie.* » Triste prédiction qui ne s'est que trop vérifiée !

Plus loin, c'est le général Cafarelli qu'il appelle ABOU-CACHEBÉ, parce qu'il avait une jambe coupée jusqu'au genou, et qu'il l'avait remplacée par un morceau de bois. « Le 7 de zilhidjé, ajoute-t-il, il vint des Français de Syrie; ils s'arrêtèrent à la quarantaine d'Adlié; il y en avait de blessés. Ils annoncèrent qu'on ne cessait de combattre Ahmed-Pacha, Djezzar; que l'ingénieur militaire, le père la Béquille, nommé Cafarelli, était mort; qu'on le regrettait beaucoup, parce qu'il était un des plus diables de tous les diables. Il savait très-bien les dispositions et les ruses de guerre; il était toujours en avant dans les attaques et connaissait la

construction des batteries et les moyens de prendre facilement les forteresses.

«....Le 20 du mois djemasi-ultani, on annonça que, le vendredi 22, on devait lancer un *ballon* à Esbèkié, produit de l'industrie française; on parla beaucoup de cette merveille.

« Le 20, à deux heures après midi, le peuple et beaucoup de Français s'assemblèrent à Esbèkié. Je me trouvai de ce nombre; je vis une toile comme une coupole, suspendue à un mât. Cette toile était de trois couleurs; il y avait une grande tasse dans laquelle il y avait une mèche. Cette tasse était suspendue au mât par une chaîne; en haut était un anneau attaché avec des cordes dont on tenait les bouts dans les diverses maisons. A quatre heures on alluma la mèche: la fumée entra dans la toile et la gonfla; elle devint une grande coupole. La fumée voulait s'élever plus haut; mais elle n'avait pas d'issue; elle gonfla la toile qui s'arrondit comme une balle. On coupa les cordes, et le ballon monta aux cieux, en suivant tout doucement la direction du vent. Quelque temps après, la tasse tomba à terre avec une grande quantité de copies de la proclamation des cheikhs aux habitants de l'Égypte (1).

(1) Voici cette proclamation qui fut publiée quelque temps après la révolte du Caire. Abdurrahman n'approuve pas le contenu, et semble blâmer l'esprit qui l'a dictée.

Les Ulémas de la vraie foi aux habitants de l'Égypte.

« Nous vous faisons savoir, habitants des villes qui professez la vraie foi, et vous, habitants de Priaf, Arabes et paysans, qu'il-

On comprit l'intention des Français. Ce n'est pas un bâtiment pour voyager d'un pays à l'autre, mais une espèce de cerf-volant.

» La nuit, vers les sept heures, il y eut un feu d'artifice à Esbèkié, pour le commencement d'un de leurs mois. Le général rassembla les Grands, les premiers négocians, et leur distribua des habits d'honneur. Cette nuit, beaucoup de Français se

brahim-bey et Murad - bey ont envoyé des lettres dans l'Egypte pour semer la discorde. Ils ont dit qu'elles étaient de Sa Hautesse le sultan et des visirs; ce sont des mensonges. Ils sont fâchés contre les ulémas et le peuple du Caire, qui n'ont pas voulu les suivre et quitter pour eux leurs familles et leurs maisons. Ils veulent mettre la discorde entre le peuple et l'armée française pour ruiner le pays, et tout cela parce que leur règne est fini. Si ces lettres étaient du sultan des sultans, il les aurait envoyées par un personnage marquant. Nous vous faisons savoir que les Français, plus que tous les musulmans, haïssent les chrétiens, et sont les amis du sultan notre maître. Ils l'aident toujours contre ses ennemis : aussi il y a une guerre entre eux et les Russes. Les Français aideront Sa Hautesse à reprendre ses pays, et s'il plaît à Dieu, il ne leur en restera aucun. Nous vous conseillons de ne pas éveiller la discorde; n'inquiétez aucun soldat de l'armée française, il pourrait vous en arriver mal; n'écoutez pas les discours des mal intentionnés qui détruisent le pays par leurs mauvaises pensées. Si vous vous unissez à eux, vous vous en repentirez. Il faut payer l'impôt qu'on vous demande, et rester en sûreté chez vous; ne craignez rien pour vos biens ni pour vos enfans. Le général en chef, le grand Bonaparte, d'accord avec nous pour n'inquiéter aucun musulman, ne se mêlera pas de ce que Dieu nous a ordonné; il empêchera que le peuple ne soit tyrannisé; il suffit que l'impôt soit payé; il faut disparaître tout ce qui a l'air de la tyrannie. Ne mettez plus vos espérances en Ibrahim ni en Murad, et revenez à celui qui dispose des trônes. Son prophète a dit : *La discorde dort, maudit soit celui qui l'éveille !* Salut sur lui et sur vous. »

promenèrent dans les rues avec des assiettes remplies de viandes empoisonnées qu'ils donnèrent aux chiens. Au jour, la plupart des chiens étaient morts dans les rues; on les fit jeter hors de la ville. Lorsque les Français marchaient la nuit en silence, les chiens ne cessaient d'aboyer après eux; ils s'en débarrassèrent ainsi. »

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre sur quelques autres passages curieux, mais cela nous menerait trop loin. Nous finirons par le récit du départ de Bonaparte pour la France, et par l'avènement de Kléber au commandement en chef.

« Le 13 de Rebi'ul-Evvel, on dit que le général en chef s'était dirigé vers la mer; personne ne savait de quel côté il était allé. On le demanda à quelques Français qui répondirent qu'il avait été invité à une fête, dans le moment où il se rendait à Aboukir; le peuple fut trompé par ces paroles et les crut certaines.

» Le dimanche 16, le général en chef sortit avant le jour, sans qu'on sut ce qu'il était devenu. Quelques jours après, il arriva d'Alexandrie des lettres de Bonaparte, adressées à tous les habitants du Caire. Dugua, gouverneur, fit assembler les Grands et leur lut la lettre. Le contenu est que Bonaparte est parti pour la France, vendredi 21. Il désire la tranquillité de l'Égypte, et s'en va pour ouvrir la mer. Dans trois mois il reviendra avec des troupes, et le général de Damiette est devenu le général en chef de l'Égypte. Le monde fut surpris et s'étonna de ce qu'il avait osé se risquer en mer,

quand l'Anglais croisait à l'entrée du port, depuis l'arrivée des Français, hiver et été, et surtout, de ce qu'il était parti d'une manière si adroite, qu'on n'avait pu le deviner.

« Le lundi 23, le général en chef Kléber parut ; on le salua à coups de canon de tous les forts. Les Français allèrent à sa rencontre. Il entra au Caire avec beaucoup de pompe, et logea à la maison qu'occupait Bonaparte à Esbèkié.

« Ce jour, il vint un corps de troupes françaises, du côté de l'occident, avec un butin considérable. Une ville s'étant révoltée contre eux, ils la saccagèrent ; ils amenèrent environ soixante-dix hommes et femmes garrottés, que l'on mit au château. Les cheïkhs et les Grands de la ville vinrent saluer le nouveau général en chef ; ils ne le virent pas. On leur dit de revenir le lendemain ; ils partirent et revinrent. Ils furent alors reçus, mais ils ne virent pas une figure riante comme celle de Bonaparte ; il ne causait pas comme lui..... »

B.....

(AFRIQUE.)

DU TERRITOIRE

ET

DE LA VILLE D'ALGER.

RÉSULTAT PROBABLE

D'UNE EXPÉDITION CONTRE CETTE VILLE.

L'expédition d'Alger paraît résolue; les avis à ce sujet sont extrêmement partagés. Au moment où la guerre éclata, on pensa beaucoup trop précipitamment qu'il serait facile à la France d'obtenir la réparation de l'outrage qu'elle avait reçu, soit en interceptant les communications de cette ville avec la mer par un blocus rigoureux, soit en renouvelant l'attaque glorieuse de lord Exmouth. L'expérience a démontré que le premier moyen n'était rien moins que suffisant. Les pirates barbaresques ont échappé plus d'une fois à la surveillance de notre

marine. Quant au second, un examen plus approfondi des localités, a constaté que le siège d'Alger, du côté de la mer, devait être regardé comme à peu près impossible. Le bombardement si énergique de lord Exmouth n'eut réellement d'autre résultat que l'incendie de la flotte ennemie. Mais cette flotte, composée en grande partie de petits bâtimens construits à peu de frais, fut recrée bientôt après, et le dey put infester une seconde fois les flots, de ses hardis corsaires. Enfin, depuis l'expédition de lord Exmouth, le port a été mis sur le pied de la défense la plus formidable. Ses remparts sont couverts de canons, et les vents presque continuels qui régnent dans ces parages s'opposent à une attaque régulière de la part d'une flotte. Reste donc le côté de la terre; c'est là le point le plus expugnable. On pense que 25 ou 30,000 hommes devraient être employés à cette opération; mais il y a encore à décider les questions suivantes: 1° en quel endroit et comment le débarquement s'exécutera-t-il? 2° comment pourvoira-t-on à la subsistance de l'armée, au milieu d'une race d'hommes qui déteste le nom chrétien? 3° si la flotte se charge de l'approvisionnement, comment pourra-t-elle se maintenir sur une mer presque toujours orageuse? 4° enfin, si nous prenons Alger, qu'en ferons-nous? Que dira l'Angleterre? etc. La réponse à ces différentes questions ne paraît pas impossible à l'auteur des considérations que nous reproduisons ici. Nous laissons à nos lecteurs le soin de juger eux-mêmes s'il les a complètement résolues. M...

§ I.

DU TERRITOIRE ET DE LA VILLE D'ALGER.

L'état d'Alger qui occupe l'ancienne Numidie et la Mauritanie césarienne, si vantées autrefois par leur fertilité et leur nombreuse population, s'étend sur le littoral de la Méditerranée, du levant au couchant, sur une longueur de 180 lieues. Sa largeur moyenne du nord au sud peut être d'environ 50 lieues, non compris l'aride Gétulie au-delà de l'Atlas.

Traversé d'orient en occident par une double chaîne de hautes montagnes, le petit et le grand Atlas, ce pays est entre-coupé d'une multitude de rivières et de ruisseaux qui en descendent et qui y répandent la fraîcheur et la fécondité.

Garanti par l'Atlas des vents du midi, il jouit de la plus douce température et de la plus grande salubrité; les maladies y sont très-rares, et les Européens qui l'habitent n'y sont jamais exposés à ces épidémies meurtrières qui les moissonnent dans les Antilles avec une si effrayante rapidité. L'ophthalmie même, si commune en Égypte, y est inconnue (1).

(1) Le climat de la Barbarie est doux et salubre; les saisons s'y suivent dans une succession régulière; et bien qu'en automne les chaleurs soient excessives, généralement même dans cette saison, elles sont tempérées par le vent du nord. Les hauteurs qui envi-

Inculte dans la plus grande partie, livré à des tribus nomades et pastorales que leur vie errante dérobe facilement aux exactions et aux violences d'un gouvernement tyrannique, l'état d'Alger pourrait devenir un asile fécond pour ces nombreuses émigrations européennes qui se précipitent sans cesse vers l'Amérique. Sa proximité de l'Europe et son étonnante fertilité obtiendraient à coup sûr la préférence sur des pays éloignés et à demi-sauvages. Outre les laines fines, les huiles, la soie et la cire qu'il fournirait dans la plus grande abondance au gouvernement qui en ferait la facile conquête, une grande partie de son territoire se prêterait sans peine à la culture de la canne à sucre, du coton et de l'indigo ; enfin, il nourrit dans les pâturages de l'Atlas des essaims des meilleurs chevaux de cavalerie que l'on connaisse.

La population totale du pays peut s'élever de 1,800,000 à 1,900,000 âmes environ, savoir :

Maures, Arabes, cultivateurs et ouvriers.	1,200,000
Arabes indépendans.	400,000
Berbers établis dans des villages.	200,000
Juifs.	30,000

ronnent Alger sont couvertes de nombreux vergers plantés de vignes, d'orangers et d'oliviers, qui offrent les sites les plus beaux et les plus variés. Dans le voisinage de la ville, on ne compte pas moins de vingt mille jardins ou vignes; le sol produit en abondance l'orge et le froment, et toutes les choses nécessaires à la nourriture de l'homme. Si l'on a des dangers à craindre, c'est plutôt de la part des habitans que du climat. (B.)

Report.	1,830,000
Turcs, renégats, formant l'aristocratie.	20,000
Descendants des mêmes, mais d'une classe inférieure.	20,000
Total.	1,870,000

La ville d'Alger a du côté de la terre, environ 1,200 toises de circuit. Extrêmement forte du côté de la mer, où son môle et ses remparts bastionnés sont hérissés d'une nombreuse artillerie (1), elle ne paraît passusceptible du côté de la terre d'une grande résistance. Sa courtine et ses bastions sont faibles et mal entendus, sans chemins couverts, et ses fossés peu larges et peu profonds. A l'angle occidental, dans l'endroit le plus élevé, on voit la citadelle nommée Cassaubah. L'angle du sud et l'angle oriental sont protégés par des fortins et quelques batteries. Deux faibles châteaux, placés sur des mamelons hors de son enceinte et garnis d'artillerie, en défendent encore l'approche; mais elle est entourée et dominée par un grand nombre de cotteaux élevés, d'où on pourrait la foudroyer avec facilité (2).

La garnison se compose de 6,000 à 6,500 Turcs

(1) On l'évalue à plus de 1,200 pièces de canon.

(2) On nous communique à cet égard de nouveaux renseignements qui nous paraissent encore plus précis.

La ville est entourée d'un bon rempart couvert d'artillerie; elle forme un carré imparfait. A l'angle du côté de la terre se trouve la citadelle, en bon état; à l'angle du côté gauche (la vue

ou renégats. Les Coulolis et les Maures qu'on pourrait y armer s'élèvent de 7,500 à 8,500. Total : 14 à 15,000 hommes. Dans ce nombre se trouvent compris 2,000 hommes de cavalerie.

Le *Dey*, chef de l'aristocratie militaire qui domine à Alger, a sous lui 3 lieutenans ou vassaux presque indépendans, connus sous le nom de *beys*.

prise de mer), se trouve la porte de Babajou; la route qui y aboutit longe le rivage, et est défendue par les batteries placées sur la côte. Du premier au second angle il y a de très-belles défenses de la porte de Barba; au troisième angle qui touche au môle, sont les ouvrages les plus récents et les plus beaux; entre le deuxième et troisième angle se trouve la porte des Pêcheurs qui aboutit à la mer; au troisième angle est la porte qui conduit au môle; au quatrième angle on rencontre la porte de Barbalouet, et non loin de là le fort du même nom; la route qui aboutit à cette porte longe aussi le rivage du côté droit, et est défendue par les batteries placées sur la côte.

Les forts qui protègent la partie de l'enceinte rapprochée de la mer sont assez nombreux. Le fort de l'Empereur et le château de l'Etoile, ainsi qu'une poudrière fortifiée et quelques ouvrages fermés, gardent la route qui conduit à Alger par le nord de cette ville. L'autre route se trouve terminée par les batteries de mer du côté droit, par un fort qui a 41 pièces de canon, par une poudrière et une fabrique de poudre défendues par quatre ou cinq forts.

Depuis que le dey d'Alger craint une attaque par terre, il a redoublé de soins pour mettre toutes ces fortifications dans le meilleur état de défense possible, et il a fait confectionner une immense quantité de poudre et de projectiles.

L'attaque d'Alger par terre ne présente des chances de succès que du côté du nord, où il faudrait s'emparer d'abord du fort de l'Empereur, et ensuite du château de l'Etoile qui en défend les avenues. Il serait nécessaire, après, de battre la ville en brèche sans lui donner le temps de se reconnaître. (B.)

Celui du Levant réside à Constantine, l'ancienne Cirta, peuplée d'environ 60,000 âmes. Bâtie à 16 lieues de la mer, dans les terres, elle est éloignée de 70 lieues d'Alger; le bey qui y commande a sous ses ordres environ 2,000 soldats turcs, et peut réunir sous ses drapeaux 5 à 6,000 hommes de cavalerie maure et arabe, tout-à-fait indisciplinée.

Le bey du couchant a sa résidence à Trémécén et à Moscara, villes sans défense et peu distantes de la mer, mais éloignées de 90 lieues d'Alger. Sa force militaire est d'environ 1500 Turcs, à laquelle pourraient se réunir 4 à 5000 cavaliers maures et arabes, en tout comparables aux précédens. Un vaste désert de sable, celui d'Angad, sépare dans cette partie occidentale, l'état d'Alger du royaume de Fez.

Le bey du midi n'a pas de résidence fixe; depuis long-temps même le dey n'en nomme pas; il se contente d'envoyer un de ses principaux officiers, à la tête de 1000 Turcs, rançonner les tribus d'Arabes et de Berbers qui habitent l'Atlas et les plaines qui sont aux pieds de ces montagnes. Du reste, ces soldats, sans tactique et sans courage, sont armés d'un mauvais fusil sans baïonnette, d'un poignard et de deux pistolets à la ceinture.

Nous ne parlerons pas ici de quelques petites villes de l'intérieur, ouvertes et d'aucune importance à l'exception pourtant de Tifch, petite place médiocrement forte sur les frontières d'Alger, du côté de Tunis; toutefois la côte offre sur son littoral, ou à peu de distance de la mer, une assez grande

quantité de villes, autrefois florissantes , mais aujourd'hui pauvres et dépeuplées.

Ainsi , en suivant la côte du couchant au levant, on trouve Nédroma ; Oran , qui a 12,000 ames ; Mostagnan , cité assez considérable , qui exporte beaucoup de blé ; Tenez ; Serselles, dont les environs sont couverts de vergers ; Alger , la capitale , située au milieu des vallées et de côteaux fertiles ; Bugie , bon port , d'où l'on tire de l'huile , des figues et du bois , défendu par 500 janissaires ; Culen ou Coulou , d'où l'on exporte des cuirs ; Bona , l'ancienne Hippône , bon port dont le territoire est couvert de magnifiques oliviers et d'orangers , défendu par 200 janissaires ; plusieurs autres villes moins importantes ; enfin le bastion de France et la Calle qui nous appartient.

Les tribus d'Arabes les plus puissantes , et qui jouissent en conséquence d'une espèce d'indépendance , sont :

1^o Celle des Benni Ammer , à peu de distance de Trémécén ; 2^o trois autres auprès de Bléda , et dans la même province , qui , quoique moins nombreuses et moins redoutables , repoussent également les prétentions du bey de Trémécén et lui paient souvent à coups de fusil le tribut qu'il exige ; 3^o les Beni Albas et les Couces , dans le voisinage de Bugie , tribus nombreuses qui en agissent de même avec le bey de Constantine ; 4^o enfin , vers les sources de la Mejerda , aux frontières de Tunis , habitent les Henneïschas , races de Berbers presque indépendantes. Ils occupent une assez grande étendue

de territoire dans les vallées et les montagnes de l'Atlas; d'autres familles arabes assez multipliées sont incapables de résistance, à raison de leur faible population, et paient le tribut.

Les revenus de la régence consistent :

- 1^o Dans les redevances des deux beys;
- 2^o Dans les tributs que l'on perçoit sur les Juifs et sur les Maures cultivateurs ou ouvriers ;
- 3^o Dans les tributs payés par les Arabes et les Berbers nomades ;
- 4^o Dans le monopole des blés ;
- 5^o Dans le produit des douanes à l'importation et à l'exportation ;
- 6^o Dans les amendes et les *avanies*, casuel fiscal auquel le gouvernement donne le plus d'extension qu'il lui est possible ;
- 7^o Enfin, dans les tributs déguisés sous le nom de *présens*, qu'il reçoit des puissances chrétiennes.

La totalité s'élève à environ deux millions de piastres d'Espagne (11 millions de francs à peu près), non compris les bénéfices considérables des percepteurs, et des beys dont nous avons parlé.

§ II.

RÉSULTAT PROBABLE D'UNE EXPÉDITION CONTRE ALGER.

La tyrannie du gouvernement qui pèse sur le pays d'Alger a dépeuplé insensiblement cette belle

contrée. La population, il y a deux ou trois cents ans, y était peut-être double de celle que l'on y compte à présent. La civilisation et l'industrie n'y ont fait aucun progrès; l'art de la guerre même, le seul auquel les Barbares attachent quelque prix, est resté stationnaire, tel, en un mot, qu'il était au 16^e siècle.

La première expédition tentée contre ce pays fut dirigée sur Oran par le cardinal Ximénès, sous le règne de Ferdinand d'Aragon.

Fernand de Cordoue, à la tête de douze mille hommes, s'embarqua à Malaga, le 3 septembre 1508, et débarqua dans la baie de Marsalquibir, attaqua et prit Oran, ville alors de trente mille âmes. Il y laissa une garnison de cinq mille hommes, parmi lesquels on comptait deux mille cavaliers. Mais ayant voulu pénétrer dans le pays et y faire des conquêtes avec une armée aussi faible que celle qui lui restait, il essuya une défaite complète.

En 1510, sous les ordres de Pierre de Navarre, une nouvelle expédition de onze mille hommes d'infanterie et de quatre mille de cavalerie reprit Oran avec le pays d'alentour. Elle se porta ensuite sur Bugie, dont ce général se rendit maître.

En 1516, le même cardinal Ximénès envoya don Diégo Vera à la tête de neuf mille hommes, pour assiéger Alger. Il ne put y réussir, et ramena en Espagne son armée diminuée d'un tiers.

Fier d'avoir conquis Tunis en 1536, Charles-Quint médita la conquête d'Alger. Sans égard pour la mauvaise saison qu'il avait choisie pour cette

expédition, et méprisant les sages conseils de l'illustre Doria, le plus habile marin de cette époque, il partit de Malaga à la tête de vingt-cinq mille hommes, et débarqua sans obstacles, le 26 octobre 1541, près le cap Matifou, dans la baie de Temensfust, baie accessible de toutes parts et éloignée de quatre lieues d'Alger. Cette capitale serait infailliblement tombée sous ses coups, sans la tempête furieuse qui fit manquer l'expédition. L'armée fut désorganisée par des torrens de pluie, et la flotte détruite par la mer. Charles-Quint, n'ayant ni pain ni munitions, après avoir fait la plus pénible retraite sur Bugie, ne ramena en Espagne que la moitié de ses troupes.

Quelques années après la paix de Nimègue, Louis XIV voulut établir une colonie française à Gigeri pour punir et tenir en bride les pirates d'Alger; trois mille hommes furent débarqués sur cette plage. Mais à peine les fondemens des fortifications que l'on projetait étaient-ils sortis de terre, qu'attaqués par des forces éminemment supérieures, ils furent obligés de se rembarquer, après avoir perdu quatre cents hommes.

Nous passerons sous silence le bombardement d'Alger, en 1683 et 1684, ainsi que les expéditions maritimes de la Hollande et de l'Angleterre, dans le 18^e siècle, pour réprimer l'insolence de ces corsaires. Nous omettrons également celle plus glorieuse, mais tout aussi inutile, entreprise par les Anglais, il y a quelques années, sous les ordres de lord

Exmouth, et qui n'eut d'autres résultats que l'incendie de la flotte algérienne.

Nous ne parlerons que de la tentative faite par l'Espagne sous le règne de Charles III, où une flotte de gros vaisseaux espagnols que leur tirant d'eau empêchèrent d'approcher du rivage, ne purent porter que de faibles secours aux six à huit mille hommes qui avaient été imprudemment débarqués. Le général Acton, depuis premier ministre à Naples, mais alors commandant la flotille toscane réunie à l'armée navale d'Espagne, fut le seul qui se conduisit avec intelligence dans cette circonstance. Il put approcher de terre avec ses petits bâtimens, et protégea ainsi efficacement le débarquement des troupes espagnoles.

La saison la plus favorable pour attaquer Alger et conquérir ce royaume est évidemment la fin de l'hiver, les derniers jours de février et les premiers de mars. L'expédition de Charles-Quint en est la preuve évidente. Au printemps, les chemins deviennent praticables; de plus, en mars, la végétation est déjà forte dans ces régions, puisque la moisson des blés et des orges y a lieu à la fin de mai. Ainsi, la cavalerie n'y manquerait pas de fourrages, et l'armée y trouverait des vivres en abondance; une chaleur douce et tempérée y maintiendrait la bonne santé du soldat. Les plaines et les vallées fécondes qui entourent Alger fourniraient avec profusion les bestiaux, les légumes et les fruits dont on aurait besoin.

Alger ayant une enceinte, du côté de la terre,

d'environ douze cents toises, et renfermant dans ses murs, outre les six mille Turcs et renégats qui en font la garnison, huit mille Coulolis ou Maures qu'elle pourrait armer, il serait imprudent de l'attaquer avec moins de vingt-cinq mille hommes, dont deux mille de grosse cavalerie, plus, un train d'artillerie de siège, des tentes et des vivres pour deux mois.

La descente serait facile dans la baie de Temensfust, à quatre lieues d'Alger, localité accessible dans son contour, et où Charles-Quint fit son débarquement sans obstacles. L'armée se porterait rapidement sous les murs de la capitale, et pourrait en commencer le blocus. Elle s'entourerait d'un camp retranché pour éviter les attaques et les surprises, et le siège commencerait, ainsi que le bombardement, tandis que le port et la rade seraient bloqués et menacés par une flotte composée de grands et de petits bâtimens propres à mouiller près du rivage et à le protéger. Pour faciliter et abrégier le transport de la cavalerie, elle pourrait être stationnée à Carthagène, d'où, en deux ou trois jours, on l'amènerait au camp.

La prise d'Alger rendrait l'armée maîtresse d'une nombreuse artillerie et de deux ou trois mille chevaux propres à monter une excellente cavalerie légère. En traitant bien les habitans, quatre à cinq mille hommes de garnison suffiraient pour la garde de la ville. Alors l'armée pourrait être partagée en deux corps, dont l'un se porterait sur Constantine, la principale ville après Alger, et l'autre sur Oran et Trémé-

cen. Elles suivraient toutes deux dans cette marche le littoral de la mer, et s'assureraient des villes qui y sont bâties. Dans cette double expédition, l'avantage d'avoir préféré le printemps à l'automne se ferait sentir par le peu d'obstacles que présenteraient les chemins pour le transport des vivres, des munitions et de l'artillerie.

Constantine et Trémécen, villes ouvertes, ne pourraient opposer de résistance. La division chargée de s'emparer de Constantine aurait son rendez-vous à Bugie, bon port entouré d'un pays fertile; cette division devrait être de 12,000 hommes, pour pénétrer sans crainte dans l'intérieur de la province, à raison de la distance de trente-huit lieues qui sépare Constantine de Bugie. Elle aurait avec elle des vivres, une artillerie légère, des pièces de montagne, et de petits obusiers; des caravanes de chameaux fort communs dans le pays, transporteraient les vivres et les munitions.

Des présens et l'affranchissement de tout tribut engageraient, sans doute, dans notre alliance les puissantes et nombreuses tribus des Béni-Albas et des Coulos qui sont établies entre Bugie et Constantine. On traiterait de la même manière avec les Henneïschas cantonnés dans l'Atlas; ils fourniraient même de la cavalerie en recevant une faible solde. La petite place un peu fortifiée de Tifsch, quinze lieues plus à l'orient, mériterait d'être occupée et entourée de bons ouvrages en terre; elle est une barrière contre les attaques possibles des Tunisiens.

La division qui se porterait sur Oran et Trémécen, suivrait également le littoral de la mer; elle serait de 8,000 hommes. On userait des moyens indiqués ci-dessus pour obtenir l'alliance et l'amitié de la puissante tribu des Beni-Ammer. Comme on pourrait craindre que la jalousie de l'Angleterre n'engageât un jour l'empereur de Maroc à nous attaquer du côté de Trémécen, il conviendrait de se mettre à couvert de cette invasion, en fortifiant cette dernière ville, ainsi qu'Oran.

Le pays une fois soumis, tous nos efforts devraient tendre à nous conserver l'amitié des habitants. Les juifs, bien traités par leurs nouveaux maîtres, s'attacheraient sans peine à eux. Les imans seraient gagnés facilement par des pensions, et par la faculté qu'on leur laisserait d'exercer librement leur culte. D'ailleurs, en appelant de ce côté les nombreuses émigrations européennes qui se dirigent aujourd'hui régulièrement vers l'Amérique, en leur concédant gratuitement une partie de l'immense quantité de terres incultes que la tyrannie de la régence a forcé depuis long-temps d'abandonner, on leur imposerait pour redevance le service militaire, sous le nom de milices. Au bout de quelques années de service, les soldats français pourraient être retenus dans le pays par les mêmes avantages, et placés en *colonies militaires*, à l'exemple des Romains, dans les villes de la côte et de l'intérieur.

Ainsi, la possession d'Alger nous donnerait une colonie de deux millions d'habitans, susceptibles de

s'accroître avec une rapidité étonnante dans des contrées saines et de la plus grande fertilité. Cette colonie, que notre commerce seul alimenterait, serait, pour ainsi dire, à notre porte et sous notre main. La possession d'Alger nous affranchirait un jour de l'énorme tribut que nous payons à l'étranger, pour les huiles, les soies, les cotons, les indigos et le tabac. Tous ces produits y croîtraient en abondance, et nous pourrions en fournir une partie de l'Europe.

Enfin, la conquête d'Alger dédommagerait la France de la perte si justement regrettée de la limite du Rhin; elle nous consolerait de l'infuctueuse expédition d'Égypte; elle s'associerait dans nos pensées avec l'affranchissement de la Grèce, et la guerre, cette fois, serait non-seulement glorieuse, mais profitable.

***



VARIÉTÉS ET NOUVELLES



SI. — VARIÉTÉS.

LETTRE DE M. LE NOUVEAU PARISIEN SUR L'ÉGYPTE.

La lettre suivante a été adressée à M. le comte de T...

III. VARIÉTÉS ET NOUVELLES.

As Cere, 15 décembre 1822.

Le Nil a été fort grand cette année. Dr. Joseph
sur forte éruption surcuse en, les et Hede, la peste est
presque inévitable. C'est un sentiment universel en Egypte,
et par là se transmette suffisamment répété, et si moi,
l'opinion de ceux qui veulent que la peste soit toujours ap-
portée de Constantinople, de Smyrne, de l'Archipel, ou
de la Syrie. Je suis d'avis que l'on, comme à sera né-
cessairement limitée, après avoir la peste, et je puis vous
dire que, dans le cours du mois passé, j'en ai vu et touché
des preuves manifestes. J'ai vu des sujets atteints de dou-
leurs de tête, de fièvre et de bubons, tantôt aux aisselles et
sur l'hypogastre, tantôt aux aisselles, au cou, etc.; d'au-
tres sont pris tout à coup de douleurs de tête, de vomisse-
ments, et meurent après huit, dix, douze et quatorze heures
de maladie. Un de ces derniers sujets (petite fille de sept à
huit ans) a été converti, sur le point de mourir, de tâches
noires, bleues, violettes, sur la poitrine; sur les flancs
et sur tout l'hypogastre; et ce dernier sujet est mort.
Voilà ce que j'ai vu et touché. Dans les premiers jours de



III. VARIÉTÉS ET NOUVELLES.

VARIÉTÉS ET NOUVELLES.

§I. — VARIÉTÉS.

LETTRE DE M. LE DOCTEUR PARISSET SUR L'ÉGYPTE.

La lettre suivante a été adressée à M. le comte de T..., pair de France. Nous en citerons les morceaux les plus intéressans parmi ceux qui nous ont été communiqués.

Au Caire, 18 décembre 1829.

.... Le Nil a été fort grand cette année. Or, lorsqu'à une forte inondation succède un hiver tiède, la peste est presque inévitable. C'est un sentiment universel en Égypte; et par là se trouverait suffisamment réfutée, selon moi, l'opinion de ceux qui veulent que la peste soit toujours *apportée* de Constantinople, de Smyrne, de l'Archipel, ou de la Syrie. Si donc l'hiver est chaud, comme il sera nécessairement humide, nous aurons la peste; et je puis vous dire que, dans le cours du mois passé, j'en ai vu et touché des préludes manifestes. J'ai vu des sujets attaqués de douleurs de tête, de fièvre et de bubons, tantôt aux aines et sur l'hypogastre, tantôt aux aisselles, au cou, etc.; d'autres sont pris tout à coup de douleurs de tête, de vomissemens, et meurent après huit, dix douze et quatorze heures de maladie. Un de ces derniers sujets (petite fille de sept à huit ans) a été couvert, sur le point de mourir, de taches noires, livides, violettes, sur la poitrine, sur les flancs et sur tout l'hypogastre; et ce dernier signe est mortel. Voilà ce que j'ai vu et touché. Dans les premiers jours de

décembre, j'ai vu, à l'hôpital d'Abouzabel, un cas non moins significatif; mais toutes ces ébauches de peste n'auront aucune suite, si le froid qui règne ici depuis quelques jours vient à persévérer. Il en serait autrement, s'il cesse, si des pluies tombent en janvier, si février a des chaleurs prématurées, etc. : car, pour avoir une peste, il faut encore bien des façons. Dans les premiers jours de mars, on saura très-positivement à quoi s'en tenir. Toutefois, je puis vous dire que, même dans les années ordinaires, où il n'est pas question de peste du tout, rien de plus commun que d'en rencontrer des centaines d'exemples, dans les villages du Delta. Ces pestes sont bénignes: elles ne se communiquent pas: et cependant il est telle petite population, celle de Mit-Gamar, en particulier, où elles enlèvent jusqu'à douze et quinze personnes par jour. A quoi tient qu'elles ne prennent pas constamment le caractère contagieux?..... problème qu'on ne résoudra jamais.

Supposé que la peste se taise en 1830, c'est en avril que nous retournerons en France. Quoi qu'on s'avise de dire sur ce voyage, j'aurai la consolation de revenir avec la certitude que toutes mes conjectures sur ce pays n'étaient point chimériques. Je suis plus que jamais dans la conviction que l'ancienne pratique des embaumemens était une pratique d'hygiène. Le seul embarras est de comprendre où l'ancienne Égypte a pu cacher tant de matières animales. Mais si l'on veut bien songer à tout ce qu'en peuvent contenir plusieurs centaines de lieues carrées, prises sur le désert et dans l'intérieur des montagnes, la difficulté s'évanouira. La plaine des Momies, à Saquarals, est de quarante-neuf lieues carrées à elle toute seule, puisqu'elle a sept lieues sur chaque côte. J'ai parcouru en partie des rues de vingt pieds de large, sur trente de haut, ouvertes par le ciseau, dans le sein de la chaîne Lybique, dans une longueur de plus de six lieues, toutes remplies d'ibis et de singes; j'ai vu dans le cœur de la chaîne Arabique, une

grotte naturelle dont on ne saurait trouver la fin après quatre lieues de marche, et dont les grandes salles sont bourrées de grands crocodiles et d'une certaine pâte résineuse où l'on a jeté pêle-mêle et à profusion des oiseaux, des grenouilles, des serpens et de petits crocodiles à peine éclos; mélange bizarre, qui prouverait assez que ces animaux étaient traités tout autrement que ne le sont les divinités. J'en envoie un échantillon, dans deux petites boîtes, à M. Darcet. Le second point que je pense avoir vérifié est que l'Égypte est un foyer de peste *spontanée*, j'oserais presque dire l'unique foyer qui soit au monde. Outre les vingt-cinq lieues de sépulture habituelle que le Caire renferme dans son intérieur, il a, de plus, un quartier de deux ou trois cents maisons, lesquelles ont un, deux, trois, quatre, jusqu'à huit caveaux remplis de morts, et sans cesse alimentés par les décès journaliers. Ajoutez-y une fosse comblée de plusieurs centaines de cadavres. Jamais pays ne fut naturellement plus salubre; jamais pays n'est devenu, par la bêtise de l'homme, plus sale et plus dangereux: et je persiste toujours à croire que l'ancienne Égypte n'ayant point connu la peste, l'Égypte moderne ne la connaîtrait pas davantage, si elle reprenait les premiers usages, ou adoptait quelques usages équivalens. Un de nous est parti pour Smyrne et Constantinople. J'oserais répondre d'avance qu'il trouvera la confirmation de ce qu'on dit à Paris et ailleurs, savoir que la peste ne vient pas d'elle-même, et qu'elle y est toujours apportée par les navires ou les caravanes de l'Égypte. Toute la Syrie ne pense pas autrement par rapport à elle-même. Enfin nous verrons. Dans tous les cas, je crois me rendre justice en soutenant que la recherche qui m'occupe est très-digne d'occuper les meilleurs esprits, et même, avant tout, la sollicitude des gouvernemens. A l'égard des *chlorures*, c'est une chose démontrée pour nous, qu'ils décomposent tous les virus, au moins tous les virus animaux. Je me prépare à faire, sur

ce point, diverses expériences. Nous avons ici des scorpions, des céraistes, etc., etc. Tout cela sera mis au net dans le courant de janvier.

PARISET.

UN PALABRE (ASSEMBLÉE PUBLIQUE) CHEZ LES NÈGRES FELOUPS.

(Communiqué par M. Perrottet.)

..... Sur la rive droite de la Cazamance , et non loin de son embouchure, sont disséminées, dans un assez grand espace, les cases du village de Hitou, appartenant aux Feloups-Yolas. Habitées par un peuple de mœurs douces et sociables, ces cases offrent entre elles, pour faciliter les relations amicales des familles voisines, des portes de communication pratiquées dans les murs qui forment l'enceinte de chaque cour. L'intérieur de la case est dévolu, sans exception aucune, à tous les membres de la famille, hommes, femmes, enfans et bestiaux de toute espèce; tout rentre le soir, pêle-mêle dans la hutte commune, bâtie en entier de *pisé* (terre glaise), où la lumière et l'air ne peuvent guère pénétrer que par l'ouverture qui en forme l'entrée.

Aux environs du village, d'immenses amas de coquilles d'huîtres, accrus chaque jour par la grande consommation que les habitans font de ce mollusque, servent de dernier asile et de monument funéraire aux morts de la peuplade : étranges tombeaux, dont une religieuse vénération consacre désormais l'inviolabilité.

Dans un rayon plus étendu se déroulent les vastes rizières dont les produits forment la base de la nourriture de ces peuples simples et sauvages.

C'est au village de Hitou que M. Bl..... voulait établir un dépôt de marchandises pour l'approvisionnement de la contrée. Ayant déjà commercé en Cazamance, il s'était fait de nombreux amis à Hitou, et il espérait, grâce à leur influence, obtenir de la petite république l'autorisation nécessaire à son projet. Après m'avoir complaisamment conduit en bateau jusqu'à huit lieues dans l'intérieur, pour faciliter mes herborisations, il me ramena avec lui à Hitou.

J'ignore si d'autres liens que ceux d'un langage uniforme et d'une origine commune unissent entre eux les divers groupes de population distribués en villages plus ou moins considérables sur les rives de la Cazamance; il est du moins certain qu'ils ne reconnaissent point de roi ni de chef quel qu'il soit.

Les villages conservent également, chacun en son particulier, la même indépendance : nul maître, nul officier municipal n'y exerce une autorité quelconque; une démocratie pure forme l'essence de leur gouvernement. Les affaires publiques peu nombreuses, peu importantes chez un peuple dont les besoins sont circonscrits et les habitudes tranquilles, se traitent toutes en *palabre* ou assemblée générale.

C'est à la décision d'une telle assemblée que M. Bl..... devait soumettre son projet, de bâtir, sur le territoire de Hitou, une case provisoire pour le dépôt de ses marchandises. Se conformant à l'usage local, il fit part de son dessein aux amis qu'il avait dans le village dont il parle la langue avec une grande facilité; ceux-ci le communiquèrent à leur tour à leurs connaissances, et de proche en proche la nouvelle en fut répandue dans toute la communauté. Un jour fut choisi pour délibérer sur la réponse à faire au négociant blanc, réponse dont, au reste, tout semblait présager le sens favorable. Suivant la coutume, on fit provision de vin de palme fermenté, et au jour indiqué, j'accompagnai M. Bl..... au lieu de l'assemblée, sorte de vaste

cour communale dans laquelle s'étaient réunis tous les chefs de famille.

De grands vases de terre (*canaris*), d'une forme ob-conique, étaient disposés en grand nombre et sans symétrie, dans le milieu de l'enceinte; ils contenaient la liqueur enivrante extraite du palmier Elais, au moyen d'une incision profonde pratiquée à la naissance de la panicule florale. Ce n'est qu'après la fermentation alcoolique que les Feloups aiment à faire usage de cette boisson que les européens, au contraire, trouvent surtout agréable lorsqu'elle est fraîchement recueillie.

Des coupes grossières, formées avec le fruit mûr d'une cucurbitacée, et munies d'un long manche qui permettait de puiser jusqu'au fond du vase, plongeaient dans le liquide spiritueux, et servaient de gobelet commun aux groupes respectifs rassemblés autour des *canaris*.

Quand nous fûmes arrivés au milieu de la cour des délibérations, un des amis indigènes de M. Bl....., renommé dans la peuplade pour son éloquence, se chargea d'exposer et d'appuyer la demande du traitant français. Il se tint debout au centre de l'assemblée, et ses concitoyens s'accroupirent autour de lui en cercles concentriques. Leurs yeux étaient fixés sur l'orateur; leur menton reposait sur la paume de leurs mains, tandis que leurs coudes trouvaient un appui sur leurs genoux pliés à angles presque droits. Il était curieux de voir cette réunion de sauvages nus, accordant à peine aux exigences de la pudeur un court et étroit *guimbé* tissu de feuilles de palmier, montrant, pour la plupart, des jambes et des cuisses d'une grosseur démesurée, résultat trop fréquent parmi eux d'un travail assidu dans des rizières malsaines. Il était curieux de voir leurs physiologies généralement bienveillantes, prêter d'avance à ce qu'ils allaient entendre une attention pleine d'intérêt, sans qu'aucun, néanmoins, oubliât de puiser par intervalles,

dans le *canari* voisin, la liqueur favorite qu'ils semblaient humer avec délices.

L'orateur expliqua dans un long discours, fort éloquent sans doute au jugement de ses auditeurs, les projets de M. BL....., ses motifs, les avantages que la peuplade y pourrait trouver, et lorsqu'après des torrens de paroles, il eut lu sur tous les visages que l'assemblée était dans les dispositions les plus favorables à son client, il termina par une péroraison vigoureuse ce chef-d'œuvre remarquable d'improvisation parlementaire.

Enfin, il se tût, rechercha d'un coup-d'œil le *canari* le plus grand qui se trouvât dans le *Bentang* (cour), et alla s'accroupir auprès, afin d'y puiser à son tour le délicieux nectar et d'en avaler double dose, ainsi qu'il en avait acquis aux yeux de tous, par son abondant verbiage, le privilège incontestable.

La délibération commença alors, les conversations s'établirent, les rasades devinrent plus fréquentes, et tout se disposa pour achever cette journée dans une complète ivresse. Quant à nous, avertis que la décision définitive de l'assemblée ne nous serait notifiée que le lendemain à midi, nous nous retirâmes.

Sur notre passage se rencontraient quelques femmes. Elles avaient toutes la tête entièrement rasée, et les plus coquettes avaient les bras ceints jusque vers le coude, de larges bracelets de cuivre; des plaques du même métal, échancrées en cœur, étaient suspendues à leur cou, et venaient orner leur poitrine. Par une recherche que le goût européen n'admettrait pas avec la même faveur que celui des Feloups, la plupart avaient les dents limées en pointe aigue, ce qui leur donnait une étrange physionomie; un jupon exigü, formé tout au plus d'une demi-pagne de *guinée* bleue, était le seul vêtement qui voilât leur nudité. Une dégoutante saleté régnait, du reste, sur toute leur personne.

Cependant, la nouvelle des projets de M. Bl..... s'était répandue dans la contrée, et jusqu'au comptoir portugais de Zinghinchor. Une députation fut aussitôt envoyée de ce poste, pour contrecarrer les desseins du traitant français. Déjà des manœuvres de même nature et peut-être même des voies plus odieuses encore avaient été employées contre les tentatives d'établissement précédemment essayées par quelques uns de nos compariotes. « Gardez-vous, dirent les » envoyés portugais aux bons habitans de Hitou, gardez-vous » de permettre à cet étranger de s'établir dans votre voisinage. S'il s'arrête parmi vous, c'en est fait à jamais de » votre sécurité; des pièces de canon lui seront envoyées » par son gouvernement, pour vous chasser vous-mêmes » de cette terre sur laquelle on se borne aujourd'hui à vous » demander asile ». Deux messagers vinrent de la part de l'assemblée nous répéter ces insinuations hostiles d'une nation que nous eussions dû trouver amie, et ils nous avertirent que des considérations d'une nature aussi grave avaient fait juger indispensable un nouvel examen de la question. Une seconde délibération devait en conséquence avoir lieu le lendemain.

Le lendemain en effet, les nègres assemblés comme la veille, et procédant avec les mêmes formes, prirent la décision si impatiemment attendue. Deux habitans notables vinrent la notifier à M. Bl.....; voici littéralement quelle fut la teneur de leur message :

« Malgré l'opposition formelle des Portugais au sujet de » l'établissement que vous désirez former chez nous, la décision » mande que vous avez faite hier à cet égard à notre assemblée vous a été accordée d'une voix unanime; nous » nous sommes en outre chargés de vous aider, de tout notre » pouvoir, dans la construction que vous avez résolue, et de » vous procurer les matériaux nécessaires à cet effet. Vous » n'avez donc qu'à nous marquer l'endroit que vous voulez » choisir, et à nous tracer le plan de la case à construire ».

Ainsi s'exprimèrent les deux commissaires de Hitou. M. Bl.... les chargea, en retour, de ses remerciemens et des témoignages de sa gratitude.

A....

N. B. Nous devons à M. Perrottet, voyageur naturaliste du gouvernement, la communication des notes originales sur lesquelles a été rédigé cet article.

ÉNIGMES DES NÈGRES GHILOFS.

(Communiqué par M. le baron Roger).

Il existe au Sénégal, une espèce de jeu d'esprit assez remarquable, à laquelle se livrent souvent les Ghiolofs, et qui tient un peu de nos énigmes. Les lettrés chinois ont, dit-on, des récréations du même genre, et même chez nous, certains *jeux de société* s'en rapprochent beaucoup.

Ce jeu consiste en ce que les interlocuteurs s'adressent mutuellement des questions qui contiennent une définition à l'aide de laquelle on doit deviner un mot. En voici quelques exemples :

D. *Qui le premier aperçoit l'étranger et ne lui donne pas à souper ?*

R. *Le sommet de la case.* — En effet, le sommet du toit de la maison découvre le voyageur avant aucun habitant, mais il ne lui prépare pas à souper. Cette pensée, qui est presque un sentiment, est tout-à-fait dans le caractère hospitalier des Ghiolofs.

D. *Qu'est-ce que l'argent des champs ?*

R. *La gomme.* — On sait que la gomme (semblable à celle d'Arabie) est brillante comme de l'argent, et que c'est le produit le plus considérable du Sénégal.

D. *Qui est-ce qui respire et ne vit pas ?*

R. *Un soufflet.*

D. *Qui est-ce qui fait un creux comme un nid, et qui ne pond pas?*

R. C'est le pilon dans le mortier. — Les nègres sont dans l'usage de réduire en farine le mil qui leur sert d'aliment ordinaire, en le pilant dans des mortiers.

D. *Qui a une queue et ne la remue pas?*

R. C'est une cuiller.

D. *Qui est - ce qui est très - long au soleil, et qui n'a pas d'ombre?*

R. C'est le chemin.

D. *Qu'y a-t-il de plus pénétrant au monde?*

R. C'est l'esprit.

D. *Quels sont les camarades qui passent toute la journée à se battre et qui ne se font pas de mal?*

R. La langue et les dents.

D. *Qui est-ce qui a les cheveux ébouriffés et qui prie Dieu de le coiffer?*

R. C'est le rônier. — On appelle rônier dans le pays, et rondier dans les livres, un très-grand palmier du genre *lontarus*. Au sommet d'une tige haute de 60 à 80 pieds, il porte une touffe de larges feuilles en éventails, qui lui forment comme une tête hérissée de cheveux en désordre. Cette idée des nègres offre une image originale et vraie, à laquelle sourit naturellement quiconque a vu les nombreux et beaux rôniers qui croissent au Sénégal.

§. II. — NOUVELLES.

FRANCE. — *Société française de statistique universelle.* — De toutes les associations formées pour accélérer la propagation des connaissances utiles, la plus impérieusement réclamée par l'état actuel de la civilisation générale était sans contredit une société de statistique *universelle*. L'absence de ce grand moyen d'investigation et d'expansion de tous les faits positifs qui intéressent le bien-être des peuples se faisait sentir en France plus que partout ailleurs : car il privait ce centre des lumières de la faculté de les reporter sur le reste de l'Europe, et de s'enrichir, à son tour, des progrès des peuples qui, depuis un siècle lui rendent l'hommage volontaire de l'imitation.

Il convenait à un homme qui a consacré sa vie entière à l'étude et au classement de tous les faits qui sont du domaine de la statistique, d'établir en France une institution aussi éminemment recommandable. M. C. Moreau que la Société royale de Londres s'est agrégé en récompense de ses travaux statistiques sur toutes les branches de l'organisation politique, économique, industrielle et commerciale de la Grande-Bretagne, et qui appartient à presque tous les corps savans, vient, après deux années de travaux, préliminaires, de fonder à Paris, une *Société de statistique*, à l'instar de celle de Londres, à la création de laquelle il a également contribué.

Les statuts de cette Société, qui en déterminent l'objet, la composition et les travaux ont à peine été publiés,

qu'un très-grand nombre d'hommes d'état, de publicistes, de savans français et étrangers, ont répondu à cet appel qui leur était fait au nom de la science et de l'humanité. S. A. R. Mgr. le duc d'Orléans, déjà président honoraire de la Société asiatique, et qui est toujours empressé à seconder les entreprises utiles, a consenti à placer son nom à la tête des illustres protecteurs et présidens d'honneur de la Société. Déjà elle compte parmi les membres qui ont adhéré *par écrit*, à ses statuts (1) : quatre ministres (de l'intérieur, des finances, de la justice et de l'instruction publique) ; huit ministres d'Etat ; douze ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires, près S. M. T. C. ; quatre maréchaux de France ; trente-deux Pairs ; vingt-sept dignitaires de la maison du Roi et des princes ; seize membres du conseil d'état ; quarante-cinq officiers-généraux ou supérieurs ; vingt-neuf députés ; dix-neuf membres de l'Institut ; soixante et un chefs supérieurs des divers ministères, préfectures, etc. ; cinquante-deux statisticiens, hommes de lettres, etc., etc.

Cette Société est instituée pour concourir aux progrès de la statistique générale, et par conséquent de toutes les branches de connaissances humaines. Elle se propose de correspondre avec les corps savans et avec ceux de leurs mem-

(1) Nous nommerons ici : LL. SS. le marquis d'Angosse ; prince P. d'Aremberg ; duc d'Aumont ; baron de Barante ; comte Aug. Beilliard ; vicomte Raymond de Béranger ; vicomte de Bonald ; duc de Broglie ; duc de Cadore ; comte de Chastellux ; duc de Choiseul ; comte Daru ; duc de Doudeauville ; comte Jourdan ; comte Lanjuinais ; comte de Larochette-Aymon ; duc de Larochefoucauld ; comte Lemercier ; comte Mailly ; marquis Maison ; comte Molé ; duc de Montmorency ; duc de Montmorency-Laval ; comte Noë ; marquis d'Osmond ; baron Portal ; vicomte de Saint-Priest ; duc de Raguse ; duc de Reggio ; comte Saint-Roman ; comte Siméon ; comte Sussy ; comte Verhuell ; baron de Vitrolles, etc., pairs de France.

bres qui seront disposés à la seconder. Elle se compose de membres résidens, non résidens, correspondans et honoraires. Tous les amis des sciences, étrangers ou régnicoles, quelque éloignés qu'ils soient du siège de la Société, peuvent en devenir membres. Les hommes éclairés de tous les pays peuvent aussi, sans faire partie de la Société, coopérer à ses travaux qui n'ont pour but que de contribuer au bien-être de l'humanité, en accélérant les progrès généraux des connaissances statistiques. La Société publiera le recueil de ses recherches, les ouvrages qui auront obtenu les prix qu'elle aura proposés, et l'ensemble des documens imprimés ou manuscrits, soit en langue nationale, soit en langues étrangères qui lui auront été envoyés, ou qu'elle aura pu se procurer.

Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs le *résumé* des travaux de cette utile institution, ainsi que les communications appropriées à notre plan qu'elle nous adressera, et qui ne peuvent manquer d'intéresser vivement tous les amis des sciences et de l'humanité.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

GRANDS OFFICIERS.

Président d'honneur :

S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, *protecteur.*

Présidens honoraires : L. L. S. S. le DUC de CADORE ; DUC de DOUDEAUVILLE ; comte SIMÉON, *pairs de France* ; MM. le comte d'HAUTERIVE et JOMARD, *de l'Institut.*

Officiers en 1830.

Président : M. le comte A. DE LABORDE ;

Vice-présidens : S. S. le comte NOE, MM. le baron JUCHEREAU DE ST.-DENIS, le baron DE MORTEMART-BOISSE.

Secrétaire : M. DE MONTVÉRAN.

Secrétaire-adjoint : M. le vicomte DE T. DUMANOIR.

Archiviste : M. JULLIEN.

Bibliothécaire : M. T. DEHAY.

Scrutateurs : M. le baron DE GALBOIS ; M. ROBET.

Bureau d'administration.

Directeur-Président : M. CÉSAR MOREAU.

Secrétaire : M. SARRANS jeune.

Archiviste-adjoint : M. ISIDOR SIMARD.

Bibliothécaire-adjoint : M. J. LEIVSEY.

Trésorier-adjoint : M. F. CAVAILLER.

Membres du conseil.

MM. BAILLY DE MERLIEUX ; DONNDORF ; E. DE GIRARDIN ; HOTTON ; MAUROY ; RIFAUT ; baron ROGER ; SICARD.

PARIS — *Extrait de la notice annuelle des travaux de la Société de géographie, lue dans sa séance publique, le 11 décembre 1829, par M. de Larenaudière, secrétaire général de la commission centrale.*

MESSIEURS,

« Pendant l'année qui vient de s'écouler, votre histoire s'est encore mêlée à celle de la science; vous vous êtes associés par de nobles encouragemens à de grands travaux géographiques. Le prix fondé pour la découverte la plus importante est échu à l'une des plus utiles et des plus heureuses entreprises des temps modernes. Deux jalons avaient été posés par Hearne et Mackenzie sur les rivages hyperboréens de l'Amérique; le capitaine Parry avait reconnu son côté les anciennes découvertes de Bylot, de Baffin, de Middleton et de Fox, ainsi qu'une partie de la presqu'île

Melville. Mais d'immenses lacunes restaient à remplir; le capitaine Franklin et le docteur Richardson les ont en grande partie comblées; grâce à leur zèle et à leurs talens, le tracé des côtes-nord du nouveau monde depuis la pointe Beechey jusqu'au cap Turnagain a été inscrit sur nos cartes. En accordant au premier la médaille d'or, et au second la mention la plus honorable, vous avez dignement apprécié l'importance de tels résultats rehaussés par de nombreuses observations scientifiques. Votre suffrage s'est réuni à celui des deux mondes.

» De plus modestes travaux sont venus se présenter à votre examen. Trois mémoires sur le nivellement d'une partie hydrographique de la France ont été soumis au concours. L'un d'eux, le n^o 1, ayant pour auteur M. Lepeudry et pour sujet le nivellement de la rivière de l'Aisne entre Evergnicourt et l'Oise, a mérité vos suffrages.

» Aux différens prix que vous aviez déjà proposés et qui sont restés sur votre programme, vous en avez ajouté un d'une haute importance géographique. Il est destiné au premier voyageur qui sera parvenu jusqu'au lieu désigné sur nos cartes sous le nom de Marawi. On demande à ce voyageur de nombreux renseignemens et des observations précises. Là sont de grands périls à affronter et de grandes conquêtes à faire. Ne désespérons pas qu'un de nos compatriotes n'accomplisse cette tâche difficile. La France est en veine de bonheur. Quand on a pénétré dans Temboctou on ne compte plus avec les obstacles, et les points les moins accessibles de l'Afrique semblent appartenir à la courageuse persévérance.

» A ce nom de Temboctou qui s'associe intimement avec celui de M. Caillié, s'éveille votre impatiente curiosité. Le récit de ce courageux explorateur est sur le point de paraître; encore quelques jours et vous pourrez traverser l'Afrique avec lui et le suivre sur un sol que le pied de l'Européen n'a point encore foulé. Terres et peuples, mœurs et

langages, beaucoup de choses seront nouvelles dans ce voyage qui réunit l'attrait du merveilleux à l'intérêt de la science. Cette dernière n'est pas oubliée. Le récit de M. Caillié est accompagné de notes qui servent à éclaircir plus d'une difficulté. Elles sont dues à M. Jomard, qui a fait de l'Afrique l'objet d'une étude spéciale.

« D'autres contrées musulmanes d'un accès plus facile ont été explorées par plusieurs de nos collègues. La Turquie, l'Egypte et la Nubie, ont été long-temps habitées et parcourues par M. Rifaud dans un but scientifique. Là semblent inépuisables les richesses de la nature et les débris d'une civilisation qui touche aux premiers âges. Aussi les abondantes récoltes faites par d'habiles voyageurs, et surtout par cette immortelle expédition d'Egypte, l'honneur de la France, n'ont pas empêché M. Rifaud de réunir les matériaux d'un grand ouvrage. Ses dessins sont nombreux ; beaucoup d'entre eux ont le mérite de faire connaître des choses nouvelles. Les antiquités, l'histoire naturelle auront à gagner par la publication de ses travaux.

« Ceux de M. Fontanier doivent vous intéresser à plus d'un titre. Ils sont spécialement géographiques et répondent souvent aux questions dont vous lui avez remis la solution. »

M. le secrétaire général s'occupe successivement des voyages ou excursions dans quelques contrées de l'Orient, de MM. Vidal, Guys et Jouannin, et arrive à une exploration d'une haute importance, celle de l'*Astrolabe*.

« La société de géographie, dit-il, s'est trop souvent associée à cette mémorable campagne pour n'en pas rappeler les résultats dans une de ses réunions solennelles. M. d'Urville, digne successeur de MM. de Freycinet et Duperrey, s'est attaché surtout à reprendre la suite des opérations de M. d'Entrecasteaux. Les siennes ont commencé sur les côtes de la Nouvelle Zélande, dont un développement de 400 lieues a été tracé. Des baies, des îles, des ca-

naux qui n'avaient pas été indiqués, sont venus se placer sur les cartes de l'*Astrolabe* ; elles constatent encore comme un fait nouveau que l'île nord de la Nouvelle Zélande est presque divisée en deux par un isthme très-étroit. Dans cette expédition, la reconnaissance des îles Fidji, qui reçurent le nom national de Viti, présentent un fil d'opérations habilement liées entre elles, et dont le résultat détermine la position et les contours de cent-vingt îles ou îlots dont quelques-uns étaient inconnus. Les îles les plus méridionales de l'archipel du Saint-Esprit sont observées. On fait la géographie des îles Loyalty, et le travail du navigateur français remplit cette lacune que les Anglais avaient laissé subsister dans l'hydrographie de cet archipel. Parmi les reconnaissances complètes ou détaillées, il faut citer celles des îles Langhlan, de la partie orientale des îles Dublon, des îles Elivi, de la côte méridionale de la Nouvelle Bretagne, et de cette longue suite de rivages entre le détroit de Dampier et la baie de Geelwink, qui bordent la Nouvelle Guinée dans la partie du nord.

« En masse, l'expédition de l'*Astrolabe* procure à la géographie et à l'hydrographie la reconnaissance détaillée de près de 1000 lieues de côtes les moins connues du globe, et offre la position de près de 200 îles ou îlots, dont 70 à 80 n'avaient encore figuré sur aucune carte.

« Les résultats de ce voyage sous les rapports géologiques et de l'histoire naturelle intéressent aussi la géographie physique à laquelle ils se rattachent. MM. Quoy et Gaimard, naturalistes de l'expédition, ont exécuté ces travaux avec le zèle et le talent dont ils avaient déjà donné des preuves. Les collections qu'ils ont faites, les espèces nouvelles qu'ils ont recueillies, sont considérables; elles surpassent celles de leurs prédécesseurs : eux-mêmes qui avaient donné le droit d'être exigeants à leur égard, se sont surpassés.

« Si, comme navigateurs, la science doit féliciter le ca-

pitaine d'Urville et les habiles officiers de l'*Astrolabe*, la France, comme citoyens, a des éloges à leur offrir. Ils ont eu le bonheur d'acquitter sa dette envers une grande infortune. Ils ont reconnu les tristes parages où disparurent les bâtimens de Lapérouse : ils ont vu à travers les eaux transparentes les restes disséminés de cette expédition. Mais si des débris inanimés ont révélé le lieu du naufrage, pas un débris vivant n'est venu consoler leurs regards, pas une voix française n'a répondu à la leur. Instruits par un silence de mort, ils ont payé aux mânes de nos malheureux compatriotes le tribut de leur douleur et de nos regrets, et Vanikoro a vu les hommes de la France de Charles X élever sur son rivage un monument de deuil aux hommes de la France de Louis XVI. Un cénotaphe placé sur un point au milieu du grand Océan est donc aujourd'hui le seul résultat de quarante années de recherches. »

M. le secrétaire passe successivement en revue les actes de la Société, les communications qui lui ont été faites et les principaux travaux géographiques de ses membres.

En parlant de la statistique, il a signalé comme des modèles à suivre, les grands travaux de M. le comte de Chabrol et de M. Balbi, et a fait voir l'utile influence que de telles compositions exerçaient sur les progrès de cette branche de la science qui prend tous les jours un caractère plus élevé et plus philosophique.....

Interprète des regrets de la société, M. le secrétaire termine son rapport en payant à la mémoire de MM. Pacho et de Rossel un tribut d'éloges bien légitime.

« M. de Rossel, dit M. Larenaudière, entré dans la marine au sortir de l'enfance, se fit un nom militaire dans les combats des années 1781 et 1782. Une autre gloire lui était réservée, celle de la science ; gloire pure de tout souvenir amer, et chère à l'humanité. Apprécié par le général d'Entrecasteaux, il fit avec lui cette grande campagne à la recher-

che de Lapérouse, ordonnée par Louis XVI. Gardien des matériaux réunis pendant cette longue et savante exploration, il eut le bonheur de les conserver sur une terre ennemie et de les rendre à la France, enrichis du fruit de ses observations et de ses propres recherches. De la publication de ce voyage et du bel atlas qui l'accompagne, date le nouvel essor de l'hydrographie parmi nous ; ses brillans progrès sont attestés par les grands monumens publiés dans le cours des dernières années.

« L'entrée de M. de Rossel au dépôt de la marine fut une conquête du talent, et cependant ce savant navigateur se crut obligé de justifier un tel choix comme s'il eût manqué de titres. On sait avec quel zèle, quel dévouement, il a contribué au développement et à l'éclat de ce bel établissement où ses efforts étaient partagés par des collaborateurs ses anciens camarades, ses émules, ses amis, en tout dignes de lui.

« L'académie des sciences et le bureau des longitudes garderont long-temps le souvenir de son utile coopération. Ils consigneront dans leur histoire l'influence de ses écrits sur les progrès de l'art de la navigation et de l'astronomie nautique.

« M. de Rossel vit dans la Société de géographie un établissement éminemment utile ; il fut un de ses fondateurs. Il est resté constamment attaché à la sagesse de ses institutions primitives, à la pensée qui l'avait créée ; il s'est fait un devoir de la rappeler toujours à sa véritable destination.

« M. de Rossel vivait uniquement pour la science ; peut-être, et c'est un regret de plus, son dévouement qui ne connaissait pas de bornes a-t-il contribué à sa mort prématurée.

« Un esprit juste présidait à ses travaux. Les mers lui étaient familières, et peu d'hommes connaissaient mieux que lui le sillage des différens bâtimens de découvertes, depuis Colomb jusqu'à nous. Elève, ami, admirateur de

Fleurieu et de Borda, il avait appris d'eux cette critique hydrographique qui permet de restituer à chacun ce qui lui appartient, et de signaler les lacunes de la science ou ses véritables conquêtes. Ses connaissances, fruit de l'expérience et de l'étude, le rendaient indispensable lorsqu'il s'agissait de tracer le plan d'une expédition de découvertes, et le mérite de ses instructions fut toujours apprécié par les officiers chargés de les exécuter....

« Dans ces ouvrages élémentaires, les méthodes et les formules les plus simples sont toujours préférées, comme si M. de Rossel avait à cœur d'initier le vulgaire à de tels secrets, et de se mettre à la portée de toutes les intelligences; c'est un titre de plus dans un siècle éclairé.... »

SMYRNE. — *Première distribution des prix du collège des Frانس.*—La distribution des prix de ce collège établi depuis peu sous la direction de MM. Calderbanck et Sacchetti, a eu lieu le 23 décembre 1829 dans la salle du casin (cercle des négocians européens). C'était pour la première fois à Smyrne que ces récompenses publiques allaient être offertes à la jeunesse studieuse; aussi cette intéressante cérémonie avait-elle attiré, indépendamment des parens des élèves, un nombre considérable de spectateurs. Les membres les plus distingués de la société européenne s'étaient rendus à l'invitation des Directeurs, jaloux d'encourager par leur présence des efforts aussi dignes d'éloges. S. Em. Mgr. l'archevêque Cardelli et MM. les consuls avaient bien voulu accepter la présidence de la fête. S. Em. a couronné l'élève qui a remporté le premier prix de bonne conduite; MM. le consul de France et le consul d'Angleterre, les élèves qui ont obtenu le prix de composition française et anglaise. Le premier, M. Adrien Dupré, a doublé la récompense pour le prix français, en donnant lui-même au vainqueur un très-bel ouvrage de sa bibliothèque. La vaste et brillante salle du casin ajoutait au coup-d'œil charmant qu'offrait la

réunion dont un nombre considérable de dames faisait partie, et les commissaires de cet établissement, en accordant ce beau local, par une faveur que la nature des lieux rend nécessairement difficile à obtenir, se sont noblement associés aux encouragemens prodigués par la ville entière aux chefs du collège.

La distribution des couronnes a fait naître au milieu de la nombreuse assemblée les plus vives émotions; elle applaudissait avec transport, et nous avons surpris dans l'œil de plus d'un spectateur ces larmes généreuses et douces qu'on accorde si volontiers aux souvenirs de sa jeunesse.

A l'ouverture de la séance, M. Sacchetti, l'un des directeurs, a prononcé un discours remarquable, pour l'élévation des idées et des sentimens, et dont voici quelques passages :

« Les habitans de Mytilène ayant soumis quelques-uns de leurs alliés qui s'étaient séparés d'eux, leur défendirent de donner la moindre instruction à leurs enfans. Ils ne trouvèrent pas de meilleur moyen pour les tenir dans l'asservissement que de les tenir dans l'ignorance.

« Ainsi dans ces temps antiques l'éducation de la jeunesse était considérée comme l'honneur et la force de la société, la privation de ce bienfait comme un gage d'avilissement et de faiblesse.....

....« La méthode de l'enseignement mutuel dont les avantages long-temps contestés par des intérêts aveugles, sont aujourd'hui à-peu-près sans contradicteurs, est celle que nous avons adoptée; c'est à elle que nous devons les progrès rapides que vous avez, messieurs, reconnus dans nos élèves. Et non-seulement elle produit cet heureux effet d'une instruction plus prompte et gravée plus profondément dans l'esprit; mais elle renferme en elle quelque chose de moral qui tempère l'apprentissage autrefois si aride des premiers élémens, par ces jouissances de l'ame auxquelles le travail doit ses plus belles productions. L'en-



fant qui en instruit un autre recueille sur l'heure le fruit de ce qu'il a appris lui-même; il jouit de son ouvrage et s'associe aux progrès de son condisciple. Tous, dans cet échange continu de services prêtés et rendus, sont tour-à-tour protégés et protecteurs; tous contractent ces habitudes de bienveillance et d'appui du plus fort envers le plus faible, qu'ils doivent un jour reporter au sein de la société. Quel est l'homme, ami de l'humanité, qui peut demeurer insensible à ce consolant spectacle? Pour moi, messieurs, je l'avoue naïvement, j'y trouve chaque jour un nouveau plaisir.....

« Dans un siècle et surtout dans un pays où la tolérance religieuse est un bienfait public, pouvions-nous négliger de nous approprier ces heureuses conséquences? Au milieu du jeune troupeau confié à nos soins, toutes les religions sont également admises et respectées: ces croyans divers qui remplissent tous avec une même fidélité leurs devoirs religieux, confondent les sentimens de leur conscience dans une pensée de paix et d'union, et apprennent de bonne heure, par l'expérience la plus utile, que tous les hommes sont frères.....

« Nous éprouvons, messieurs, une sorte d'orgueil, que vous trouverez sans doute bien légitime, à rouvrir après plus de vingt siècles la carrière de l'éducation et des sciences, dans cette ville immortalisée par le génie d'Homère. Cette noble arène, où s'exercèrent Quintus et tant d'autres moins célèbres, ne sera plus sans athlètes, et la terre classique qu'arrose encore le Mélès, retrouvera sa fécondité. Qui sait si ces couronnes que nous allons distribuer ne sont pas des germes d'une illustration digne d'être reconnus pour le glorieux rejeton de l'illustration antique?.....

C'est à vous, jeunes élèves, à vous dont les travaux vont recevoir leur première récompense, que je confie l'accomplissement de cette prédiction. » C....

ALEXANDRIE. — *Fête de la circoncision d'un fils d'Ibrahim.* — Des réjouissances publiques qui viennent d'avoir lieu dans cette ville, à l'occasion de la circoncision de trois jeunes princes, dont deux enfans du pacha et un autre de son fils Ibrahim. Les fêtes se sont prolongées pendant sept jours, et chacun d'eux a été marqué par de brillantes illuminations. Un dîner splendide a été donné par M. Boghos à tous les grands du pays; deux personnes étrangères ont seules été mêlées aux convives musulmans; M. le consul-général de Suède et M. Briggs, négociant anglais. Les Franes ont pris part aux réjouissances et ont fait les frais de quelques feux d'artifice; il y en a eu de très-bien exécutés par les Turcs devant le palais du vice-roi, et vis-à-vis le sérail où étaient les jeunes princes. En l'absence de S. A., c'est Ibrahim pacha qui a présidé à cette cérémonie. L'affluence au palais était considérable; tout le monde y avait accès, jusqu'aux dames européennes, la plupart déguisées sous des vêtemens d'hommes.

Chaque jour, il a été fait une distribution de vivres à tous les pauvres. Le septième, celui où la cérémonie devait avoir lieu, les trois princes ont été promenés en grande pompe depuis la maison du gouverneur, hors de la ville, jusqu'au palais, en traversant le quartier franc. Ce cortège dont toutes les autorités faisaient partie, était précédé des régimens formant la garnison de la ville. Le même jour, au moment où venait de se terminer la circoncision, un courrier arrive du Delta et présente à Ibrahim, de la part de son père, l'ordre de mettre en liberté tous les condamnés. Le prince a voulu aller lui-même annoncer aux malheureux graciés cette nouvelle inattendue et peut-être inouïe dans l'empire ottoman. Et qu'on ne pense pas que ces détenus sont, comme ceux des bagnes d'Europe, des misérables couverts de crimes et repoussés par la société; ce sont, pour la plupart, des hommes qui n'ont pas pu acquitter leurs impositions ou qui ont manqué à quelque règle de police. Tous les moyens sont bons

pour la régénération d'un peuple ; mais la liberté est le premier bien d'où découlent tous les autres , et ce premier acte d'humanité , qui annonce la direction nouvelle des pensées du vice-roi , conduira sans doute à d'autres plus importants.

Pendant toute la durée des fêtes , le meilleur ordre et une tranquillité parfaite ont régné ; ils sont dus à l'excellente police du gouvernement. J.....

LE CAIRE. — *Organisation du premier divan représentatif. — Ecole d'administration pratique.* — Le nouveau divan s'est assemblé dans le palais d'Ibrahim-pacha , à Casr-el-aïn ; on y a délibéré sur les affaires de l'intérieur de l'Égypte. Ibrahim a déclaré que l'intention de S. A. le vice-roi son père , était de maintenir la paix et la prospérité de son pays. Il a prononcé un long discours à ce sujet (ce discours est imprimé dans le nouveau journal du Caire.)

Cette réunion se composait , 1^o des ministres , des ulémas , des directeurs de différentes fabriques et de quelques fonctionnaires distingués , en tout *trente-huit* personnes , au nombre desquelles se trouvaient Abbas-pacha , petit-fils de S. A. ; Ahmed-pacha , fils de Taher-pacha ; Mohammed-bey , gendre du vice-roi ; 2^o des *mamours* (autrement les préfets et sous-préfets , autrefois les cachesfs) au nombre de *vingt-huit* ; 3^o les cheyks-el-beled ou chefs de villages , en qualité de députés des départemens , au nombre de *quatre-vingt-treize* , dont la plus grande partie étaient de la Basse-Égypte ; en tout (159 personnes).

24 *Rabi-el-aoel.* — On a imprimé les discours prononcés dans cette assemblée dans deux ou trois séances , en désignant les personnes qui les avaient débités ; on a trouvé ensuite que cette publication était trop volumineuse et l'on a décidé que l'on se bornerait dorénavant à publier un extrait des discours.

24 *Safar.* — La poudrière que l'on a construite près de Cudamnébée est terminée. Elle a coûté environ 300,000 fr.

Elle peut contenir 20,000 quintaux de poudre : une garnison composée d'une centaine d'hommes est proposée à la garde de cet établissement.

17 *Gemadi-el-aouel*. — Avant la séance, il a été donné une décoration à chaque cheïkh des départemens. La proposition a été faite de donner cette même décoration aux cheïkhs du vieux Caire ; en vertu d'une délibération de l'assemblée, cette distinction leur a été accordée.

24 *Safar*. — L'ancien gouverneur de la Mecque, Ahmed-pacha, a obtenu, pour ses longs et loyaux services, la faculté de rentrer en Égypte. Il a été remplacé dans ses fonctions par Selym-Bey, colonel du 12^e régiment.

On a établi à Alexandrie, sous la direction de M. Cerisi, ingénieur français, un nouvel arsenal pour la construction des vaisseaux et des frégates. Le nombre des ouvriers employés dans cet arsenal est de 890 charpentiers, 460 ouvriers de divers états, 95 forgerons et 145 cordiers ; 1697 en tout, les chefs compris. Tous ces ouvriers sont enrégistrés. On paie journellement dans cet établissement 567 employés, y compris les européens.

17 *Rabi-el-ahkre*. — D'après les renseignemens pris l'année dernière sur la consommation intérieure, le conseil a jugé que la quantité de 338,000 ardebs de toute espèce de denrées, suffisait pour l'entretien des habitans du Caire ; il a été décidé que le surplus serait envoyé à Alexandrie pour être exporté. Dans ces denrées ne sont pas compris les vivres des troupes et les récoltes que font les Multérimés pour leur consommation.

— Un autre numéro de la Gazette de Boulaq fait connaître qu'il a été créé dans cette ville une *école d'administration pratique*, d'où seront tirés tous les memours (préfets) et moayvns (sous-préfets). A la tête de cette école est un directeur chargé d'enseigner l'administration provinciale, et un cheyk-el-beled (c'est-à-dire chef ou maire de village),

qui a mission d'enseigner l'agriculture pratique et la statistique agricole des provinces. S....

(Extrait de plusieurs numéros de la nouvelle *Gazette de Boulaq*, port du Caire).

NOUVELLE-GALLES DU SUD. — *Premier conseil législatif.* — Le lieutenant général Ralph Darling, capitaine général et gouverneur en chef de la colonie et de ses dépendances, a institué, le 13 juillet 1829, le *premier conseil législatif* de la Nouvelle-Galles du Sud. Ce conseil se compose du gouverneur, du premier juge, de l'archidiacre, du secrétaire colonial, de l'avocat général, du collecteur des douanes, de l'auditeur général des comptes, du lieutenant-colonel du 39^e régiment d'infanterie, de six habitants de la colonie et d'un capitaine de marine.

BALTIMORE. — *Premier Concile catholique aux États-Unis.* — Il a été tenu à Baltimore un concile du clergé catholique, au mois d'octobre dernier. L'archevêque de Baltimore et les évêques de Bardstown, Charleston, Philadelphie, Cincinnati, Saint-Louis, Boston, New-York, Mobile et la Nouvelle-Orléans, composent la hiérarchie catholique de l'Union. Le siège de ce dernier diocèse, vacant par la mort de M. Dubourg, est gouverné par l'évêque de Saint-Louis. Celui de Philadelphie est administré par un vicaire apostolique; les évêques de New-York et de Mobile étaient en Europe. L'évêque de Bardstown est assisté d'un coadjuteur, qui est prélat *in partibus* de Mauricastro. Ce concile s'occupa, dit-on, d'objets fort importants pour l'église, et résolut de se réunir régulièrement tous les trois ans. Suivant un rapport présenté à l'assemblée, il paraîtrait que le nombre des catholiques aux États-Unis, s'élève à environ 500,000. Avant de se séparer, les membres du concile prirent la résolution d'aller présenter, en corps, l'hommage de leur respect, au vénérable Charles Carroll, de Charles-

ton, le seul signataire vivant de la charte des libertés américaines et un des plus strictes observateurs de la religion romaine.

B.....

POSSESSIONS DANOISES. — *Bibliothèques des îles Færer, de l'Islande et du Groenland.* — On s'occupe depuis quelque temps de l'établissement de bibliothèques en Groenland et dans les îles Færer. Celle que le professeur Rafn a formée à Godthaab, en Groenland, a reçu du roi un présent de 55 volumes, de sorte qu'elle en compte déjà 82. La bibliothèque du chapitre de Reikiavig, en Islande, a reçu l'année passée un surcroît considérable; elle s'élève déjà à 5,129 volumes. Celle du bailliage de Thorshavn, dans l'île de Færer, contient 1,678 volumes, et celle d'Oljord, dans la partie septentrionale de l'Islande, 858. C'est avec plaisir qu'on voit que la littérature, et avec elle un plus haut degré de civilisation se répandent dans les pays les plus éloignés du centre de l'Europe.

SAINT-PÉTERSBOURG. — *Création d'un institut oriental.* — On organise à présent dans cette ville un institut oriental, sur un plan très-vaste. Il sera placé sous la direction du conseiller d'état M. Frœhn qui l'a projeté, et que le gouvernement a chargé de l'établir. Cet institut est une espèce d'académie pour l'instruction des professeurs russes, ainsi que pour les interprètes et les agens diplomatiques. A cet établissement seront attachés onze professeurs pour l'enseignement théorique, et environ vingt-quatre pour les cours pratiques des langues de l'Asie. Les membres de l'institut rédigeront un *Journal Asiatique*, pour lequel 10,000 roubles par an sont déjà assignés. Les langues qui feront l'objet de l'enseignement sont l'arabe, le persan, le turc, le tartare, le chinois, le mantchou, le sanscrit, le tibétain, le mogol, le kalmouk, le géorgien et l'arménien. Il y aura également des cours sur l'histoire et la littérature des peu-

ples qui parlent ces idiomes. Les élèves pourront en outre apprendre l'anglais, le grec moderne, le français et l'italien.

Après cinq années, les étudiants, dont le nombre est fixé à quarante, seront envoyés dans différens pays de l'Orient, en Chine, en Perse, etc., dans le but de se perfectionner et de recueillir des notions nouvelles sur l'état de ces contrées. Cet institut formera une branche de l'université de Saint-Petersbourg. Il aura une typographie orientale, une bibliothèque et un musée. On ne doute pas que cet établissement ne soit d'une immense utilité pour la Russie, dont les plans gigantesques relatifs à l'Asie, prennent de jour en jour plus de consistance. On croit qu'un des principaux buts du gouvernement est de se concilier l'amitié des différentes peuplades et principautés qui séparent ses frontières asiatiques de celles de la compagnie des Indes. On parle aussi de plusieurs étrangers chargés par le gouvernement d'aller explorer les parties méridionales de l'Asie. Ils doivent voyager sous le titre modeste d'antiquaires ou de philologues, pour ne pas exciter les soupçons d'une puissance qui ne voit qu'avec inquiétude l'extension des conquêtes de la Russie dans l'Orient. Ainsi s'accomplissent peu à peu les projets de Pierre-le-Grand.

AUSTRALIE. — *Volcan dans la Nouvelle-Hollande.* — Ce volcan dont l'existence a été constatée par M. Mackie de Cockle-bay, est situé tout près des rives du Pag's-River : il ne se distingue que lorsqu'on en est à un quart de mille. Dans le jour, et si le soleil luit, un gros volume de flammes frappe soudainement les yeux ; il est le plus souvent mêlé de fumée, surtout quand le temps est gris et d'une teinte rougeâtre terne. Pendant la nuit on peut voir distinctement la flamme s'élevant en une colonne sulfureuse bleuâtre et se déployant dans l'atmosphère. La bou-

che du volcan est située entre les pieds de deux montagnes que les indigènes nomment *Ouïngen* ; le cratère a douze pieds de largeur, sur une longueur de trente ; le terrain, à une très-grande distance à l'entour, est noir, bitumineux et privé d'humidité. M. Mackie est allé visiter ce volcan, et il raconte que l'on n'a pu rencontrer d'eau le long des flancs escarpés et peu solides des montagnes, entre les cimes desquelles se trouve le cratère. Le terrain manquait de consistance ; il était brûlé, et dans un espace d'environ un mille et demi, en descendant, il n'y avait pas, à l'exception de quelques souches carbonisées, la moindre apparence de végétation. Tout, depuis la bouche du cratère jusqu'à un mille et demi au-dessous, est un désert raboteux, stérile et aride ; il semblerait qu'à chaque moment le cratère étend ses dimensions. Pendant sa visite au volcan, la combustion fit des progrès rapides : le terrain, à une certaine distance du cratère, s'éboulant et se fendant sans cesse, de temps en temps on voyait des masses de terre se séparer et tomber dans le volcan dont la flamme, un instant étouffée, semblait s'augmenter par ce nouvel aliment. Un jour qu'il donnait à ses compagnons des instrumens pour creuser dans un endroit, afin de reconnaître l'état du sol, M. Mackie marcha sur un point où le terrain était rompu et y enfonça. Il fallut faire beaucoup d'efforts pour le sauver de ce danger ; mais heureusement une application émolliente de résine contribua singulièrement à diminuer les douleurs de ses brûlures et de ses meurtrissures.

Il ne paraît pas qu'aucune éruption ait encore eu lieu, et M. Mackie a remarqué qu'il n'y avait pas le moindre vestige de lave à la base ou le long des flancs de la montagne entre lesquelles le volcan est placé. Il est évident toutefois qu'une veine de bitume entretient le feu souterrain.

S. M.

CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. — *Mort du roi des Caffres* — Ghika, le roi des Caffres est mort le 13 novembre 1829, d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle plusieurs vieilles femmes qu'on soupçonnait d'avoir ensorcelé ce chef, sont tombées victimes de sa superstition. On ne sait pas encore lequel de ses nombreux descendans lui doit succéder.

MADAGASCAR. — *Expédition française contre les Ovas.* — Les divers points que la France possède depuis près de 200 ans sur la côte orientale de l'île de Madagascar ayant été envahis par la tribu des Ovas qui tenait sous la plus violente oppression des peuples de cette côte, depuis longtemps nos fidèles alliés, le roi, sur un rapport de M. le baron Hyde de Neuville, en date du 29 janvier 1829, a ordonné qu'une expédition serait dirigée sur Madagascar, à l'effet de faire reconnaître par les Ovas, soit en employant la voie des négociations, soit en recourant, s'il y avait lieu, à la force, les droits de la France à la possession des points envahis.

L'expédition est partie de Bourbon au mois de juin dernier, sous le commandement de M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre : elle se composait de la frégate *la Terpsichore*, de la gabarre *l'Infatigable* et du transport *le Madagascar*. Plus tard, ces bâtimens ont été rejoints par l'avisos *le Colibri*, par la corvette de charge *la Nièvre* et par les gabarres *la Chevette* et *la Zélée*.

Conformément à ses instructions, le premier soin du commandant de l'expédition a été d'informer la reine des Ovas, qui réside à Émirne, de l'objet de sa mission et des intentions pacifiques de la France. Cette communication indiquait toutefois un délai au-delà duquel le silence du gouvernement des Ovas serait considéré comme un refus de reconnaître nos droits, et le signal des hostilités.

En attendant la réponse de la reine et l'ouverture des

négociations qu'il présumait devoir en être la suite, le commandant de l'expédition fit prendre possession de Teintingue qui se trouve placé presque vis-à-vis de l'île de Sainte-Marie, que nous n'avons pas cessé d'occuper. Teintingue était depuis long-temps abandonné par les Ovas.

Un fort a été élevé. Le pavillon blanc y a été arboré le 18 septembre, et c'est avec le plus vif enthousiasme que nos soldats ont juré de le défendre.

Pendant que le commandant de l'expédition pourvoyait à l'établissement du fort de Teintingue, il apprit que les Ovas avaient interdit, sous peine de mort, aux Malgaches, d'y apporter des vivres; que partout les Français étaient l'objet de leurs insultes, et que même un traitant de Bourbon tombé entre leurs mains avait été fait esclave et vendu par un chef Ova; traitement jusqu'alors sans exemple de la part de ces peuples barbares.

Le délai accordé au gouvernement d'Émirne pour faire connaître sa détermination étant expiré sans qu'aucune réponse fût parvenue, M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre quitta Teintingue dans les premiers jours d'octobre et se porta avec la *Terpsichore*, la *Nièvre* et la *Cheurette* sur Tamatave, où les Ovas avaient un établissement assez important.

Le 10 octobre, l'expédition arriva devant Tamatave. M. Gourbeyre rend compte, dans les termes suivans, de ses opérations : « Pendant que les bâtimens s'embossaient » à 300 toises du fort, un officier fut envoyé à terre pour » annoncer que je venais recevoir la réponse du gouverne- » ment Ova, dont je voulais connaître les dernières réso- » lutions. Le général qui commandait à Tamatave me fit dire » qu'il n'avait pas de lettre pour moi, et qu'il ignorait les » intentions de la reine.

» Le lendemain, toutes les dispositions étant faites pour » le combat, un des officiers de la *Terpsichore* se rendit au » fort pour demander au général s'il avait des pouvoirs pour

» traiter ; et , sur sa réponse négative , il lui remit une déclaration de guerre au gouvernement Ova ; il lui remit également une lettre où je lui annonçais que les hostilités allaient immédiatement commencer.

» Il était 8 heures du matin , quand cet officier me rendit compte de sa mission. Je fis aussitôt commencer le feu , et quelques instans après , le fort de Tamatave n'existait plus. Les boulets et la mitraille couvraient la plage et traversaient le fort : quelques boulets bien dirigés causèrent l'explosion du magasin à poudre ; il n'y avait pas un quart d'heure que l'action était commencée , et déjà tous les bâtimens et les bagages étaient devenus la proie des flammes. Le général , les principaux officiers , entraînés par leurs soldats épouvantés , fuyaient dans toutes les directions ; ils croyaient échapper à la mort que plusieurs trouvèrent sous leurs pas ; car nos boulets les atteignaient dans leur retraite.

» Pour compléter notre succès , j'expédiai , dès 8 heures et quart , les troupes de débarquement sous les ordres de M. Fénix , capitaine au 16^e régiment d'infanterie légère. Ces troupes se composaient de 58 marins des 9^e et 32^e équipages de ligne , de 140 soldats du 16^e léger , et de 40 soldats africains de la garnison de Sainte-Marie : en tout 338 hommes.

» Un détachement d'Ovas voulut s'opposer au débarquement ; mais deux coups de caronade , tirés par la chaloupe de la *Terpsichore* , les dispersèrent , et la colonne , éclairée par deux détachemens de tirailleurs , se mit en marche pour poursuivre l'ennemi.

» A 8 heures et demie , nos troupes approchant du fort , je fis cesser le feu des bâtimens. Les Ovas voulurent alors mettre un peu d'ordre dans leur retraite ; ils essayèrent même de présenter la bataille , mais ils ne tinrent pas longtemps devant les soldats français ; bientôt ils furent dans une déroute complète ; beaucoup laissèrent leurs armes sur

» le champ de bataille ; une vingtaine tombèrent sous les
» coups de nos tirailleurs.

» Dès neuf heures du matin , le pavillon du roi flottait sur
» les ruines du fort. Nos soldats et matelots campèrent sur le
» champ de bataille. Les Ovas se réfugièrent dans les mon-
» tagnes d'Ivondrou , à 4 lieues de Tamatave.

» Nous avons trouvé dans le fort :

» Vingt-trois canons ou caronades ,

» Un pierrier ;

» Deux cent douze fusils.

» Nous n'avons eu que deux blessés : ce sont deux tirail-
» leurs du 16^e léger.

» J'ai été on ne peut plus satisfait de la conduite des of-
» ficiers , sous-officiers et soldats de l'expédition. A terre
» comme à bord , nos conscrits se sont montrés dignes de
» marcher à côté de nos vieux soldats ; quelques-uns figu-
» raient parmi nos chefs de pièce.

» La leçon a été forte ; j'espère qu'elle sera efficace.

» J'ai offert au général Ova les secours de nos chirur-
» giens pour ses blessés ; j'attends sa réponse.

» Les Ovas , retirés au-delà de la rivière d'Ivondrou , se
» croyaient en sûreté derrière leurs remparts ; ils appelaient
» près d'eux les Betrionzaracs , leur défendaient , sous peine
» de mort , de nous porter des vivres , et leur persuadaient
» que les soldats français , loin de leurs vaisseaux , étaient
» sans courage , et n'osaient jamais s'éloigner du rivage hors
» de la portée de leurs canons. Il me parut nécessaire de
» donner à ces peuples une haute opinion de notre supério-
» rité. Malgré les difficultés qu'opposait la nature des loca-
» lités , je fis attaquer les Ovas par un détachement com-
» mandé par le capitaine d'artillerie de marine Shœel. Le
» parapet construit par eux fut emporté à la bayonnette.
» Alors la déroute devint générale : fuyant dans deux direc-
» tions différentes , une partie des Ovas se jetèrent dans les
» montagnes , où ils ne purent être poursuivis ; les autres

» gagnèrent la rivière, sur les bords de laquelle, atteints par
 » quelques voltigeurs et un détachement de noirs Yollofs,
 » ils trouvèrent la mort. Ces derniers ont fait preuve de
 » beaucoup d'intrépidité; ils se sont montrés dignes de com-
 » battre dans nos rangs. Nous n'avons eu dans cette af-
 » faire que deux soldats blessés. Tout le monde a fait son
 » devoir. »

La correspondance de M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre s'arrête au 16 octobre, le jour même où a eu lieu l'affaire d'Ivondrou. Il est permis d'espérer que nos succès ayant répandu l'effroi parmi les Ovas, des propositions pacifiques n'auront pas tardé à être faites. S'il en était autrement, toutes les mesures sont prises pour repousser l'ennemi, dans le cas où il oserait nous attaquer, et pour assurer la conservation des avantages que nous avons obtenus.

M. le capitaine de vaisseau Gourbeyre a déployé dans cette circonstance beaucoup d'activité et une grande énergie.

AMÉRIQUE DU SUD. — *Voyage en Patagonie, de M. Dessalines d'Orbigny.* — Le voyage de M. Dessalines d'Orbigny, fait espérer de précieux résultats pour la science. Le muséum royal d'histoire naturelle, recevra bientôt de ce savant explorateur, plusieurs magnifiques collections qui contribueront à l'enrichir. Après un séjour de huit mois, dans une contrée à peine connue, au milieu de fatigues et de privations sans nombre, M. d'Orbigny est retourné à Buenos-Ayres, d'où il a adressé à sa famille les détails suivants sur sa longue et périlleuse entreprise.

Buenos-Ayres, le 18 novembre 1829.

» Après un voyage par mer de quinze jours, je viens de débarquer à Buenos-Ayres, où, du moins, je puis vivre en sûreté et oublier ce que j'ai souffert pendant huit mois

de séjour dans la Patagonie, et au milieu d'Indiens qui ne m'ont pas laissé un instant de repos.

» Je vous parlais dans ma dernière lettre d'un voyage dans le nord du village *del Carmen*, sur le *Rio-Negro*, dont j'avais été obligé de revenir à la hâte pour me sauver de la fureur des Indiens. Les deux premiers mois qui suivirent cette époque, il ne me fut pas possible de voyager sans m'exposer; si ce n'est pendant les nouvelles lunes, le temps des pleines lunes étant signalé tous les mois par des incursions de ces barbares. Je fus vers le sud, où je vis des déserts affreux auxquels ceux de l'Afrique peuvent seuls être comparés. Lorsque je trouvais des hommes assez braves pour vouloir me guider, j'en réunissais trois ou quatre, et tous bien armés nous voyagions emmenant avec nous quinze ou vingt chevaux : les uns portaient les armes et bagages; les autres nous aidaient à supporter les fatigues du voyage. Nous faisons, sans nous arrêter, vingt à vingt-cinq lieues, et cela dans de vastes déserts où rien ne peut fixer pour la route à suivre. Une uniformité fatigante et un horizon immense se montrent de tous côtés. Le sol de ces tristes lieux, où pas même le chant d'un oiseau ne vient troubler un affreux silence, ne fut peut être jamais foulé par un Européen avant moi : aussi les peines et les fatigues que j'ai éprouvées ne peuvent se décrire. Ces voyages ne sont pas d'une longue durée; cependant j'y ai tué des lions marins, une foule d'animaux intéressans, et ce fameux *condor* qui, d'après les relations exagérées des premiers Espagnols, donna lieu à des fables dont on fit le *Roc des Mille et une nuits*.

» A la fin d'avril, les Patagons et quelques peuples vinrent nous attaquer en forces, et nous ne leur résistâmes qu'avec la plus grande difficulté. Ils enlevèrent les troupeaux de la colonie, attaquèrent le fort, et ne consentirent à une trêve qu'à des conditions onéreuses. Lorsque je quittai le

pays, ses habitans paraissaient menacés d'une nouvelle invasion et d'une perte inévitable.

» Je fus assez heureux dans mon excursion pour ne pas rencontrer de naturels; mais j'eus à souffrir d'une autre manière. C'était dans le fort de l'hiver; il fallait coucher à la belle étoile, et, pour comble de malheur, le pauvre naturaliste accablé par des pluies continuelles et par les rigueurs du froid, n'avait d'autre abri que des buissons, et d'autre lit que de misérables cuirs glacés.

» Laissons les sujets qui me regardent pour parler des mœurs des Indiens. Dans cette langue de terre qui forme l'Amérique méridionale, depuis Buenos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan, il y a seulement trois races d'Indiens: les *Araucanos*, qui sont les plus guerriers, les plus nombreux et les plus à craindre; les *Puelches*, qui ont été presque détruits par leurs guerres avec les *Araucanos*, et les *Patagons*, qui habitent les terres plus au sud jusqu'au *Rio-Negro*. J'ai étudié tous ces Indiens avec soin; j'ai des vocabulaires de leur langue; mais les *Patagons*, par leur bizarrerie, m'ont le plus fourni d'observations intéressantes. Ils ne sont pas des géans, mais seulement de très-beaux hommes, vigoureusement constitués. Les hommes et les femmes se peignent la figure de rouge, le dessous des yeux de bleu, et, lors des combats, ils se mettent au-dessus des sourcils de grandes taches blanches. Les femmes sont couvertes d'une mante attachée en avant par une épinglette d'argent large de six pouces; leurs cheveux sont disposés en deux tresses qui tombent sur leurs épaules, et auxquelles elles attachent des grelots ou des morceaux de cuivre. Leurs oreilles sont ornées de boucles d'argent carrées, de trois pouces de diamètre; elles ont des bracelets aux bras et aux mains; et lorsqu'elles vont à cheval, un chapeau paré de plaques de cuivre, ressemblant à un plat qu'on renverserait, couvre leur tête. Les hommes, pendant la guerre, sont affublés d'une cuirasse de peau, d'un chapeau de cuir,

et armés d'arcs, de frondes, ainsi que de redoutables boules qui, dans leurs mains, font trembler les plus hardis.

» Leurs mœurs sont très-singulières. Comme les autres Indiens du sud, ils vivent dans de petites tentes de cuir, qu'ils transportent avec eux lorsqu'ils voyagent. Ils adorent le génie du mal, qu'ils appellent *Gualechu*. Ce génie est aussi quelquefois le dieu du bien ; mais leur culte est plutôt dû à la crainte qu'à la reconnaissance. Ils se livrent dans les divers actes de leur vie, et particulièrement à l'occasion de leur mariage, à des cérémonies qui sont extrêmement bizarres, et qui déplairaient assez à nos jeunes dames qui, en effet, se soucieraient fort peu d'être plongées à diverses reprises dans de l'eau souvent très-froide, lorsqu'elles passeraient de l'état nubile à celui de femme. Un sort affligeant semble toujours, dans ce pays, réservé aux femmes lorsqu'elles deviennent veuves ; elles sont aussitôt déposées de tous les biens qui appartenaient à leur mari, et elles sont livrées pendant le reste de leur vie à des chagrins et à une misère déplorable. Les animaux appartenant au défunt sont détruits ; les bijoux eux-mêmes sont enfouis avec lui.

» Mes voyages m'ont tellement vieilli, que j'ai presque tous les cheveux blancs, et que vous aurez de la peine à me reconnaître lors de mon retour en France, etc. »

D'ORBIGNY.

PARAGUAY. — *Délivrance de M. Bompland.* — L'*Universel* de Montevideo, du 13 novembre dernier, annonce que le célèbre naturaliste Bompland, détenu depuis si longtemps au Paraguay par le dictateur Francia, venait enfin de recouvrer sa liberté. A cette époque, M. Bompland était en route pour Buenos-Ayres. De plus, deux voyageurs assuraient l'avoir rencontré à Jtapua, où il se préparait à descendre le Parana jusqu'à *Corrientès*. Puisse cette heureuse nouvelle se confirmer ! Puisse nous revoir bientôt l'ami et le compagnon de M. de Humboldt !

POLE ARCTIQUE. — *Expédition du capitaine Ross.*
 — Le capitaine Ross, dont les journaux ont annoncé le nouveau voyage au Pôle Arctique, est parvenu sans aucun accident au 67^e degré de latitude. Son bateau à vapeur a parfaitement supporté l'épreuve d'une mer extrêmement rude. Toutefois, une rafale, qui l'a assailli, a brisé son principal mât, et l'équipage aurait été fort en peine de le remplacer dans un pays où l'on ne trouverait pas de quoi faire le manche d'une pioche, si par un bonheur inouï, il n'eût rencontré un navire anglais qui, ayant été pris par les glaces, avait été abandonné. Après en avoir tiré un mât et des vivres, on en a fait une conserve du bateau à vapeur.

POLE ANTARCTIQUE. — *Expédition de M. Palmer.* — Les brigs *l'Annawan* et *le Scraph* ont dû partir de New-York à la fin d'octobre dernier, pour entreprendre un voyage de commerce et de découvertes qui doit durer trois années. Ils exploreront les régions du pôle austral : leur équipement est parfaitement calculé pour résister aux périls de cette navigation ; l'équipage de chaque navire se compose de cinquante hommes, jeunes et robustes. Entre autres objets qu'ils emportent, on remarque des pirogues faites en os de baleine qui se transforment à volonté en de commodés traîneaux pour passer les montagnes de glaces.

M. Palmer a été nommé capitaine de cette expédition. Il est déjà connu par la découverte d'un grand groupe d'îles près du pôle antarctique. Le cap. Pendleton commande *le Scraph*. Le docteur James Eights d'Albani, savant naturaliste, et M. Reynolds, habile négociant, font partie de cet intéressant voyage dont on espère beaucoup pour l'avantage des sciences, quoique ce ne soit qu'une entreprise particulière. Des concitoyens de ces courageux voyageurs leur ont fait généreusement don d'une bibliothèque de quelques

centaines de volumes choisis et de beaucoup d'instrumens nautiques propres à un voyage de long cours.

JAPON. — *Nouvelles de M. Siebold.*

On nous écrit de Hollande : La mère du docteur Siebold, retenu par le gouvernement japonais pour avoir voulu exporter de ce pays des cartes géographiques très-détaillées, vient de recevoir l'assurance du ministère hollandais des colonies, que rien de fâcheux n'est arrivé à son fils, et que le gouvernement des Pays-Bas mettra tout en œuvre pour sa prompte délivrance.

PERSE. — *Assassinat de M. Schultz.* — Des lettres de Tiflis, donnent la triste nouvelle de la mort affreuse de M. Schultz. Ce jeune savant de la plus haute espérance voyageait, depuis plusieurs années, dans l'Orient, aux frais et par les ordres du roi. Il était principalement chargé d'entreprendre des recherches sur les antiquités de la Perse. Une partie des observations et des découvertes qu'il avait fait parvenir au gouvernement, ont été indiquées et consignées dans le journal asiatique de Paris, ou dans le journal dessavans. On avait lieu d'espérer que le séjour de M. Schultz en Perse nous donnerait une ample moisson d'observations de la plus haute importance. Le ciel en a ordonné autrement; cet intrépide et intéressant voyageur vient d'être massacré dans le Kourdistan, aux frontières de Inal-Huerilé, entre les villages de Bach-Kullah et de Perinham-Hichin. L'envoyé anglais de Tauris, M. le colonel Macdonald, s'est empressé d'envoyer sur les lieux un homme de confiance pour recueillir, s'il était possible, les effets et les papiers de M. Schultz. On assure aussi que l'envoyé de Russie a également pris le plus vif intérêt au sort de l'infortuné voyageur.

AFRIQUE. — *Colonie de Liberia. Mort d'Abduhl-Rahaman.* — Cette colonie, formée par les soins de la compagnie de colonisation américaine, compte à peine huit ou neuf ans d'existence, et déjà elle renferme près de deux mille noirs libres qu'on y a transportés des États-Unis. Les premiers colons y arrivèrent au mois de décembre 1821, et y fondèrent l'établissement de *Monrovia*, près de l'embouchure du fleuve Muserado et du cap du même nom. Assaillis à plusieurs reprises par des peuplades voisines, ils eurent d'abord beaucoup de peine à se maintenir; mais renforcés depuis par l'arrivée d'autres émigrans, et assurés de la protection de Boatswain, roi du Condoes, ils se sont étendus par degrés dans le pays et y possèdent maintenant plusieurs établissemens.

Le but de la société est de transporter sur la côte d'Afrique tous les noirs libres qui veulent s'y rendre, pour diminuer les gens de couleur des états méridionaux de l'Union où leur nombre, toujours croissant, ne laisse pas que d'inspirer des craintes sérieuses. La société a jusqu'ici dépensé 70,000, dollars qu'elle a employés à maintenir son agent, et à acheter un territoire de cent-cinquante milles le long des côtes et dont l'étendue intérieure est illimitée sur plusieurs points. La société a donné à la colonie une constitution et des lois (22 octobre 1828), qui garantissent aux habitans à peu près les mêmes droits et privilèges que ceux dont jouissent les citoyens des États-Unis. Leurs exportations, en 1828, ont été de plus de 68,000 dollars, et la valeur de leurs propriétés, à la même époque, pouvait être de 140,000.

Les pays voisins sont actuellement gouvernés par des princes amis, qui ont déjà fait eux-mêmes des progrès dans les arts de la civilisation. Les directeurs espéraient tirer le plus grand avantage de l'influence d'un ancien roi de cette partie de l'Afrique, conduit en esclavage aux États-Unis, et que la Société avait racheté pour l'envoyer à Libéria.

Toutes fois , les dernières nouvelles de la colonie nous apprennent qu'il y est mort , le 6 juillet dernier , peu de jours après son arrivée. Ce prince nommé Abduhl Rahaman , était né à *Temboctou* dont son grand-père était roi. Étant entré dans l'armée de Foutah-Jallo (1) qui dépendait alors de Temboctou , il fut chargé du commandement d'une expédition contre les Hebohs , fut fait prisonnier avec presque tous les siens , et mis à bord d'un bâtiment négrier , destiné pour les Antilles. Là , il fut vendu comme esclave , et ayant été ensuite envoyé à Natchez , il y vécut long-temps dans cette condition. Quelques années auparavant , le docteur Cox , chirurgien à bord d'un navire qui faisait le commerce sur la côte d'Afrique , ayant pénétré dans le pays , s'y égara , et fut abandonné. Après avoir erré quelque temps , il arriva à la capitale du Foutah-Jallo , où blessé et malade , il fut accueilli par Abduhl qui lui donna l'hospitalité durant six mois. Le docteur Cox , de retour aux États-Unis , ayant eu occasion de visiter Natchez , seize ans après , fut reconnu par le prince noir. M. Cox pénétré de reconnaissance et touché de compassion pour le sort de cet infortuné , lui procura la liberté , et le recommanda au gouverneur qui lui accorda un passage pour son pays natal. Sa mort est d'autant plus déplorable pour la colonie , qu'il était allié à plusieurs chefs puissans des pays situés entre Timbou et Temboctou , et que son frère Abduhl Kadre occupe le trône du Foutah-Jallo , royaume à peine éloigné de 200 milles de Libéria. Comme il écrivait l'arabe avec facilité et parlait plusieurs langues de l'Afrique , la Société espérait , par son intermédiaire , établir des relations importantes avec l'intérieur. Peut-être y parviendra-t-elle encore à l'aide de ses enfans , pour la rançon desquels des citoyens des États-Unis ont déjà souscrit quatre mille dollars.

L'institut théologique de Basle , en Suisse , vient d'en-

(1) Foutah-Dialon.

voyer à New-York, quatre missionnaires qui doivent s'y embarquer pour Liberia. Une branche de la Société de colonisation a tenue une assemblée dans cette ville, au mois de novembre dernier et le rapport qui lui a été lu sur l'état de la colonie, en donne une idée des plus favorables : « Les profits immenses, y est-il dit, que les capteurs des prisonniers africains retirent de leur vente aux négriers le long des côtes, sont une des causes principales de la continuation de cet abominable trafic de chair humaine. La Société cherche à persuader aux naturels d'y renoncer et de se livrer au commerce de l'ivoire, de la gomme, du café, des teintures et des drogues qui abondent dans leurs pays, et pour lesquels les États-Unis leur enverraient en échange des étoffes de coton et de laine, des objets de quincaillerie, de la fayence, etc. Ce résultat, elle espère l'obtenir à l'aide des lumières du christianisme et de la civilisation, et alors quel service n'aura-t-elle pas rendu à sa patrie et à l'humanité en général ?.... »

BAR.....

DOCUMENTS OFFICIELS.

DÉCRET DE GUERRERO, ABOLISSANT L'ESCLAVAGE AU MEXIQUE.

*Le président des états-unis du Mexique, aux citoyens de la
république,*

SALUT.

» Désirant signaler, dans cette année 1829, l'anniversaire de notre indépendance par un acte de justice nationale, qui puisse à la fois contribuer à consolider notre tranquillité intérieure, coopérer au développement de la prospérité de la république, et rendre à une portion de sa population ces droits sacrés que la nature accorde à tous, et que protègent nos lois sages et justes.

Conformément à l'article 30 de l'acte constitutif,

Usant des droits extraordinaires accordés au pouvoir exécutif, je décrète :

Art. 1. L'esclavage est pour toujours aboli dans toute l'étendue de la république ;

2. Tous les individus, qui jusqu'à ce jour ont été esclaves, sont libres ;

3. Lorsque la situation financière de la république le permettra les propriétaires d'esclaves seront indemnisés ; l'indemnité sera déterminée par une loi.

Afin que le présent décret ait une pleine et entière exécution, j'ordonne qu'il soit imprimé, et adressé à tous ceux qui ont intérêt à ce qu'il ait son plein et entier effet.

Donné au palais fédéral de *Mexico*, le 15 septembre 1829 ;

VICENTE GUERRERO.

Annonces Bibliographiques.

Considérations sur les trois systèmes de communications intérieures au moyen des routes, des chemins de fer et des canaux ; par B. H. Nadault, ingénieur des ponts-et-chaussées. Brochure in-4° de 60 pages. Roret, Paris, 1829.

Tout, en France, subit l'empire de la mode : les systèmes les plus opposés sur les objets les plus sérieux, comme sur les objets les plus frivoles, ont eu leur tour de faveur. La solution des questions importantes qui concernent les communications intérieures n'a pas été elle-même à l'abri de cette influence. La canalisation générale de la France, dont les immenses avantages avaient frappé tous les esprits, a subi depuis quelque temps une espèce de défaveur, et les chemins de fer ont été préconisés avec un enthousiasme qui eût pu induire en de graves erreurs, s'il eût été moins exagéré. Ainsi, pour éviter que bientôt on ne propose de combler nos canaux pour établir des chemins de fer sur leurs ruines, il est bien important de proclamer cette vérité ; c'est que la question tendant à établir la prééminence de l'un des systèmes de communication intérieure, n'est pas susceptible d'une solution générale, et qu'une foule de circonstances locales et de considérations particulières peuvent faire pencher la balance dans l'un ou dans l'autre sens. M. Nadault, ingénieur des ponts-et-chaussées dans le département de la Haute-Marne, a eu l'heureuse idée d'étudier et de comparer les opinions dissidentes, de réunir les considérations générales et les expériences exactes, propres à définir chaque système de transport sous leurs divers points de vue, et en-

fin de réduire en nombres les avantages comparatifs de chacun d'eux, dans un mémoire qu'il vient de publier, sous le titre de *Considérations sur les trois systèmes de communications intérieures, au moyen des routes, des chemins de fer et des canaux.*

Un des résultats les plus utiles de ce travail, est la détermination des résistances propres à chaque voie de communication, ou des nombres qui sont le rapport inverse des poids qu'une même force peut mouvoir avec une vitesse déterminée, sur une route, un chemin de fer ou un canal. L'auteur arrive ensuite à l'élévation numérique des avantages absolus des trois systèmes, après avoir tenu compte de toutes les circonstances qui sont susceptibles d'entrer dans le calcul. Ces résultats, de la plus grande importance, sont établis sur tout ce qu'il était possible de réunir de plus positif en expériences exactes, et en considérations théoriques. Une partie intéressante du mémoire renferme des considérations remarquables sur l'état actuel des routes en France et en Angleterre, sur les péages en général, et sur la relation qui existe entre l'établissement des barrières des routes et la navigation intérieure du pays. Enfin des notes sur la force du cheval, sur les machines à vapeur et sur la comparaison de ces deux genres de moteurs, jettent une vive lumière sur une matière restée long-temps obscure.

Une exposition claire et méthodique d'un grand nombre de faits bien constatés, des conséquences remarquables déduites de ces faits par des raisonnemens rigoureux, caractérisent cet ouvrage qui se recommande également à l'attention des hommes de l'art, et à celle de toutes les personnes dont l'esprit est naturellement porté vers ces connaissances positives. On ne peut que savoir gré à M. Nadault d'avoir consacré ses loisirs à des recherches d'une utilité aussi immédiate, au moment même où s'agitent de grandes questions qui intéressent au plus haut degré l'industrie française. Ce jeune ingénieur a su, en outre, dépouiller la science de son austérité et mettre les vérités les plus abstraites à la portée de tout le monde : c'est un genre de mérite qui est bien loin d'être commun.

Voyage à Temboctou et à Jenné, dans l'Afrique centrale; précédé d'observations faites chez les Maures Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827 et 1828, par René Caillié. Ouvrage dédié au Roi, orné du portrait de l'auteur, d'une vue de Temboctou et de plusieurs planches, et accompagné d'une très-grande et belle carte itinéraire, avec des remarques géographiques, par M. Jomard. 3 vol. in-8. Prix : 30 fr. et 35 fr. par la poste. Paris, chez Mongie aîné, boulevard des Italiens, n. 10.



Passionné dès l'enfance pour les voyages, M. Caillié, âgé de 16 ans, et ne possédant que 60 fr., s'embarque sur la gabarre *la Loire*, qui allait au Sénégal de conserve avec *la Méduse*. Débarqué à Saint-Louis, il prend part dans une expédition de découvertes dont la mauvaise issue, loin de rebuter, enflamme son courage. Malgré les sages remontrances de M. le baron Roger, il part de nouveau avec quelques marchandises, pour le pays de Braknas, dans l'intention d'apprendre l'arabe, ainsi que la pratique du culte des Maures. Il obtient un accueil favorable, en prétextant de se convertir à l'islamisme et de vivre chez un peuple dont il a entendu vanter la sagesse.

Maître enfin de la langue du pays, et assez familier avec le Coran, le jeune Caillié revient au Sénégal, et sollicite les moyens de mettre son projet à exécution; mais son âge n'inspire pas assez de confiance. N'ayant rien pu obtenir, il amasse, pendant seize mois de pénibles labeurs, une somme de 2,000 fr., et avec ce faible pécule, quelques médicamens, deux boussoles de poche, un costume arabe et le Coran, il part pour son grand voyage. A peine a-t-il fait une marche de deux heures, qu'il trouve les tombeaux du major Peddie et de ses compagnons, morts victimes d'une entreprise semblable. Mais il repousse un si funeste augure et continue sa route.

On le voit, parti de Kakondy le 19 avril 1827, reconnaître la position presque inconnue des sources de Bafila, passer ensuite le Dhioliba (Niger); de là se rendre à Kankan, grande ville dans le pays de ce nom, et se porter jusqu'à deux cents milles dans l'est, au delà du Soulimana, jusqu'à Timé, où il arrive le 3 août,

Là, il est retenu par le scorbut, et reste plusieurs mois entre la vie et la mort ; couché sur la terre, privé des secours de l'art et des médicamens, n'osant pas réclamer la pitié de ses hôtes, effrayés des progrès de la maladie, il ne trouve d'asile que dans la compassion d'une négresse qui lui prodigue les plus tendres soins. Comment ne pas frémir quand on voit cet intrépide jeune homme lutter cinq mois contre la mort, et arracher de ses propres mains les parties de son corps atteintes par la gangrène. Enfin il entre en convalescence, et, sans attendre son rétablissement, commence une autre excursion. Résolu de rejoindre le Dhioliba, il part le 9 janvier 1828. Après avoir vu ou passé plus de cent villages, il revoit le fleuve, et en traverse plusieurs bras pour se rendre à Jenné le 11 mars. Après une résidence de treize jours, M. Caillié s'embarque sur le grand fleuve et recueille des notions aussi positives que neuves sur son cours, sur ses affluens et ses îles, et notamment sur le lac Debo. Enfin il arrive le 19 avril à Cabra, port de Temboctou ; dès le lendemain, il fait son entrée dans cette ville célèbre.

Le Mexique, par Y. C. Beltrami, ex-conseiller à une cour royale de l'ex-royaume d'Italie, etc., etc. ; 2 vol. in-8°. Chez Crevot, rue du Bac ; et Delaunay, Palais-Royal. Prix : 15 fr.

Précédé par le souvenir de ses voyages aux sources du Mississipi et de la rivière sanglante, M. Beltrami était en droit d'attendre des lecteurs l'accueil que reçoit sa nouvelle publication. Nous nous réservons, dans un de nos prochains numéros, d'en rendre un compte plus étendue, et de donner quelques citations, qui pourront faire apprécier l'intérêt que présente ce voyage. Nous nous bornerons, pour le moment, à signaler d'une manière plus particulière, dans l'ouvrage de M. Beltrami, ce qui a rapport aux antiquités du Mexique, où nous avons remarqué une foule de renseignemens aussi curieux que nouveaux. La demi-civilisation du Mexique et de quelques autres parties de l'Amérique, était-elle, au moment de la découverte, dans un mouvement ascendant, ou

au contraire, le résultat d'une civilisation décroissante et retournant à la barbarie? Telle est la question restée jusqu'à ce jour sans solution. M. Beltrami, sans la résoudre lui-même, est parvenu à l'éclaircir par plusieurs fragmens de son voyage, et notamment par celui que nous venons de citer.

Nouvelles tables astronomiques et hydrographiques, contenant un traité abrégé des cercles de la sphère; la description des instrumens à réflexions; diverses méthodes pour obtenir les latitudes et les longitudes terrestres; une nouvelle table de logarithmes des sinus, cosinus, tangentes et cotangentes, de seconde en seconde pour les 90 degrés du quart de cercle; par V. Bagay, professeur d'hydrographie: édition stéréotype, gravée, fondue et imprimée par MM. Firmin Didot, père et fils, rue Jacob, n° 24; un fort volume in 4°. Prix: 25 fr. pour Paris, et 30 fr. par la poste pour les départemens.

THE LONDON EXPRESS

AND

PARIS ADVERTISER,

JOURNAL POLITIQUE, COMMERCIAL, LITTÉRAIRE,

ET PETITES AFFICHES ANGLAISES DE PARIS.

Ce nouveau Journal anglais paraît à midi, et part par la poste du jour pour les départemens et l'étranger.

Il contient les nouvelles arrivées par tous les courriers du matin, et celles des journaux de Paris; il possède une vaste correspon-

dance, et consacre une partie de ses colonnes à des renseignements financiers et commerciaux.

Les bureaux sont rue Feydeau, n° 3, à Paris.

Les prix d'abonnemens sont :

Pour PARIS	1 mois.	10 fr.
	3 mois.	30
	6 mois.	56
	L'année.	108
Pour les DÉPARTEMENS	1 mois.	11
	3 mois.	32
	6 mois.	60
	L'année.	116
Pour L'ÉTRANGER	3 mois.	35
	6 mois.	66
	L'année.	128

ERRATA.

Page 61 — Mauzé, *lisez* Mauzé (département des Deux-Sèvres).

Page 62 — *Sarakoalis*, *lisez* *Sarakolais*.

Page 72 — ALLAHAKBAR, *lisez* ALLAH AKBAR.

Pages 111 et 112 — *Jeudo*, *lisez* *Jedo*.

Page 123 — Balby, *lisez* Balbi.

Page 129 — DE LA DÉLIVRANCE DE L'ÉGYPTÉ, *lisez* LA DÉLIVRANCE
DE L'ÉGYPTÉ.

Page 134 note — Rotle (livre de 180 drachmes ; centième partie
du k'anthar, quintal turc) équivalant à
57 kil. 600, *lisez* rotle (livre de 180 drach-
mes), centième partie du k'anthar (quintal
turc), qui équivaut à 57 kil. 600.

C'est également par erreur que les deux premiers articles des *Nouvelles*
ont été rangés dans cette division, ils appartiennent aux *Variétés*.

ERRATA

Page 61 — Mieux, sans blanc (supplément des Docteurs)
 Page 62 — Gervais, sans Gervais
 Page 72 — Allard, sans Allard
 Page 112 — Jours, sans Jours
 Page 113 — Jours, sans Jours
 Page 114 — Jours, sans Jours
 Page 115 — Jours, sans Jours
 Page 116 — Jours, sans Jours
 Page 117 — Jours, sans Jours
 Page 118 — Jours, sans Jours
 Page 119 — Jours, sans Jours
 Page 120 — Jours, sans Jours
 Page 121 — Jours, sans Jours
 Page 122 — Jours, sans Jours
 Page 123 — Jours, sans Jours
 Page 124 — Jours, sans Jours
 Page 125 — Jours, sans Jours
 Page 126 — Jours, sans Jours
 Page 127 — Jours, sans Jours
 Page 128 — Jours, sans Jours
 Page 129 — Jours, sans Jours
 Page 130 — Jours, sans Jours
 Page 131 — Jours, sans Jours
 Page 132 — Jours, sans Jours
 Page 133 — Jours, sans Jours
 Page 134 — Jours, sans Jours
 Page 135 — Jours, sans Jours
 Page 136 — Jours, sans Jours
 Page 137 — Jours, sans Jours
 Page 138 — Jours, sans Jours
 Page 139 — Jours, sans Jours
 Page 140 — Jours, sans Jours
 Page 141 — Jours, sans Jours
 Page 142 — Jours, sans Jours
 Page 143 — Jours, sans Jours
 Page 144 — Jours, sans Jours
 Page 145 — Jours, sans Jours
 Page 146 — Jours, sans Jours
 Page 147 — Jours, sans Jours
 Page 148 — Jours, sans Jours
 Page 149 — Jours, sans Jours
 Page 150 — Jours, sans Jours
 Page 151 — Jours, sans Jours
 Page 152 — Jours, sans Jours
 Page 153 — Jours, sans Jours
 Page 154 — Jours, sans Jours
 Page 155 — Jours, sans Jours
 Page 156 — Jours, sans Jours
 Page 157 — Jours, sans Jours
 Page 158 — Jours, sans Jours
 Page 159 — Jours, sans Jours
 Page 160 — Jours, sans Jours
 Page 161 — Jours, sans Jours
 Page 162 — Jours, sans Jours
 Page 163 — Jours, sans Jours
 Page 164 — Jours, sans Jours
 Page 165 — Jours, sans Jours
 Page 166 — Jours, sans Jours
 Page 167 — Jours, sans Jours
 Page 168 — Jours, sans Jours
 Page 169 — Jours, sans Jours
 Page 170 — Jours, sans Jours
 Page 171 — Jours, sans Jours
 Page 172 — Jours, sans Jours
 Page 173 — Jours, sans Jours
 Page 174 — Jours, sans Jours
 Page 175 — Jours, sans Jours
 Page 176 — Jours, sans Jours
 Page 177 — Jours, sans Jours
 Page 178 — Jours, sans Jours
 Page 179 — Jours, sans Jours
 Page 180 — Jours, sans Jours
 Page 181 — Jours, sans Jours
 Page 182 — Jours, sans Jours
 Page 183 — Jours, sans Jours
 Page 184 — Jours, sans Jours
 Page 185 — Jours, sans Jours
 Page 186 — Jours, sans Jours
 Page 187 — Jours, sans Jours
 Page 188 — Jours, sans Jours
 Page 189 — Jours, sans Jours
 Page 190 — Jours, sans Jours
 Page 191 — Jours, sans Jours
 Page 192 — Jours, sans Jours
 Page 193 — Jours, sans Jours
 Page 194 — Jours, sans Jours
 Page 195 — Jours, sans Jours
 Page 196 — Jours, sans Jours
 Page 197 — Jours, sans Jours
 Page 198 — Jours, sans Jours
 Page 199 — Jours, sans Jours
 Page 200 — Jours, sans Jours

ON SOUSCRIT AUSSI A PARIS

CHEZ

DELAFORÊT, libraire, rue des Filles-Saint-Thomas, n. 7.	BACHELIER, libraire, quai des Augustins, n. 55.
L'ADVOCAT, libraire, Palais-Royal.	BÉCHET, libraire, quai des Augustins.
HYACINTHE-LANGLOIS, géographe libraire, rue de Seine, n. 13.	SAUTELET et Comp., rue de Richelieu, n. 14.
DELAUNAY, libraire, Palais Royal.	TOURNACHON-MOLIN, libraire, rue Saint-André-des-Arts, n. 45.

On peut aussi souscrire chez les DIRECTEURS DE POSTE et les PRINCIPAUX LIBRAIRES, dans les DÉPARTEMENS et dans les pays ÉTRANGERS.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Ce Recueil continue à paraître tous les mois, par livraison de 128 à 170 pages, in-8°, grande justification.

PARIS, pour l'année.	30 fr.	Pour six mois. 16 fr.
DÉPARTEMENS.	33	17 50.
ÉTRANGER.	36	19

Tout ce qui concerne ce recueil doit être adressé, *franc de port*, rue de Belle-Chasse, n° 12.

MM. les Membres des Sociétés savantes, les Voyageurs et les Géographes qui seraient dans l'intention de se servir de la voie de ce journal pour la publication de leurs ouvrages, sont priés de les faire parvenir au Bureau. Il sera fait avec ceux qui le désireront, des arrangemens particuliers, pour leur en fournir un certain nombre d'exemplaires tirés *à part*.

N. B. *Quelques collections entières des onze années du Journal des Voyages, formant 44 volumes, se trouvent encore au Bureau.*

TABLE DES MATIÈRES.

Janvier 1830.

I. ARCHIVES GÉOGRAPHIQUES.

STATISTIQUE GÉNÉRALE. Essai sur la population des deux mondes, par M. Ad. BALBI.	5
Océanie. Voyage aux îles de la mer du Sud, en 1827 et 1828, et relation de la découverte du sort de Lapérouse, par le capitaine DILLON. . . .	27
AFRIQUE. Voyage à Temboctou et à Jenné, par M. RÉNÉ CAILLIÉ.	60
— TABLEAU de l'Égypte, de la Nubie et des lieux circonvoisins, par M. J. J. RIFAUD.	88
Asie. Relation inédite d'un voyage au Japon, par DON RODRIGO DE VIVERO Y VELASCO, gouverneur général des îles Philippines.	101

II. ARCHIVES HISTORIQUES.

PARALLÈLE STATISTIQUE entre la richesse de la France et celle de la Grande-Bretagne, par M. Ad. BALBI.	123
AFRIQUE. Relation inédite sur l'expédition française en Égypte, par ABDURAHMAN-EFFENDI.	128
— Du territoire et de la ville d'Alger. — Résultat probable d'une expédition contre cette ville.	146

III. VARIÉTÉS ET NOUVELLES.

§ I. VARIÉTÉS. Lettre de M. le docteur Pariset sur l'Égypte. — Un palabre (assemblée publique) chez les nègres Feloups. Enigmes des nègres Ghiolofs pages 165	173
§ II. -- NOUVELLES. -- FRANCE. Société française de statistique universelle. — PARIS. Notice des travaux de la société de géographie, pendant l'année 1829, par M. Larenaudière. — SMYRNE. Première distribution des prix du collège des Francs. — ALEXANDRIE. Fête de la circoncision d'un fils d'Ibrahim. — LE CAIRE. Organisation du premier divan représentatif; Ecole d'administration pratique. — NOUVELLE GALLES DU SUD. Premier conseil législatif. — BALTIMORE. Premier concile catholique aux Etats-Unis. — POSSESSIONS DANOISES. Bibliothèques des îles Fœrer, de l'Islande et du Groenland. — SAINT-PÉTERSBOURG. Création d'un institut oriental. — AUSTRALIE. Volcan dans la Nouvelle-Hollande. — CAP DE BONNE-ESPÉRANCE. Mort du roi des Caffres. — MADAGASCAR. Expédition française contre les Ovas. — AMÉRIQUE DU SUD. Voyage en Patagonie, de M. Dessalines d'Orbigny. — PARAGUAY. Délivrance de M. A. Bompland. — PÔLE ARCTIQUE. Expédition du capitaine Ross. — PÔLE ANTARCTIQUE. Expédition de M. Palmer. — JAPON. Nouvelles de M. Siebold. — PERSE. Assassinat de M. Schultz. — AFRIQUE. Colonie de Libéria. Situation de l'établissement; mort d'Abduhl-Rahaman. pages 175 à	204
DOCUMENTS OFFICIELS. Décret du président Guerrero, abolissant l'esclavage au Mexique.	207
POURTRAIT DE LAPÉROUSE.	209
ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.	

Paris. ÉVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16.